



**Le  
brunissement  
des baleines  
blanches**

**Diouf, Boucar**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# BOUCAR DIOUF

Le brunissement  
des **BALEINES**  
**BLANCHES**



LES  INTOUCHABLES

LES ÉDITIONS DES INTOUCHABLES  
512, boul. Saint-Joseph Est, app. 1  
Montréal (Québec)  
H2J 1J9  
Téléphone : 514 526-0770  
Télécopieur : 514 529-7780  
www.lesintouchables.com

DISTRIBUTION : PROLOGUE  
1650, boul. Lionel-Bertrand  
Boisbriand (Québec)  
J7H 1N7  
Téléphone : 450 434-0306  
Télécopieur : 450 434-2627

Impression : Imprimerie Lebonfon inc.  
Conception graphique et illustrations : Mathieu Giguère  
Photographie de l'auteur : Marie-France Auger  
Révision : Patricia Juste, Nicolas Therrien  
Correction : Aimée Verret

Les Éditions des Intouchables bénéficient du soutien financier du gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC et sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.  
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres.

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles



ASSOCIATION  
NATIONALE  
DES ÉDITEURS  
DE LIVRES



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

© Les Éditions des Intouchables, Boucar Diouf, 2011  
Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt légal : 2011  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN : 978-2-89549-422-5

## Le brunissement des baleines blanches

## **Du même auteur**

*La Commission Boucar pour un accommodement raisonnable,*

Les Intouchables, 2008

*Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait...*,

Les Intouchables, 2007

# BOUCAR DIOUF

Le brunissement  
des **BALEINES**  
**BLANCHES**

LES  INTOUCHABLES

# Remerciements

Merci tout d'abord à ma conjointe Caroline Roy, qui m'inspire quotidiennement et partage sa créativité avec moi dans toutes mes entreprises ! Merci à mon gérant Percy Savard.

Pour la révision des textes et du contenu scientifique de cet ouvrage, je voudrais remercier Yves Lapointe, Marie-Claire Chouinard, Max Férandon, Arnaud Mosnier, Ph.D. et chercheur postdoctoral à Pêches et Océans Canada, ainsi que France Dufresne, Ph.D., professeure et chercheure au département de biologie de l'Université du Québec à Rimouski.

Merci enfin à ce grand fleuve qui a guidé ma route jusqu'à Québec : le Saint-Laurent.





**Partie 1**  
Un destin en noir et blanc

# Une heureuse naissance

C'était le mois de juillet. Dans l'estuaire du Saint-Laurent, un troupeau de bélougas assistait à la naissance d'un des leurs. Encouragée par la présence de ses proches, Delphi, la mère, poussait de toutes ses forces, jusqu'à ce que pointe enfin la queue de son petit. Au bout d'un long travail, elle mit au monde un joli mâle et se retourna sur le dos pour lui donner du lait.

Aussitôt, les autres bélougas vinrent se coller à la nouvelle maman et humer le bébé, une façon propre à ces mammifères marins de souhaiter la bienvenue aux nouveau-nés. Après les adultes, ce fut au tour de Miki, un nourrisson d'une semaine, de faire la connaissance de celui qui deviendrait son plus fidèle compagnon. « Pourquoi est-il arrivé la queue en premier ? demanda-t-il à Delphi.

— Allons prendre une bouffée d'air et tu comprendras. »

Suivie des deux petits, Delphi remonta en ligne droite à la surface de l'eau. Pendant que Miki inhalait l'air du large, elle lui expliqua :

« Tu vois, tous les bélougas naissants ont besoin de respirer rapidement. En sortant du ventre de leur maman la queue en premier, ils ne risquent pas de boire la tasse. Toi aussi, Surface t'a mis bas le derrière avant la tête.

— Quel nom portera-t-il ? lança Miki.

— Petit Bélou.

— Et je pourrai jouer avec lui ?

— Bien sûr, puisque vous avez presque le même âge. »

La mère de Miki avait sur le dos une énorme cicatrice en forme de demi-lune. On l'avait surnommée « Surface » parce que cette femelle de huit ans avait une peur bleue du grand air. Lorsque venait le moment de respirer, elle nageait à toute vitesse vers la surface pour regagner aussitôt les profondeurs marines.

À Miki qui voulait en savoir davantage sur cette phobie, Mag la Sage, aussi appelée « la Vieille », répondit :

« Tu es trop jeune pour comprendre. Et puis, nous mettons bientôt le cap sur Sagta. »

En raison de sa longue expérience, on considérait Mag la Sage

comme l'âme de la troupe. La nuit venue, la tête hors de l'eau, elle racontait aux plus jeunes des histoires dont l'origine remontait à l'époque où les premiers bélougas s'étaient installés dans le Grand Fleuve. Mag connaissait Sagta et la route qui y menait comme les deux côtés de ses nageoires, et elle savait que l'heure était venue d'y emmener les siens. Elle les rassembla donc en émettant une série de sifflements saccadés.

« Je sens qu'il est temps de partir. Comme les deux petits ne peuvent pas nager vite, nous mettrons bien quatre ou cinq heures à atteindre Sagta. »

Puis elle demanda à Delphi si elle se sentait assez bien pour entreprendre un tel périple.

« J'ai repris des forces depuis la naissance de Petit Bélou. Mais je nage encore lentement.

— Alors, nous prendrons une pause toutes les heures pour te permettre de souffler. »

Delphi s'empressa d'appeler Globi, sa fille aînée, et lui souffla à l'oreille :

« Garde l'œil sur ton frère et son ami. Tu sais que je n'ai plus la capacité de les suivre, et Surface ne sera jamais capable de surmonter sa crainte de la clarté du jour pour les surveiller.

— Compte sur moi, assura la grande sœur de Petit Bélou, je vais m'occuper d'eux. Un jour, je les éloignerai même du mal qui te ronge le corps et nous menace tous.

— Écoute plutôt les conseils de ta grand-mère et cesse de croire à l'impossible. »

Âgée de à peine cinq ans, Globi était hantée par la « malédiction » qui avait frappé sa mère. « Je ne veux pas souffrir comme elle », répétait-elle à qui voulait l'entendre. Même si, dans son infinie prévoyance, Mag, sa grand-mère, avait tenté maintes fois de l'en dissuader, la jeune femelle était résolue à trouver un moyen pour combattre le mal qui logeait dans la chair de Delphi.

« Venez donc, lança Globi aux petits qui jouaient avec insouciance. Une longue route nous attend.

— C'est où, Sagta ? lui demanda Petit Bélou.

— Je l'ignore, mais il paraît que, dans les temps anciens, c'était un endroit magique et tranquille où la nourriture abondait. Grand-mère raconte qu'avant la naissance de Delphi, les nôtres s'y rendaient régulièrement. Mais depuis que les voyeurs sillonnent cette zone, les bélougas l'ont désertée.

— Qui sont ces voyeurs ? s'enquit encore son frère cadet.

— Je te dis que je n'y suis jamais allée, alors comment le saurais-je ? Nage d'abord et tu verras bientôt de tes propres yeux. »

Sur ces entrefaites, la Sage donna le signal du départ et prit la tête de la bande de bélougas, qui se mit en branle.

# La première escapade de Petit Bélou et Miki

Chemin faisant, les adultes capturèrent des poissons, pendant que Petit Bélou et Miki s'amusaient en faisant de folles pirouettes. Pour eux, le temps filait rapidement dans les eaux du golfe, que les rayons de soleil de l'été naissant réchauffaient peu à peu. Quand la fatigue avait raison de leurs ébats, chacun rejoignait sa maman pour téter un bon coup.

Delphi peinait à conserver sa position au sein de la troupe, ce qui obligeait son bébé à s'arrêter pour l'attendre. Petit Bélou crut un instant que l'âge de sa mère était la cause de son retard. Mais il dut vite admettre que cette explication ne tenait pas la route, car Mag la Sage, bien que très âgée, semblait plus vigoureuse. Il demanda des explications à sa sœur, qui ne fit qu'afficher une humeur maussade.

Bientôt, Mag annonça une période de repos. Cela déplut à Petit Bélou, qui invita plutôt Miki à une partie de pêche, la première de leur brève existence.

« À deux, nous capturerons bien un poisson !

— Je ne m'en sens pas encore capable, dit l'autre, hésitant.

— Mais si ! Tu n'as qu'à faire comme moi », insista Petit Bélou.

Il remua la tête dans tous les sens à la recherche d'une proie facile. Finalement, il repéra un poisson minuscule qui avait l'air égaré.

« Tu le contournes par la gauche, lança-t-il à son ami, et moi, j'attaque par la droite, d'accord ? »

Le jeune capelan battait calmement des nageoires lorsqu'il aperçut deux masses brunâtres qui filaient dans sa direction, rapides comme des torpilles. En quelques coups de queue, le poisson se mit à l'abri. Dans leur lancée, Miki et Petit Bélou ne purent s'éviter à temps et se cognèrent violemment le crâne. Ils poussèrent des cris de douleur en tournoyant sur eux-mêmes. Alertée, Globi arriva aussitôt sur les lieux.

« Pourquoi ce vacarme, les petits ?

— Nous nous sommes frappés très très fort, se lamenta Petit Bélou. Tu ne vois donc pas la bosse que j'ai sur le front ?

— Ce n'est pas une bosse, frerot, mais un "melon". Tous les bélougas en ont un. Avec le temps, ton melon poussera et tu t'en serviras pour communiquer avec les autres. Et, l'hiver, il te permettra de briser la couche de glace pour respirer à l'air libre. »

Ignorant tout de la rigueur des hivers laurentiens, les deux nourrissons firent une moue perplexe. Après le départ de Globi, ils se frottèrent le crâne l'un contre l'autre pour mieux sentir ce fameux melon.

« Je ne casserai jamais rien avec ce truc sans me faire mal, marmonna Miki.

— Faut d'abord essayer, répliqua son compagnon. Remontons et nous en aurons le cœur net. »

En se rapprochant de la surface, ils remarquèrent une épaisse couche limoneuse qui flottait sur les eaux.

« C'est sûrement ce qu'on appelle la glace, risqua Petit Bélou. Si je ne réussis pas à la casser avec mon melon, tu finiras le travail.

— Fais quand même attention à ta petite tête », lui lança Miki.

Petit Bélou prit son élan en poussant un grand cri et donna un coup de tête contre la « glace », qui se dispersa aussi aisément que les feuilles mortes soufflées par le vent d'automne. En fait, il s'agissait d'un tapis d'algues, qui lui recouvrit bientôt la tête et lui cacha la vue. Malgré ses contorsions, il fallut l'intervention de Globi, alertée par ses cris, pour le dégager.

« Qu'est-ce qui vous prend de vous éloigner ainsi ?

— Nous voulions essayer nos melons... contre la glace, répondit Miki.

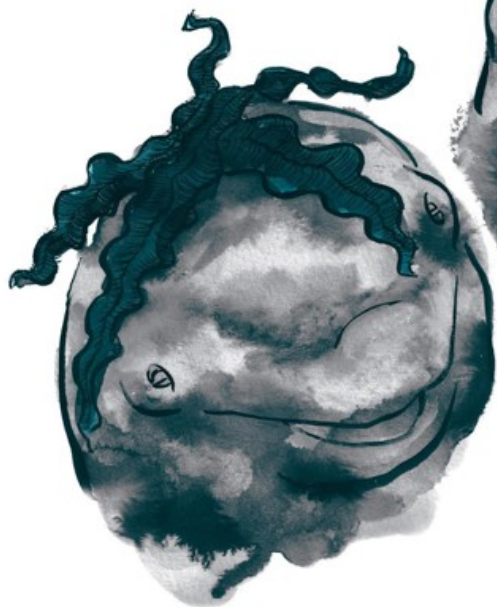
— De la glace en été ? Petits idiots, attendez l'arrivée de l'hiver avant de jouer au brise-glace !

— Et tu nous montreras à la frapper avec notre melon ? demanda son frère cadet.

— Si je suis encore là, soupira Globi.

— Mais où seras-tu donc, si ce n'est avec nous ?

— Vous le saurez bientôt. Pour l'instant, contentez-vous de me suivre. La pause est terminée et Sagta nous attend.



# La deuxième escapade de Petit Bélou et Miki

Dès que la troupe se remit en route, Petit Bélou et Miki retournèrent sagement chacun vers sa mère. Comme si la période de repos ne lui avait pas suffi, Delphi traînait encore de la nageoire derrière les siens, incapable d'avancer en ligne droite.

Pour son petit, les eaux du Saint-Laurent semblaient s'étendre à l'infini. Il se trouvait chanceux de compter parmi les créatures les plus grosses de l'estuaire. Il croyait même que sa famille était le seul troupeau de baleines blanches à y habiter.

Lorsqu'elle sentit que le voyage approchait de sa deuxième heure, Mag annonça une seconde pause. Petit Bélou rejoignit Miki.

« J'aimerais bien savoir si le poisson goûte meilleur que le lait de maman, pas toi ? Maintenant que nous nageons mieux, nous devrions tenter d'en pêcher un. »

Globi parlait à voix basse avec Delphi, tournant le dos aux petits. Ceux-ci en profitèrent pour filer en douce. Ils aperçurent bientôt un banc de capelans qui, en se déplaçant, dessinaient dans l'eau mille et une figures.

« Je n'en ai jamais vu autant ! s'exclama Petit Bélou. Cette fois, nous ne raterons pas notre coup. Viens, nous foncerons sur eux bouche ouverte pour en prendre un au passage. »

Mais, en chargeant la masse de poissons, nos amis firent un tel tapage que les capelans se dispersèrent sans demander leur reste.

« Ils ont encore filé, soupira Petit Bélou.

— Attends ! protesta Miki. Ça bouge sur ma langue.

— Montre, vite !

— Pour y voir clair, nageons d'abord vers le haut. »

Dès qu'ils atteignirent la surface, Miki tira la langue devant son compagnon. Petit Bélou y vit un capelan qui remuait dans tous les sens.



« Tu en as capturé un ! Vite, Miki, mâche avec tes dents et avale. Tu me diras ce qu'il goûte, ce poisson !

— Je n'en veux pas, c'est toi qui en avais envie. »

L'autre réfléchit quelques secondes.

« J'ai une solution. Ouvre la bouche et recrache-le, je l'attraperai à mon tour. »

Petit Bélou prit place devant Miki, puis émit une série de sifflements et remua son melon de droite à gauche pour lui indiquer qu'il était prêt. Miki contracta ses joues pour mieux souffler le capelan entre les mâchoires de son ami. Petit Bélou ouvrit alors grand la bouche et la referma vite dans l'espoir d'y emprisonner sa proie, mais il rata son coup. Le petit capelan rebondit sur son melon et tomba dans l'eau avant de s'enfuir loin du bélouga qui en voulait à sa vie.

À l'arrivée de Globi, qui avait suivi la scène de loin, Miki décampa.

« Pourquoi t'entêter à pêcher ? demanda la jeune femelle à son frère cadet.

— J'aimerais me nourrir tout seul pour ne plus téter maman. Plus je tire son lait et plus elle s'épuise.

— Voilà une bonne pensée pour notre mère, frerot. Mais tu n'es pas encore assez habile pour pêcher, et tes dents sont trop faibles pour croquer. Prends patience, comme tous les bélougas l'ont fait avant toi. Tu téteras encore maman durant presque deux ans avant d'être sevré. Malgré vos efforts, Miki et toi ne pouvez accélérer le cours des choses. Il en est de même pour la couleur de votre peau. Même si on nous appelle les "baleines blanches", la couleur de notre peau passe d'abord du brun au bleuâtre. Ce n'est qu'entre six et onze ans que nous devenons blancs comme neige.

— Mais, si maman m'allaita durant tout ce temps, elle ne reprendra jamais ses forces, poursuivit Petit Bélou, peu rassuré.

— La cause de sa maladie n'est pas le lait qu'elle te donne, petit frère, mais le mal qui infecte ces eaux maudites.

— Et ce mal, il ressemble à quoi, grande sœur ?

— Si tu nages sagement à mes côtés, je te l'expliquerai à notre arrivée à Sagta. »

Parce qu'on tardait à lui décrire ce « mal », le jeune bélouga l'imagina sous plusieurs formes. Parfois, comme un poisson monstrueux doté de mâchoires redoutables avec plein de dents tranchantes. D'autres fois, comme une bibitte cruelle, laide et gluante, qui aurait percé la peau de sa mère et se serait nichée dans sa chair. Pour l'instant, Petit Bélou n'avait qu'une idée : chasser le terrible mal

du ventre de Delphi.

# Petit Bélou et Miki découvrent la pêche en famille

Le voyage avait repris et Petit Bélou restait dans le sillage de sa mère, à proximité de Globi. La température des eaux bleutées du golfe ayant augmenté, il en sentait la chaleur sur sa peau fragile. En filant parmi les vagues qui agitaient la surface, il annonça à sa sœur :

« Un jour, je serai le plus gros bélouga du Saint-Laurent. Tous les poissons, même les requins, trembleront devant moi. Je traquerai le mal dont souffre maman et lui ferai payer tout ce qu'il lui a fait endurer. »

Globi posa un regard attendri sur son petit frère.

« En attendant, prends bien soin d'elle. Je vais aux nouvelles. »

Petit Bélou regarda sa sœur s'éloigner vers la tête de la troupe, puis revenir en quelques coups de queue énergiques.

« Selon Mag, nous en avons encore pour deux heures. »

Au bout d'un moment, Petit Bélou capta des sons étranges venus du lointain : des cris de bélougas qu'il peinait à identifier.

« C'est un troupeau de mâles, lui expliqua Delphi.

— Des mâles ! Et papa est parmi eux ? Pourquoi ne reste-t-il pas avec nous ?

— Ainsi font les bélougas mâles. La plupart restent entre eux durant de longues périodes. Plus tard, tu les rejoindras.

— Non, moi je resterai avec toi et je te débarrasserai de la malédiction qui te fait tant souffrir. »

Les cris s'éloignèrent progressivement, mais la découverte de l'existence d'autres bélougas avait piqué la curiosité de Petit Bélou.

« Les baleines blanches du golfe sont parentes, déclara sa mère, même si nous ne nous connaissons pas toutes. Tiens, tout à l'heure, tu verras si ta grand-mère accepte de te raconter "la vieille histoire".

— La vieille quoi ?

— Histoire. Celle de nos origines, celle qui explique comment tout a commencé. »

Quand Mag la Sage annonça un troisième temps de pause, Petit

Bélou s'approcha d'elle.

« J'aimerais entendre "la vieille histoire".

— Il te faudra attendre la tombée de la nuit, répondit Mag.

— Non, tout de suite ! S'il te plaît... », supplia Petit Bélou.

La doyenne se préparait à raconter la longue, la très longue histoire qui « explique comment tout a commencé » quand se produisit un événement hors de l'ordinaire. Les autres membres du troupeau se mirent à siffler et à tourner autour d'une masse sombre qui se mouvait dans l'eau. Le bruit était tel que Petit Bélou demanda à sa grand-mère :

« Mais qu'ont-ils tous à gémir et à se démener ainsi ?

— Regarde bien la couleur de l'eau, mon petit. Elle a changé, n'est-ce pas ?

— Elle est plus noire que tantôt.

— C'est parce qu'un banc de harengs passe tout près. Viens, je te confie un secret qui fera de toi un grand pêcheur. Quand les poissons nagent en banc, les bélougas ont du mal à en attraper. Il faut donc les séparer. Nos sifflements et nos mouvements circulaires les énervent et ils se dispersent, devenant alors des proies faciles. Tu as compris ? »

Petit Bélou, qui ne pouvait détacher ses yeux de la scène de pêche se déroulant devant lui, ne prit même pas la peine de répondre.

« Bon, "la vieille histoire" est reportée, conclut Mag. Va plutôt t'entraîner avec les autres. »

Petit Bélou se précipita vers sa mère pour lui demander son aide. Mais Delphi ne participait pas à la chasse. À bout de forces, elle se tenait à distance, regardant les autres se remplir la panse.

Encore ce mal qui ne la laisse pas, songea-t-il.

Puis il alla rejoindre Miki, qui profitait tant bien que mal des leçons de Surface, sa mère. Nos apprentis pêcheurs tentèrent donc d'encercler le banc de harengs en poussant des cris à la manière des adultes. Mais rien n'y fit : les harengs disparurent dans les profondeurs de l'estuaire.

« C'était bien amusant, mais nous n'avons rien rapporté, se désola Miki.

— Au moins, nous avons appris un truc utile pour piéger les poissons. Une fois à Sagta, nous tenterons encore le coup.

— Pourquoi en faire tant, si nous sommes incapables de les croquer ?

— Tu dis vrai. Sauf que je dois en capturer un gros pour nourrir maman, qui n'a plus la force de pêcher. »

L'arrivée de Mag la Sage interrompit leur discussion.

« Il est déjà temps de partir ? demanda Petit Bélou.

— Pas encore. Mais tu souhaitais entendre "la vieille histoire",

n'est-ce pas ? Et toi, Miki, reste aussi. Voilà qui ne fera pas de tort à votre éducation. »

Nos deux amis prirent place devant Mag et lui prêtèrent une oreille attentive.

« Cette histoire, je la tiens de ma grand-mère, qui l'a elle-même apprise de son aïeule. Elle date de très, très longtemps, il y a plusieurs dizaines de milliers d'années.

« À cette époque, notre peuple vivait dans le Grand Nord, dont les terres et les eaux sont glacées à l'année longue. Survint une longue période de froid intense, et les glaces s'étendirent jusqu'à la mer de Champlain, qui occupait alors une grande partie des territoires du Sud. Nos ancêtres accompagnèrent les glaces dans leur descente. Puis la température se mit à se réchauffer, les glaces fondirent et la mer de Champlain rétrécit pour former le Grand Fleuve. Coupés de leur pays natal, nos ancêtres ont dû s'adapter à ce nouvel habitat. Plusieurs malheurs les ont frappés, décimant leurs troupeaux. Nous sommes les derniers survivants des baleines venues du Nord. Donc, comme te l'a dit Delphi, toutes les baleines blanches du Saint-Laurent sont parentes. »

Ému par le récit de la Vieille, Miki ne soufflait mot. Petit Bélou, lui, se risqua.

« C'est quoi, les malheurs que nos aïeuls ont ?... »

— Tu en sais assez comme ça. Et puis, venez, vous deux, la pause est terminée. Et, pour l'instant, pas question de pêcher le capelan ou le hareng ! »

Petit Bélou obéit docilement. Mais il ne put s'empêcher de penser que les maux dont avaient souffert ses ancêtres ressemblaient peut-être à celui qui affligeait sa mère. Une fois à Sagta, il poserait la question à Globi, qui avait promis de tout lui raconter... à condition qu'il reste bien sage.

# Attention aux voyeurs !

Les voyageurs approchaient de Sagta, et Petit Bélou ne tenait plus en place tellement ce qu'on lui avait raconté sur cet endroit avait frappé son imagination. Il abandonna sa mère, dont l'écart avec ceux d'en avant se creusait sans cesse, et fila vers Miki. Lorsqu'il voulut héler son ami, des grincements métalliques couvrirent sa voix. Il poursuivit donc sa route pour demander à Mag la raison de ce tapage. Celle-ci émit justement un sifflement qui alerta le reste de la famille.

« Vous les entendez ? Il y en a plusieurs là-haut. Il nous faut redoubler de prudence à mesure que nous approchons de notre destination.

— Mais de qui parles-tu, grand-mère ?

— Des êtres qui causent tout ce fracas. Des voyeurs. »

Le jeune bélouga se rappela que Globi avait déjà prononcé ce mot étrange. Mag épiait la surface de l'eau, l'air soucieux.

« Les voyeurs vivent sur terre, Petit Bélou. Mais ils se promènent aussi dans l'estuaire à bord d'embarcations dont le bruit nous assourdit. »

Puis elle lança aux autres :

« Si vous ne voulez pas subir le même sort que notre pauvre Surface, faites bien attention. Si une embarcation vous surprend, descendez au plus profond des eaux. Et restez-y jusqu'à ce qu'elle s'éloigne. »

Aux petits qui s'étonnaient de ces mesures, Mag raconta la mésaventure qui était arrivée à la mère de Miki. On l'avait appelée « Surface » parce qu'à l'âge d'un an, elle nageait souvent la tête hors de l'eau pour observer les navires qui circulaient dans l'estuaire. Un jour, échappant à la surveillance de sa mère, elle s'était approchée d'un groupe de voyeurs pour les saluer. En jeune femelle espiègle, elle était passée sous leur embarcation pour leur faire une surprise. Mais Surface s'était heurté le dos contre un objet très tranchant qui tournait à toute vitesse. L'hélice, comme l'appellent les êtres humains, avait profondément entaillé sa chair.

La jeune femelle avait poussé des cris de douleur si stridents que

les siens l'avaient entendue malgré la distance. Ils s'étaient précipités à son secours, croyant qu'elle était attaquée par une orque, l'ennemi juré des bélougas. Lorsqu'ils l'avaient retrouvée, Surface nageait avec difficulté, au bout de son sang.

« Mais, grâce à sa jeunesse et à nos bons soins, poursuit Mag, la maman de Miki s'est remise de sa blessure. Maintenant, les petits, vous savez d'où vient la cicatrice que Surface a sur le dos et pourquoi elle craint tant la surface de l'eau. Dois-je vous répéter qu'il faut vous méfier des voyeurs ? »

Les deux amis firent non de la tête. Puis, sans dire un mot, Miki plongea en direction de Surface, qui sommeillait quelques mètres plus bas. Petit Bélou vit son ami la frôler à plusieurs reprises, en signe d'affection. Resté seul, il songea au récit de Mag.

Il y avait déjà cette malédiction qui s'acharne contre maman et qui, selon ma grande sœur, nous menace tous. Puis cette histoire de glace fondue, qui empêche ma famille de retourner dans son pays natal... Et voilà maintenant les voyeurs et leurs embarcations dangereuses...

Petit Bélou se demanda si, en fin de compte, Globi n'avait pas raison de détester les eaux du Grand Fleuve. Soudain, Mag émit un sifflement : la troisième et dernière pause prenait fin. Sagta se trouvait à la portée de leurs nageoires.

Une fois rendus, peut-être que tout ira mieux pour nous, se dit le petit bélouga pour se donner du courage.

# Petit Bélou et Miki découvrent les baleines visiteuses du Saint-Laurent

Une demi-heure plus tard, Petit Bélou aperçut, flottant au-dessus de sa tête, les coques d'embarcations aux dimensions variées : les voyeurs étaient partout et en grand nombre.

« Nous voilà à Sagta ! lança Mag la Sage.

— Pourquoi appeler cet endroit ainsi ? s'informa le jeune bélouga.

— Sagta vient des mots Saguenay et Tadoussac. »

*Sa-gue-nay, Ta-dous-sac*, en voilà de curieux noms, pensa Petit Bélou.

« Ici, reprit sa grand-mère, convergent l'eau douce de la rivière Saguenay, celle, salée mais tiède, de l'estuaire, et cette autre, plus froide, du golfe du Grand Fleuve. Ce mélange favorise le développement d'algues microscopiques que les humains nomment phytoplancton et qui, à leur tour, attirent le zooplancton, qui s'en nourrit.

— Phytoplancton, zooplancton, répéta Petit Bélou en fronçant les sourcils.

— Phyto... quoi ? » demanda Miki, venu le rejoindre.

Petit Bélou lui fit signe de se taire pour mieux entendre Mag, qui poursuivit sa leçon.

« Les poissons, qui se nourrissent principalement de zooplancton, viennent ici en grand nombre. En raison de leur abondance et de leur variété, les bélugas ont longtemps considéré Sagta comme un paradis. Aujourd'hui, à cause des voyeurs et de la "malédiction" qui touche aussi les poissons...

— Encore cette malédiction, souffla Petit Bélou.

— Et encore ces voyeurs, soupira son compagnon.

— ... la plupart d'entre nous avons délaissé ce lieu, continua Mag. Certains y reviennent de temps à autre, pour se rappeler de beaux souvenirs. Alors, les petits, profitez bien de votre séjour à Sagta et,



surtout, soyez prudents. Si tout va bien, nous y resterons un jour ou deux avant de faire route vers la rive sud, au large de l'île Verte.»

Dès que Mag eut le dos tourné, nos deux amis décidèrent de repartir à la pêche. À quelques centaines de mètres, ils repérèrent une masse noire qui se déplaçait à vive allure.

« Si ce n'est pas un banc de harengs, ça lui ressemble étrangement, commenta Petit Bélou.

— On fait comme les adultes nous ont montré », ajouta Miki.

Aussitôt, les petits bélougas entreprirent de tourner autour de la masse en poussant des cris. Mais leurs manœuvres ne troublèrent aucunement ce qu'ils croyaient être un banc de poissons et qui maintenait son allure sans broncher. Soudain, la masse sombre changea de direction.

Miki et Petit Bélou se pressèrent l'un contre l'autre : une créature dotée d'une tête énorme venait d'apparaître devant eux.

« Qui es-tu ? risqua Petit Bélou.

— Je m'appelle Rorki et je suis un rorqual, répondit l'animal. Et vous êtes des phoques, j'imagine ?

— Mais non, voyons : des baleines ! Nous sommes des baleines blanches !

— Les baleines blanches, ça n'existe pas, répliqua le rorqual. Autrement, j'en aurais vu ou maman m'en aurait parlé. Et votre peau n'est pas blanche, elle tire sur le brun.

— Elle sera d'un blanc immaculé quand nous aurons six ans, protesta Petit Bélou.

— De plus, je vois que tu as des dents, poursuivit l'autre.

— Toutes les baleines blanches en ont pour manger de gros poissons, intervint Miki.

— De gros poissons, hein ? Mais les vraies baleines ont des fanons à la place des dents et ne se nourrissent que de plancton et de...

— ... de phyto... plancton ou de?... demanda Petit Bélou, interrompant l'étranger.

— ... ou de... zoo... plancton ? fit en écho son compagnon.

— Ah ! vous connaissez assez bien l'alimentation des baleines. Et le krill, vous savez ce que c'est ? »

Nos amis se consultèrent du regard : non, aucun d'eux n'avait déjà entendu ce mot.

« Le krill est formé de crevettes minuscules. L'été, il y en a une telle abondance que nous séjournons ici pour nous remplir la panse. Si vous étiez de vraies baleines, vous mangeriez du krill. Et puis, vous avez à peine la taille d'un phoque adulte.

— Mais je suis né il y a tout juste une semaine ! se récria Miki. Et mon ami était encore dans le ventre de sa mère !

— Avec le temps, nous deviendrons aussi gros que toi ! ajouta Petit Bélou. Que toi et ta mère réunis !

Le baleineau éclata d'un rire sonore, qui se propagea à la ronde.

« Ha ! Ha ! Aussi gros que maman ! répétait-il en se tenant les côtes avec ses ailerons.

— Tu as sans doute dit une sottise », risqua Miki en guise d'explication.

Soudain, l'eau s'agita dans tous les sens sous l'effet d'un puissant remous. Nos deux bélougas virent avec frayeur une masse de chair énorme comme une montagne avancer dans leur direction.

« N'ayez crainte, les petits, dit le rorqual. Mada, ma mère, est très gentille. »

Arrivée à proximité, la baleine adulte expulsa l'air de ses poumons avec une telle force que Petit Bélou et Miki furent ballottés sans le vouloir.

« Alors, tu t'amuses, fils ? demanda Mada. On t'entend à des kilomètres...

— Ces deux-là me font bien rigoler », répondit le petit rorqual.

Nos amis ne soufflaient mot, tellement la taille gigantesque de la baleine les impressionnait.

« Ah ! Tu as rencontré des canaris de mer ? poursuivit Mada.

— Nous ne sommes pas des “canaris de mer”, répliqua Petit Bélou. On nous appelle des bélougas.

— Du pareil au même : les bélougas portent le surnom de “canaris de mer” en raison de leurs chants, aussi mélodieux que ceux d'un oiseau qui habite chez les voyeurs. Où sont vos mamans ? s'informa Mada.

— Pas très loin.

— Ce sont donc elles que j'ai entendues sous l'eau. Les canaris de mer ne cessent de jacasser.

— C'est normal ! En famille, on a plein de trucs à se raconter.

— Mais quand vous séjournez dans les parages, impossible de fermer l'œil !

— Nous ne faisons que passer. Vous pourrez faire la sieste tout l'été.

— Parce que messieurs les “sans-nageoire dorsale” croient que les rorquals se contentent de dormir et de rêvasser ! lança Mada, feignant d'être offusquée. Bon, Rorki, raconte-leur donc la vie d'un rorqual, pendant que j'explore les profondeurs de la baie. Je te retrouve ici

même, sous la bouée. »

La grosse baleine remua majestueusement sa queue énorme, qui la propulsa dans les profondeurs marines.

« Voilà, en raison de ma taille, expliqua le baleineau, je dois manger des dizaines de kilos de krill chaque jour, même à mon âge. Cette activité laisse peu de place au jeu et à la rêverie. Surtout qu'en nous traquant sans relâche avec leurs embarcations bruyantes, les voyeurs nous font perdre un temps fou. Et maman répète que je dois être bien dodu avant d'affronter l'océan.

— Affronter l'océan ?

— Bien oui, chaque automne, nous entreprenons un long voyage : d'abord l'océan, puis les mers australes, où j'habite. Pas vous ? »

Océan, mer australe... Les jeunes bélugas ne surent que dire.

« Et, chaque printemps, je fais le chemin inverse. Maintenant, laissez-moi seul, je dois manger en attendant ma mère », conclut Rorki.

Les deux amis le quittèrent en lui promettant de revenir le saluer avant leur départ.

« Dur, dur d'être aussi gros qu'une baleine : tous ces curieux aliments qu'elles doivent avaler chaque jour..., soupira Petit Bélou.

— Et, chaque année, ajouta son compagnon, ces longs voyages aller-retour vers les mers...

— ... australes, Miki ! Les mers australes. »

Chemin faisant, ils croisèrent Globi, qui les prit à partie.

« Alors, nos petits fuyards folâtraient parmi les vagues pendant que les autres se morfondent d'inquiétude, c'est ça ?

— Bon, moi, je file voir maman, lança Miki, qui poursuivit sa route.

— Et toi, frérot, je ne passerai pas ma vie de jeune fille à te surveiller et à te ramener à la maison.

— Ben, deux étrangers... nous ont retenus, dit Petit Bélou en guise d'excuse. Des... rorquals. »

Le regard de Globi s'illumina. Son frère s'empressa de lui raconter en détail leur rencontre avec ces baleines à l'appétit aussi énorme que leur corps et qui habitaient les « mers australes ». En entendant ces mots, la jeune femelle ne put dissimuler son excitation.

« Montre-moi l'endroit où vous vous êtes rencontrés ! Fais vite, je t'en prie.

— D'accord, mais en échange tu me racontes ce que tu sais de la "malédiction". Chose promise, chose due. »

Globi protesta d'abord, mais finit par céder devant la détermination

de son petit frère.

« Au dire de grand-mère, après le retrait des glaces, nos ancêtres s'adaptèrent au climat et se reproduisirent en masse dans l'estuaire et le golfe. Les eaux du Grand Fleuve accueillirent ainsi des milliers de bélugas, qui profitèrent d'une faune et d'une flore particulièrement riches. Nos congénères vivaient alors en harmonie avec les autres espèces de poissons et de mammifères marins qui peuplaient le Saint-Laurent. Avec les êtres humains aussi, qui, à cette époque, respectaient la nature.

« Puis des hommes vinrent d'ailleurs dans des bateaux à voiles. Ils traquèrent les nôtres avec d'énormes lances munies de câbles pour les ramener à bord. Ils en tuèrent ainsi des tas et des tas, qu'ils découpaient en petits morceaux pour récupérer la graisse qui nous protège du froid. Ils s'en servaient pour s'éclairer ou pour fabriquer des produits dont leurs femmes s'enduisaient le corps pour s'embellir. »

Globi fit une pause pour reprendre son souffle.

« Écoute, fréro, cette histoire est longue et cruelle. Et maman s'inquiète sûrement de notre absence.

— Ouais, mais la malédiction, elle ? demanda Petit Bélou, qui restait sur sa faim.

— Indique-moi d'abord l'endroit où tu as rencontré les rorquals, tenta sa sœur.

— J'ai assez attendu. Je veux la suite et, après, je te montrerai où ils sont. »

Se pliant à sa volonté, Globi lui raconta que, malgré la chasse impitoyable entreprise par les ancêtres des voyeurs, la population des bélugas comptait encore quelques milliers de têtes. Jusqu'à ce qu'un autre mal, plus discret mais aussi mortel, les frappe.

« En plus de cracher d'épaisses fumées dans le ciel, poursuivit-elle, les industries des voyeurs se sont mises à déverser des masses de produits dangereux dans les eaux où nous nageons. En se logeant dans notre peau et dans les poissons que nous mangeons, ces produits provoquent une maladie grave qui se développe dans notre ventre. Le "cancer", comme l'appellent les voyeurs, nous affaiblit jusqu'à nous tuer. Tellement que le nombre de bélugas qui peuplent le Grand Fleuve se réduit maintenant à quelques centaines. Les voyeurs ne sont pas épargnés, mais, eux, ils ont des médecins qui les soignent avec plein de traitements. Tandis que nous, si cette malédiction ne nous lâche pas, dans peu de temps nous aurons disparu de l'estuaire du Saint-Laurent. »

Lorsque sa sœur s'interrompt, Petit Bélou la dévisageait, bouche bée, tout retourné par ce qu'il venait d'entendre. Maintenant, il connaissait la nature de la maladie de Delphi. Mais, à son âge, que pouvait-il tenter pour guérir sa mère ? Et pour éviter à son peuple le terrible sort qui, tôt ou tard, s'abattrait sur lui ?

« Voilà, frerot, tu sais. Alors, dis-moi où sont tes rorquals ! Chose promise...

— ... chose due, compléta Petit Bélou. Le plus jeune, Rorki, attend le retour de sa mère près de la bouée, à l'entrée de la baie. Mada est énorme, mais très gentille. Fais quand même attention aux remous quand elle se vide les poumons.

— Faut que j'y aille, je ne veux surtout pas les rater. »

Globi prit son élan, nagea quelques mètres, puis fit demi-tour.

« J'oubliais : tu ne dis à personne où je suis allée. C'est un secret entre toi et moi, d'accord ?

— C'est bon, grande sœur. Je ne dirai rien. Mais tu reviens quand ? »

La jeune femelle ouvrit la gueule pour répondre, puis hésita et, finalement, s'élança en direction de la bouée.

« J'ai oublié de lui demander pourquoi les rorquals nous traitent de "sans-nageoire dorsale" », pensa à voix haute Petit Bélou.

À son retour parmi les siens, il fila vers sa grand-mère, désireux d'en savoir davantage sur les baleines géantes. Mais celle-ci le réprimanda parce qu'il n'avait pas respecté sa promesse de ne pas s'éloigner.

« Et, dans tes escapades, tu entraînes Miki qui, autrement, resterait avec Surface. »

Petit Bélou baissa la tête et prit un air contrit.

« J'espère que, cette fois, mes mises en garde te rentreront dans le melon, continua-t-elle. Maintenant, petit curieux, avant que je réponde à tes questions, promets-moi de rester sagement aux côtés de Delphi ! »

Ce à quoi s'engagea le jeune mâle, dont l'appétit de connaissance ne tarderait pas à être satisfait par Mag, qui avait réponse à tout. Selon elle, les bélougas n'avaient rien à envier à leurs cousins pourvus d'une nageoire dorsale, car cet appendice leur nuisait quand il s'agissait de nager près de la glace...

À quelques centaines de mètres de là, Globi interrogeait Rorki, qui barbotait près de la bouée en attendant le retour de sa mère.

« Voilà, j'aimerais que tu m'indiques la route, dit-elle d'un ton pressant.

— Quelle route ? demanda le jeune rorqual.

— Celle qui, à l'automne, vous conduit dans les mers du Sud.

— Mais l'automne n'est pas encore arrivé », répliqua Rorki d'un air narquois.

La jeune femelle eut un mouvement d'impatience qui n'échappa pas au petit rorqual. Il pointa donc l'une de ses nageoires en direction de l'est.

« Tu remontes d'abord l'estuaire vers l'endroit où le soleil se lève. À l'embouchure du Grand Fleuve, ça se complique. Même ma mère, qui a accompli tant de fois ce parcours, a du mal à garder le cap. »

Dans son crâne de jeune bélouga, Globi mesurait toute la distance qui la séparait du golfe du Saint-Laurent, puis de l'océan, puis encore des mers du Sud. Son interlocuteur tenta de la dissuader de se lancer dans cette folle aventure.

« La route est interminable, tu sais. Et puis, tous ces dangers qui te guettent : les filets de pêche des uns au nord, les harpons des autres, plus bas. Et, entre les deux, des troupeaux d'orques qui te feront la peau...

— Je préfère crever d'un coup, sous les dents d'un orque, que de mort lente dans ces eaux empoisonnées. »

Rorki protesta. Il s'y plaisait bien, lui, dans ces eaux fraîches. Et puis, malgré leur présence envahissante, les voyeurs se montraient moins cruels que certains peuples qui vivaient plus bas, au sud, et qui chassaient encore les baleines pour leur chair.

« Vous, les visiteurs, ne passez que quelques mois dans le Grand Fleuve, déclara Globi. Vous ne pouvez nous comprendre, nous qui subissons l'effet de ces poisons à longueur d'année. »

Elle marqua une pause, puis dit, la voix étranglée par l'émotion :

« Certains de nous en meurent. Comme notre mère, à Petit Bélou et à moi.

— Ah, fit le rorqual, ému à son tour. Mais même si tu échappais aux dangers et atteignais l'océan, qu'advierait-il de ton frère ?

— Lorsque je connaîtrai bien la route, je reviendrai les chercher, Miki et lui. Et je les emmènerai vers des mers lointaines, dont les eaux ne tuent pas les bélougas. »

Pendant ce temps, sans souffler mot, Petit Bélou assimilait encore les paroles de Mag la Vieille, qui mit bientôt fin à la leçon.

« Bon, ça va, j'en ai assez dit pour aujourd'hui, petit. Va rejoindre ta mère, qui a besoin de toi. »

Petit Bélou ne bougea pas, tenté par une dernière question.

« Mais, grand-mère..., à cause de la maladie dans l'eau, pourquoi

ne pas suivre les autres baleines ?

— Au contraire de nos visiteurs, qui eux ne sont pas faits pour l'hiver nordique, nous ne supporterions pas la chaleur des mers du Sud. Je l'ai répété plusieurs fois à... »

Mag s'interrompit, prenant soudainement conscience de l'absence de Globi.

« Et, tiens, d'ailleurs... où est donc ta sœur ? »

Embarrassé, Petit Bélou baissa la tête et voulut s'esquiver.

— Attends, toi ! Globi devait te raccompagner jusqu'ici.

— J'ai juré de ne rien révéler, confessa le jeune bélouga, l'air penaud.

— Mais à qui as-tu juré ? et quoi ?

— À ma sœur... j'ai juré... de ne pas révéler qu'elle... allait voir le... jeune rorqual. »

Mag la Sage comprit à l'instant que Globi mettrait à exécution ses plans de fuite, mûris depuis de longs mois. Petit Bélou, qui n'avait jamais vu sa grand-mère aussi affolée, poursuivit.

« Le jeune s'appelle Rorki. Sa mère lui a donné rendez-vous près de la bouée, à l'entrée de la baie. »

Mag accusa le coup et réfléchit quelque temps.

« Bon, Delphi et toi, vous vous regroupez ici même avec Miki et Surface, ordonna-t-elle. Et vous ne bougez pas jusqu'à mon retour. Compris ? »

Puis elle s'éloigna d'un vigoureux coup de queue.

Après avoir fait ample provision de nourriture, Mada retourna vers son petit. L'air inquiet, Rorki pointait la tête hors de l'eau, fixant le lointain, vers l'embouchure du Grand Fleuve.

Au même moment, les sifflements stridents d'une femelle bélouga retentirent à faible distance. D'instinct, Mada sut qu'un événement grave s'était produit.

« Nos canaris de mer sont bien bavards aujourd'hui... »

— Sûr qu'ils se sont rendu compte de l'absence de Globi », répondit le baleineau d'un ton grave.

Sa mère le dévisagea, l'air interrogateur.

« La sœur de Petit Bélou... Elle voulait connaître la direction des mers du Sud.

— Au sud ? Une baleine blanche ! Mais qu'est-ce que ?... Et tu lui as indiqué la route ?

— Jusqu'au golfe. J'ai bien tenté de dissuader Globi, mais elle insistait tant...

— Pauvre petite, soupira Mada. Elle n'a aucune chance, surtout

seule. »

Un dernier sifflement se fit entendre, puis la tête de Mag la Vieille surgit hors de l'eau. En voyant la mine navrée des deux rorquals, Mag comprit que sa petite-fille était déjà loin.



# L'escapade de Globi

La nouvelle de la fugue de Globi sema le désarroi au sein de la famille de bélougas. Mag la Sage, Petit Bélou et les autres se lancèrent sur ses traces, criant son nom parmi les eaux du Grand Fleuve. Mais, ralentis par la maladie de Delphi, ils durent bientôt renoncer à la retrouver.

Globi filait à vive allure vers l'embouchure du Saint-Laurent, déterminée à trouver la route du sud lointain. Sur son chemin, la jeune femelle croisa d'autres mammifères marins, dont un troupeau de phoques juchés sur un îlot rocailleux. Plus loin, un énorme rorqual bleu s'approcha d'elle, intrigué de la voir seule.

« Tu t'es égaré, petit canari des mers ?

— Non, je vais vers les mers australes.

— Mais que feras-tu sous les tropiques, toi qui appartiens à une espèce d'eau froide ? Et la route est longue. Avec tous les dangers qui te guettent, il serait plus sage de retourner à Sagta ou à l'île Verte ! »

Faisant fi des mises en garde du rorqual, Globi poursuivit sa route. Sa famille lui manquerait, elle ne le savait que trop. Mais elle était résolue à montrer aux siens que les bélougas, comme les autres baleines, étaient aptes à vivre plus au sud, loin des eaux empoisonnées du Grand Fleuve. Plus tard, elle reviendrait chercher son frère, Petit Bélou, ainsi que son ami Miki, et leur ferait découvrir les contrées lointaines.

Après un marathon de huit heures, Globi ressentit les premiers signes d'épuisement. Elle peinait à maintenir le cap et à résister au courant, qui l'entraînait vers la côte, parsemée de récifs. Une grande fatigue alourdit son corps. Comme dans un rêve, la jeune femelle vit défiler devant elle tous les membres de sa famille. Elle imagina Petit Bélou et son ami concoctant un plan pour capturer un poisson, et sa grand-mère regrettant de ne pas avoir gardé l'œil sur elle. Elle ferma les paupières et vit sa mère perdre du terrain derrière le groupe faisant route vers l'île Verte. La maladie de Delphi s'aggravait depuis des lunes parce qu'elle était prisonnière de l'estuaire du Saint-Laurent et de ses eaux souillées par les déversements des voyeurs.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Globi ne put s'y reconnaître. Comme par miracle, elle flottait maintenant dans un bassin vitré, parmi

d'autres spécimens de la faune marine. Vêtus d'une blouse blanche, des voyeurs s'affairaient autour d'elle. L'un lui tâtait le melon, un autre lui injectait un liquide et un troisième prenait des notes dans un calepin. Plein de questions venaient à l'esprit de la femelle bélouga, auxquelles elle aurait tenté de répondre si elle n'avait ressenti une terrible douleur au sommet du crâne.

Un vieux phoque qui pointait sa moustache hors de l'eau lui souhaita la bienvenue et se présenta sans tarder.

« Je suis Jo Groenland dit "le Voyageur". Je me suis produit sous tous les chapiteaux de la planète. J'ai dansé et fait tourner des ballons sur les musiques endiablées des Beatles et d'Elvis Presley. J'ai fraternisé avec des éléphants d'Afrique, des tigres du Bengale, des caïmans de l'Orénoque. Bref, je suis la fierté de tous les pinnipèdes de la Terre. Des banquises du Groenland aux fjords de la Norvège en passant par les plages des Îles-de-la-Madeleine, toutes les mamans phoques racontent mes exploits à leurs enfants.

— C'est reparti ! maugréa une écrevisse qui était agrippée au dos du phoque. Certes, tu as déjà été populaire, mais tu es devenu un vieux vantard incapable d'attraper un hareng mort flottant à la dérive. Plutôt que d'importuner la demoiselle, laisse-la donc se présenter.

— Ferme-la, le Cajun ! lança le phoque à l'écrevisse en secouant le dos pour lui faire lâcher prise.

— Je... je... Comment suis-je arrivée ici ? s'enquit Globi avec effort.

— Les biologistes te ramènent tout juste de l'océan. Tu t'es échouée sur la côte après avoir heurté durement un récif. Comme tu perdais beaucoup de sang, ils t'ont soignée avant de t'envelopper la tête dans cet énorme pansement.

— J'ai mal, murmura Globi.

— Ne t'inquiète pas, tu te rétabliras bientôt. Jo Groenland s'y connaît en blessures. Dans un cirque, là-bas en Louisiane, un gorille m'a déjà arraché la peau.

— C'était un chimpanzé, corrigea le Cajun, qui tenait bon sur le dos du phoque.

— Gorille ou chimpanzé, ça change quoi ? C'est la même racaille. Je n'aime pas les bestioles qui se prennent pour des humains. Parce qu'on leur fait croire que l'homme descend du singe, ils se considèrent comme les rois du cirque. Mais, un jour, les phoques pédaleront sur des bicyclettes et dresseront les singes pour en faire leurs domestiques.

— Pas facile de pédaler sur un vélo avec des nageoires, commenta son compagnon.

— Toi, le Cajun, j'aurais mieux fait de t'abandonner aux pêcheurs qui, en moins de deux, clouent le bec des bavards de ton espèce. Ou tu la fermes, ou je t'attache les pinces avec des élastiques et te balance au premier cuisinier venu. »

Malgré son piteux état, Globi trouvait les deux compères plutôt sympathiques.

« Comment sais-tu que je me suis échouée sur la plage ? demanda-t-elle au phoque.

— Je te suis depuis que les biologistes et leur équipe t'ont descendue du camion, répondit Jo Groenland. Écoute, bébé, j'ai bossé pendant vingt ans avec les humains, et leur langage n'a aucun secret pour moi. Si tu as besoin d'aide, tu peux compter sur Jo Groenland. Surtout, ne te laisse pas impressionner par cette commère de Caroline.

— Qui est cette Caroline ? s'informa Globi.

— C'est la coqueluche, la grande dame, la reine du bassin. C'est Son Excellence le Dauphin qui sourit à tout un chacun et leur fait des câlins avec sa tête. Caroline a droit à tous les honneurs. D'ailleurs, ses protecteurs viennent tout juste de la sortir du bassin pour un examen médical complet. Mais qui se préoccupe de ma santé à moi, qui croupis ici depuis des lunes ?

« Si les singes sont les animaux les plus prétentieux du cirque, les dauphins sont les plus serviles. Même avant de les dresser pour le spectacle, les hommes les considéraient comme étant des leurs. Combien de fois a-t-on raconté qu'un dauphin avait sauvé un naufragé de la noyade ? ou alerté un navigateur de la présence d'un écueil ? Sans parler des espèces qui aident les pêcheurs à tirer leurs filets en échange de quelques miettes. Même en captivité, les dauphins obéissent au moindre caprice des spectateurs, en feignant d'y prendre plaisir.

— Tu jalouses Caroline parce qu'elle fait le bonheur des enfants. Toi, ton âge ne te permet plus de faire autant de pirouettes, et ta prétention... »

Blessé dans son amour-propre, le phoque s'emporta.

« Tu la boucles ! Tu t'adresses ici à Jo Groenland, le favori des grands cirques. D'accord, mes réflexes sont lents et mon arthrite m'empêche de me tenir sur le bout de ma queue. Le chlore de ce bassin a aussi bousillé ma vue et grugé ma peau. Pas étonnant que je ne fasse plus de cabrioles pour un morceau de hareng congelé ! »

De l'avis du phoque, zoos, cirques et aquariums de ce monde ne servaient qu'à rendre les jeunes humains idiots. On leur enseignait quoi, au juste ? Que les animaux sauvages étaient des clowns ? Que les

otaries et les phoques savaient jongler, danser le twist et tirer de petites embarcations pleines d'enfants ? Que les dauphins pouvaient lancer des balles de caoutchouc, sauter dans des cerceaux ou marcher sur la queue ? Et que les perroquets étaient en mesure de rouler à vélo ?

« Dans de tels endroits, les enfants n'apprennent que des faussetés sur les animaux ! fulmina Jo Groenland. En sortant de ces spectacles, ils croient que le monde entier est un énorme Walt Disney World. On devrait leur dire que, si les animaux se prêtent à de tels jeux, ce n'est pas de gaieté de cœur, mais bien par crainte d'être punis ou affamés. »

Le phoque s'interrompt pour se racler la gorge. Puis, sans même se demander si ce qu'il disait intéressait Globi, il se mit à raconter sa rencontre avec le Cajun. Un jour, il avait trébuché par mégarde sur un chimpanzé qui faisait des tours de magie dans une ménagerie. Humilié, le singe avait juré qu'il se vengerait. Plus tard, tous deux s'étaient retrouvés sous un même chapiteau, en Louisiane. Le singe avait attendu que le phoque s'endorme pour lui enfoncer une écrevisse dans les narines. Depuis ce jour, Jo Groenland ne se séparait plus du Cajun.

Sous l'effet des médicaments administrés par les hommes en blouse blanche, la douleur que ressentait Globi se dissipait progressivement. Et le récit des aventures de Jo le Voyageur enchantait la femelle bélouga, dont l'univers s'était toujours limité aux rives du Saint-Laurent. Mais elle se doutait bien que le phoque exagérait ses exploits et qu'il n'appréciait pas que le Cajun le contredise.

« Bon, assez perdu de temps, Blanche-Neige, conclut le phoque. Je dois faire quelques longueurs de piscine pour garder la forme. »

Globi regarda Jo Groenland s'éloigner à la nage. Soudain, elle se rendit compte que l'écrevisse avait quitté le dos de son compagnon et pris place sur le sien.

« Vous arrivez parfois à vous entendre ? lui chuchota-t-elle.

— En dépit de nos querelles, nous restons copains. Jo maquille la vérité parce qu'il veut oublier que, malgré sa vie de star, il était malheureux. Au point d'avoir tenté de fuir le monde du spectacle afin de regagner les eaux qui l'ont vu naître. Par exemple, avec le chimpanzé...

— ... ou le gorille ! lança Globi pour le taquiner.

— C'était un chimpanzé ! Et ça ne s'est pas passé comme Jo le prétend », martela avec force l'écrevisse.

Et le Cajun donna au bélouga sa propre version des faits. Lors de leurs retrouvailles en Louisiane, le singe avait déjà oublié cette

histoire de vengeance. Par contre, après son tour de piste, Jo avait voulu s'enfuir en douce pour retourner à sa terre natale. Alors, profitant de l'absence du dresseur, il s'était glissé hors du chapiteau et avait traversé le parc qui le séparait d'un marécage. Mais, dès qu'il s'était mis à nager, il s'était aperçu que les eaux étaient infestées d'alligators. Ceux-ci l'avaient bientôt encerclé en faisant claquer leurs mâchoires. Pour amadouer les reptiles, Jo avait fait valoir son statut de star du cirque, de grand voyageur, tout le blabla qu'il venait de déballer devant Globi.

« J'écoutais à distance, impressionné par le récit de ses aventures, continua le Cajun. Mais les alligators, eux, n'en avaient cure. Je me suis alors pointé, leur rappelant que jadis mon grand-père avait rendu service à l'un de leurs ancêtres. En échange, j'ai demandé que Jo ait la vie sauve. Les alligators ont accepté avant de se disperser dans les bayous. »

C'est ainsi que s'étaient croisés les destins du phoque et de l'écrevisse. Et comme le Cajun rêvait de voyage, il avait demandé à Jo Groenland de le prendre avec lui. Il aurait été malvenu de la part du phoque de refuser quoi que ce fût à l'écrevisse qui venait de le sauver d'une mort atroce.

« Et toi, Blanche-Neige, d'où arrives-tu ? s'enquit le Cajun.

— Du Grand Nord, là où les glaces recouvrent l'eau toute l'année. Mais ma famille habite l'estuaire du fleuve Saint-Laurent depuis la dernière période glaciaire. Plusieurs générations durant, mes ancêtres ont vécu paisiblement dans les eaux du Grand Fleuve. Mais les choses ont bien changé et, maintenant, une terrible malédiction menace la survie de ses habitants. Et surtout la nôtre, celle des baleines blanches. Depuis que ma mère est malade, je cherche la route du sud pour y emmener le reste de ma famille.

— Des baleines blanches dans les mers du Sud ? intervint Jo Groenland, qui, plus loin, épiait la fin de leur conversation. Quelle idée stupide !

— Ça, on me l'a répété à m'en casser les oreilles ! soupira Globi.

— On a bien fait : le corps des bélugas supporte à merveille les eaux froides, mais pas la température élevée des mers tropicales. Mon grand-père, aussi un grand voyageur, m'a raconté les origines de votre espèce. À cette époque, je nageais en toute liberté dans l'Atlantique, en sa compagnie. Il y a si longtemps que j'en ai oublié la couleur de l'océan. »

Le phoque s'interrompt soudain, des sanglots dans la voix. Et, sans avertir, il plonge au plus profond du bassin.

« Chaque fois qu'il ramène son grand-père sur le tapis, Jo finit par disparaître ainsi, expliqua le Cajun. Quand il est sous l'eau, on ne voit pas qu'il pleure. Et, chaque fois, je descends à sa suite pour lui remonter le moral. »

L'écrevisse saisit un masque de plongée sur le bord du bassin et fila au fond de la piscine. Globi le vit s'approcher du phoque et lui enfiler le masque.

« Toi, le Cajun, quand tu n'es pas sur mon dos ou pendu à mon nez, je t'ai dans les pattes, maugréa Jo Groenland.

— Tu n'as pas de pattes, mon ami, mais des nageoires. Et, si le foutu chlore de ce bassin te rend aveugle, tu ne pourras pas m'emmener visiter les fonds marins.

— Loin de moi, toi et ta carapace ! J'ai besoin de solitude, ça ne se voit pas ?!

— Et la tienne, de carapace, qu'en fais-tu ? celle de "Jo Groenland, la star déchue" ?

— Je suis bien dans ma peau et je n'ai besoin de personne ! » protesta le phoque, la voix remplie d'émotion.

Et, d'un coup de nageoire, il s'éloigna de l'écrevisse, qui remonta rejoindre Globi.

# Caroline le dauphin et star du bassin

Pendant ce temps, un attroupement se formait autour de la cage de béton. Globi s'étonna de cette activité soudaine. Un homme donna l'ordre d'ouvrir les portes de l'aquarium et plongea dans le bassin. Bientôt, on annonça au microphone que la piscine accueillait depuis le matin une baleine blanche qui s'était échouée sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre.

Bientôt, des tas d'enfants accoururent vers la femelle bélouga en poussant des cris. Tous voulurent la toucher et lui parler. Les plus intrépides pensèrent se jeter à l'eau pour nager à ses côtés, tandis que les plus fortunés exigeaient que leurs parents adoptent une baleine blanche pour leur piscine privée. À peine débarqué à l'aquarium de Boston, ce spécimen d'une espèce rare faisait sensation...

« Tu viens de détrôner Caroline, ma belle ! souffla l'écrevisse à l'oreille de Globi. Jo doit déjà se frotter les nageoires de satisfaction. »

En effet, le phoque refit surface, rayonnant de joie.

« Ah, ma petite chérie, mais quel effet tu leur fais ! Avec Jo Groenland comme gérant, une longue carrière de vedette t'attend. Tu signeras bientôt plein d'autographes, passeras à la télé et voyageras à l'étranger... avec nous deux, bien sûr. Déjà, notre dauphin ne fait plus le poids, regarde ! »

À son entrée dans le bassin, la femelle dauphin se mit à siffler et à taper dans l'eau avec ses nageoires. Du musée, elle poussa son maître qui nageait à ses côtés, puis bondit hors de l'eau en éclaboussant les spectateurs. Mais — ô surprise ! — la foule lui prêta à peine attention, jetant plutôt son dévolu sur la baleine blanche.

« Somme toute, à leurs yeux, Caroline n'est pas plus importante qu'un écureuil dans un parc, se réjouit le phoque. Maintenant, c'est notre Blanche-Neige qu'on réclame ! Tu verras, je t'apprendrai à soulever le nageur avec ton melon et tu deviendras la coqueluche de l'aquarium.

— Pourquoi les baleines fascinent-elles tant les êtres humains ? demanda le Cajun en regagnant sa place habituelle, sous les narines du phoque.

— Parce qu'elles symbolisent la puissance, s'empressa de répondre celui-ci. Depuis toujours, on caresse l'éléphant et on écrase la souris. En raison de leur taille, on n'en a que pour les baleines et, en revanche, on néglige les petites créatures qui les nourrissent. À ton avis, les mammifères ont-ils plus d'importance, dans la chaîne alimentaire marine, que le krill dont ils s'emplissent le ventre ? Bien au contraire : les baleines ont grand besoin du krill, mais l'inverse est discutable.

« Tu sais, le Cajun, un jour, le krill et les crustacés de ton espèce déclencheront une grève générale pour réclamer le respect qui leur est dû et le traitement qu'on réserve aux grands mammifères. Les baleines auront si faim qu'elles renverseront les embarcations des voyeurs et les avaleront tout rond. »

Pendant que Jo Groenland poursuivait sur sa lancée, Globi nagea quelques mètres en direction de la femelle dauphin. Pour obtenir sa récompense, Caroline multipliait culbutes, roulades et autres figures de fantaisie. La défection des visiteurs au profit de la nouvelle venue ne semblait pas la préoccuper outre mesure.

Globi ne savait trop si elle devait se réjouir de l'attention dont elle faisait l'objet. Après tout, les spectateurs agissaient comme les voyeurs qui troublaient la paisible existence des siens. Mais elle appréciait la présence enjouée des enfants qui écarquillaient les yeux devant sa peau blanche, son corps sans nageoire dorsale et ce drôle de melon qui ornait sa tête. Cependant, elle ne comprenait rien à leur langage.

Soudain, parmi les cris et les applaudissements, un air de flûte se fit entendre. Globi repéra, assise sur un banc, une fillette aux traits inhabituels qui la fixait d'un regard d'une rare intensité. Les airs mélodieux qu'elle tirait de son instrument en bambou s'adressaient à la baleine blanche, qui en devinait le sens secret. Et, sans se connaître, toutes deux se mirent à parler le langage du cœur, le seul capable d'abolir les différences entre deux espèces aussi éloignées que celles des êtres humains et des bélougas.

Globi apprit ainsi que la petite se nommait Delphine.

« Quel curieux hasard ! Ma mère s'appelle Delphi, lui dit Globi en sifflant.

— Et la mienne, Jenny, mais je ne l'ai jamais connue. Elle est morte à ma naissance. »

Globi ne put s'empêcher de penser au triste sort qui attendait sa propre mère.

« Tu sais, jolie créature, je suis désolée que mes congénères t'aient capturée et te retiennent prisonnière de ce bassin.



— C'est un peu de ma faute, Delphine. Je voulais rejoindre les mers du Sud, mais j'ai heurté un récif, puis on m'a repêchée et soignée.

— Ah ! Je comprends pourquoi tu portes ce pansement sur le front. C'est ce qui t'empêche de faire des culbutes pour distraire les autres ?

— Je ne sais pas danser.

— Ne t'en fais pas, Jo Groenland t'apprendra les secrets du métier. Mais il faudra te donner en spectacle pour manger à ta faim. »

À cet instant, quelqu'un héla Delphine, qui sauta de son banc.

« Mon accompagnatrice me cherche. Bon, je dois te laisser. Mais je reviendrai avec quelques harengs frais. On verra alors si les baleines blanches donnent raison au docteur Pavlov. »

La petite rangea sa flûte et salua Globi. Cette dernière la regarda s'éloigner en clopinant. Dans sa tête de bélouga, elle se dit que certains humains ne méritaient pas la fâcheuse réputation qu'on leur faisait. L'apparition de Jo et du Cajun la fit sursauter.

« Ah, la nouvelle venue a fait la connaissance de notre Delphine ! Une brave petite, hein ? Et quelle artiste, malgré sa trisomie... »

À ces paroles, Globi comprit pourquoi la fillette avait un regard si engageant et une démarche contrainte.

« Elle a mentionné le nom d'un certain Pavlov... »

Le phoque grimaça, puis pointa l'une de ses nageoires en direction de Caroline, qui venait d'attraper au vol un hareng lancé par son maître. Il expliqua à Globi que ce dernier appliquait au dauphin la méthode de dressage de Pavlov, fondée sur une formule simple : privation et récompense. D'abord, il l'affame, puis lui promet poissons frais et autres gentilleses... à condition qu'elle fasse des pirouettes ou autres trucs à succès.

« Et le même principe vaut pour les autres bêtes du cirque. D'abord, on entretient un petit creux dans l'estomac du singe, du cheval ou de l'éléphant et ensuite — hop ! —, des bananes pour l'un, une poignée d'orge pour l'autre et des cacahuètes pour le dernier.

— Et des sardines pour notre phoque savant, ajouta l'écrevisse. Pour une fois, tu t'es oublié.



— Et pour une fois, le Cajun, tu as raison, admit Jo. Pour tenir le coup ici, dans notre prison dorée, nous acceptons tous, un jour ou l'autre, de nous prêter au jeu du docteur Pavlov. Même toi, Globi, tu ne résisteras pas plus d'une semaine. »

La femelle bélouga posa son regard sur Caroline qui, plus loin, poursuivait ses ébats.

« Dans ce cas, je ne m'éterniserai pas ici, dit-elle.

— À la bonne heure ! s'exclama Jo. Si jamais nous sortions de l'aquarium, où irais-tu ? Moi, je retournerais au Groenland, et le Cajun rendrait visite à ses cousins homards des Maritimes. Mais, toi, nagerais-tu vers les tiens ? »

Globi réfléchit un instant, puis fit signe que non.

« Malgré les risques et les dangers, je poursuivrai ma route vers le sud, déclara-t-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— J'admire ton courage, petite, reconnut le phoque.

— Et moi, ta détermination, Blanche-Neige, renchérit l'écrevisse.

— Maintenant, passons aux choses sérieuses », dit Jo, qui se

délectait à l'avance de l'effet de ses paroles sur le bélouga et l'écrevisse.

Il leur révéla alors qu'il avait mis au point un plan d'évasion. Ainsi, sitôt que Globi serait rétablie de sa blessure, il la soumettrait à un entraînement intensif et lui enseignerait les rudiments du spectacle aquatique. Combiné à ces nouvelles habiletés, son charme de baleine blanche ferait d'elle une véritable célébrité en Nouvelle-Angleterre. Un statut de vedette qui assurerait le succès de l'« opération Pavlov ».

La femelle bélouga fronça les sourcils.

« Vous connaîtrez la suite en temps et lieu, conclut le phoque. En attendant, Delphine nous servira d'intermédiaire avec les humains et leur transmettra nos doléances.

— Ah ! s'étonna Globi, tu comprends aussi le langage de Delphine ?

— Sans elle et ses airs de flûte, nous aurions abandonné tout espoir de sortir d'ici.

— Avec l'arthrite qui ronge tes vieux os et tes muscles en compote, tu pourrais difficilement entraîner qui que ce soit, intervint l'écrevisse.

— Même à bout d'âge, le Cajun, un phoque de ma trempe peut montrer à une baleine dégourdie comment faire tourner un ballon sur sa tête. Le dos du loup édenté ne sera jamais un lieu de sieste pour la souris. Tu me comprends ?

— Je comprends que ce loup et toi n'avez qu'un seul point en commun : vous avez perdu vos dents ! soutint l'écrevisse.

— Si c'est le cas, pourquoi donner au phoque du Groenland le surnom de "loup marin", hein ? »

Les deux compères haussaient le ton et Globi dut s'interposer, leur signifiant que leurs vaines querelles retardaient l'exécution du plan d'évasion. Elle suggéra plutôt à l'écrevisse de découper son pansement pour que Jo inspecte sa blessure. Ce que l'un et l'autre firent promptement.

« Ah, les blouses blanches t'ont bien soignée ! s'exclama Jo en retirant le bandage. Dès demain, tu seras sur pied et...

— Faux ! Les baleines n'ont pas de pieds », ironisa le Cajun.

Jo Groenland lui décocha un regard assassin et enchaîna.

« ... et nous amorcerons ton entraînement. J'imagine déjà les autres en train de s'émerveiller de tes prouesses ! Avec ta détermination et les tours désopilants que je te montrerai, l'affaire est dans le sac. Surtout que les humains ont un faible pour ceux de ton espèce. Tandis que nous, les phoques, sommes traités...

— ... comme de la vermine, parce que, avec votre goinfrerie, vous épuisez leurs stocks de morue ! lança l'écrevisse. Tu l'as déjà servie

cent fois, celle-là. »

Plutôt que d'assister à une autre prise de bec entre les deux compères, Globi se mit à explorer d'autres coins de la piscine. Elle croisa la femelle dauphin, qui, le spectacle terminé, soufflait un brin. Les captives esquissèrent un sourire, tandis que les éclats de voix du phoque et de l'écrevisse parvenaient à leurs oreilles.

« Nos deux larrons ont trouvé un nouveau sujet de dispute, dit Caroline d'un air complice.

— Bah ! Ils s'aiment bien, au fond, répondit Globi.

— Et ils trompent leur ennui comme ils peuvent, ajouta l'autre.

— Mais toi, tu sembles te plaire ici.

— Je bosse fort et le temps passe. Et, contrairement à Jo Groenland, je n'ai pas connu mieux.

— Tu es née dans ce bassin, vraiment ? s'étonna la femelle bélouga.

— Tu l'as dit. Et si demain je retournais à la vie sauvage, je serais incapable de capturer un seul poisson. J'imagine que le vieux Jo t'a déjà mise au courant de ses plans d'évasion, hein ? »

Globi hésita, puis fit signe que oui. Caroline lui confia alors que le phoque avait tenté de la convaincre d'en être. Mais elle avait refusé et, pour qu'il cesse de l'importuner, elle avait tourné ses plans en dérision.

« Susceptible comme il est, pas étonnant qu'il te boude, commenta le bélouga. Mais dis-moi, ton père et ta mère sont nés en captivité ?

— Non, dans les mers australes. Mais ils se sont enrôlés très jeunes dans la marine militaire des États-Unis... »

À Globi qui ouvrit grand ses ouïes, Caroline raconta que ses parents avaient participé à des missions défensives pour le compte de la US Navy. Sa mère avait perdu une nageoire dans l'explosion d'une mine flottante qu'elle tentait de désamorcer. Après avoir subi une transplantation, il lui avait fallu trois ans de rééducation avant de pouvoir nager à nouveau, encore que très mal.

À la suite de leur démobilisation, on avait conduit les parents de Caroline dans ce bassin, où elle-même avait vu le jour et grandi. Puis le gouvernement américain les avait inscrits de force à un programme de réhabilitation pour dauphins retraités de l'armée.

« J'étais jeune encore quand on m'a enlevé mes parents, poursuivit le dauphin. Il paraît qu'on les a relâchés au large de la Floride. C'est Delphine qui me l'a dit. Elle a appris la nouvelle par la radio. »

Plus leur conversation progressait, moins Globi trouvait que son interlocutrice correspondait au portrait peu flatteur que Jo Groenland en avait tracé.

« J'aimerais bien les revoir, soupira Caroline.

— Pourquoi ne pas te joindre à l'opération Pavlov ?

— N'y pense pas : Jo refusera. Et puis, ses plans reposent sur toi maintenant.

— Réfléchis quand même à ma proposition. De mon côté, je veillerai à ce que notre grincheux de phoque se ravise », conclut Globi.

Jo attendait la femelle bélouga de pied ferme.

« Alors, Blanche-Neige, on pactise avec l'ennemie ? Et si Caroline nous dénonçait ?

— Mais non, elle souhaite retracer ses parents, fit Globi.

— Notre princesse sur les côtes de la Floride ! Mais qui la nourrira en l'absence de son maître, les orques peut-être ?

— Et toi, intervint l'écrevisse, tu crois vraiment, avec ta mémoire défaillante, te souvenir comment pêcher la morue ?

— Je ne suis pas né en captivité, mōssieu le Cajun. Et mon instinct refera surface en moins de deux. Au pire, j'aurai toujours une écrevisse à me mettre sous la dent.

— Ça va, vous deux ! protesta le bélouga. Si Caroline et moi faisons route ensemble, je lui apprendrais l'abc de la pêche en haute mer.

— Tu te mets dans l'embarras, Globi. Elle coopère volontiers avec les hommes, mais avec ses semblables, que non !

— J'en fais mon affaire. Et puis, elle contribuera à mon apprentissage. Avec les tours qu'elle connaît...

— À deux, elles créeront de fabuleux numéros de ballet aquatique, renchérit l'écrevisse. Un duo formé d'une baleine blanche et d'un dauphin, quelle publicité pour l'opération Pavlov !

— Voilà qu'on se met à deux contre moi ! grommela le phoque. C'est une mutinerie, ma parole ! »

D'un coup de nageoire, il fit voler l'écrevisse, qui atterrit sur le dos de Globi.

« Mais on ne tassera pas le vieux Jo aussi aisément, croyez-moi. »

Et, sans demander son reste, il plongea dans les profondeurs de la piscine.

« Quand le phoque est dans l'eau, on ne le voit pas pleurer, soupira Globi.

— Jo veut être le seul maître à bord, commenta le Cajun, encore étourdi par sa chute. Mais, au fond, il sait bien que la popularité de Caroline ne peut que servir ses plans.

— Il la connaît mieux que moi, peut-être a-t-il raison d'hésiter. Et puis, comment s'assurer que ses parents sont encore vivants ?

— Dans l'armée, ces deux-là ont appris à se débrouiller n'importe où, crois-moi ! conclut l'écrevisse. Et regarde, ça n'empêche pas Caroline de dormir sur ses deux ouïes. »

Le Cajun pointa ses pinces en direction de la femelle dauphin, qui flottait plus loin, immobile et les yeux clos.

« Nous devrions d'ailleurs l'imiter. La journée a été éprouvante, surtout pour toi. »

Globi, qui, la veille encore, nageait en eaux libres, ne put qu'acquiescer.

# L'entraînement de Globi

Cette nuit-là, Jo le Voyageur tira la baleine et l'écrevisse de leur sommeil. Il leur fit signe de le suivre en silence, de crainte de réveiller le gardien du bassin. Puis il expliqua à demi-mot la présence de Caroline à ses côtés.

« Va pour la princesse. En raison de circonstances exceptionnelles, je l'accepte à titre d'adjointe à ton entraînement. Mais un seul faux pas, et je la largue. »

Globi fit ainsi l'apprentissage de trucs simples. À vrai dire, d'une simplicité enfantine pour le phoque et le dauphin, mais fort compliqués pour une baleine de son espèce. Elle tenta encore et encore de bondir hors du bassin, assez haut pour faire claquer sa queue avant de plonger dans l'eau. Elle se rappelait avoir vu des visiteurs de Sagta exécuter cette figure avec aisance, sans avoir soupçonné son degré de difficulté.

Après une série d'essais ratés, et devant l'impatience manifestée par Jo, l'envie lui prit d'abandonner.

« Mon ventre va éclater à force d'essayer de réussir cette pirouette stupide », se plaignit-elle.

Et ses compagnons de lui répondre :

« Pourtant, pas de spectacle sans cette figure. Si tu la réussis à la perfection, tu auras droit à des ovations ! »

L'apprentissage de Globi se poursuivit jusqu'à une heure tardive. Il en fut ainsi le lendemain et la nuit suivante, malgré les vérifications de routine du gardien de l'aquarium. Le Cajun faisait le guet et avisait les autres de son arrivée, de façon à calmer leurs ébats jusqu'à son départ.

Au bout de quelques jours, la jeune baleine connaissait bien quelques trucs du métier, mais n'était pas au bout de ses peines. Elle devrait déployer encore de nombreux efforts pour égaler les sauts spectaculaires de Caroline.

En sa qualité d'entraîneur, Jo Groenland l'encourageait de son mieux.

« Allons, bientôt tu livreras un spectacle digne du temps où je

portais un large chapeau de feutre et dansais sur les chansons d'Elvis Presley. Du temps où je faisais la fierté de tous les pinnipèdes et fraternisais avec les vedettes des plus grands cirques... »

Mais Globi se demandait bien pourquoi elle avait accepté de jouer à l'animal de cirque. Elle se sentait bien loin des eaux du Grand Fleuve, et plus encore des mers australes.

« J'aurais dû écouter Mag la Sage, confia-t-elle à Caroline. Ma grand-mère répète tout le temps que le Sud n'est pas pour les baleines blanches. Que ce que perçoit un vieux bélouga les yeux fermés, le jeune ne peut le voir, même en ouvrant grand les yeux.

— Rien ne sert de regretter, la réconforta sa nouvelle amie. Tu as fait pour le mieux. Et nous la trouverons, cette route du sud, dès que nous sortirons du bassin. Pour cela, il nous faut suivre à la lettre le plan de Jo. Et puis, si tu veux mériter ton poisson... »

Globi fit une grimace de dégoût.

« Je le trouve infect, votre poisson congelé. Avec le temps, vous vous y êtes habitués, mais pour moi qui n'ai goûté que du poisson frais, beurk ! »

Au même instant, les haut-parleurs annoncèrent l'ouverture des portes de l'aquarium. Caroline s'éloigna de la baleine pour prendre place devant les spectateurs, qui eurent tôt fait d'envahir les lieux. Dans la foule, Globi distingua la silhouette de Delphine. Flûte à la main, la fillette marchait dans sa direction. Avec son œil vif, la femelle bélouga remarqua qu'elle portait un pantalon trop ample pour sa taille.

« Ça, c'est pour cacher les poissons que je t'avais promis, expliqua la jeune trisomique. Les spectateurs n'ont pas le droit de vous nourrir. Une fois, j'ai lancé un poisson à Jo Groenland, et les gardiens m'ont sermonnée.

— Allez, montre ce que tu m'as apporté », dit la baleine, alléchée.

La petite souleva sa chemise, découvrant un sac plein d'éperlans. Puis elle ajouta, l'air espiègle :

« Avant d'y goûter, Globi, fais-moi voir si ton apprentissage a progressé.

— À vos ordres, madame Pavlov ! »

Prise au jeu, Globi arquait son corps, bondit hors de l'eau et s'y laissa retomber avec fracas. Le claquement sonore de sa queue et les éclaboussures qu'elle produisit attirèrent l'attention des spectateurs.

« Ouais, pas mal pour une débutante, la félicita Delphine. Maintenant, trouve une astuce pour manger mes poissons sans éveiller les soupçons des gardiens. »



Pendant que Globi se grattait la tête avec sa nageoire, réfléchissant à la meilleure façon de procéder, le dresseur de baleines, un dénommé Torpille, arriva à l'aquarium. Mis au courant du saut spectaculaire de la femelle bélouga, il se mit à l'épier de loin. Autant que le récit de son récent exploit, l'étrange connivence qui semblait exister entre le mammifère marin et l'enfant trisomique piquait sa curiosité.

L'œil de Globi se mit soudain à briller.

« As-tu peur de l'eau ? demanda-t-elle à Delphine.

— Non, mais on ne me laisse jamais me baigner.

— Alors, ce sera un plaisir partagé », poursuivit la baleine blanche, à qui la perspective de manger enfin du poisson frais donnait des ailes.

Sans faire ni une ni deux, elle agrippa la fillette par le pantalon et l'entraîna au fond du bassin. Des cris fusèrent de la foule, qui crut que le bélouga dévorerait la petite. Pendant qu'on déclenchait l'alarme générale, Torpille et le gardien retirèrent leurs vêtements pour plonger la tête la première dans la piscine.

Mais, presto comme l'éclair, Globi hissait déjà Delphine, à cheval sur son melon, à la surface et la déposait saine et sauve sur le bord de la piscine. Trempée, on le devine, de la tête aux pieds, la fillette rigola un bon coup, puis récupéra sa flûte dans la gueule de la baleine blanche. Celle-ci secouait ses nageoires en sifflant, tout heureuse d'avoir enfin dégusté des poissons frais.

Les spectateurs restèrent bouche bée, peinant à se remettre de leur émoi. Puis, un à un, ils se mirent à frapper des mains et le tout s'acheva dans un tonnerre d'applaudissements.

Ébahi comme jamais durant sa longue carrière de dresseur, Torpille ordonna qu'on ferme les portes de l'aquarium jusqu'au lendemain. Le temps qu'un spécialiste du comportement animal se penche sur le cas étonnant de ce bélouga venu du nord et de sa relation non moins étonnante avec la fillette trisomique.

Jo Groenland et ses amis profitèrent de ce répit pour faire le point sur les derniers événements.

« Tu as un sens inné du spectacle, affirma Caroline, admirative.

— Peut-être devrais-je m'y mettre aussi, lança le Cajun en riant.

— Ah, ma brave petite Blanche-Neige, comme tu fais plaisir à ton vieux maître ! s'exclama le phoque, ému aux larmes.

— Mais je n'ai pensé qu'aux éperlans de la petite, précisa Globi. Et, dans tout ce vacarme, je n'ai même pas eu le temps de la remercier.

— Oh, elle reviendra, Delphine. D'ici deux jours, tout au plus.

— En plus de se complaire dans le passé, soupira le Cajun, le voilà à présent qui prédit l'avenir !

— Et mieux encore, fit le phoque sur un ton de défi : la petite et toi avez si bien fait que nous passerons plus vite que prévu à la seconde étape de l'opération Pavlov ! »

Ce soir-là, toutes les chaînes de télévision du pays diffusèrent la même nouvelle : « Un bélouga enseigne la natation à une jeune trisomique de Boston. » Un visiteur de l'aquarium avait capté les images où Globi se saisissait délicatement de Delphine et l'entraînait dans l'eau pour la ramener hors du bassin en émettant des sifflements. Dès le lendemain, journalistes et photographes se bousculaient devant le guichet de l'aquarium, tellement qu'on en prolongea les heures d'ouverture.

Jo Groenland profita de la célébrité de Globi pour redorer sa réputation et faire valoir ses talents d'entraîneur. Torpille voulut en faire autant et tenta un coup risqué : reproduire la scène montrant la baleine blanche et la fillette à la flûte. Il signa une entente avec le phoque, qui insista pour que le dauphin fût de la partie.

Ainsi fut-il fait, en présence d'une flopée de caméras. Alors qu'elles se trouvaient au milieu du bassin, Globi conseilla à Delphine de se préparer à la suite de leur plan d'évasion. Pendant ce temps, à la surface, Caroline faisait diversion.

Les résultats de ce coup médiatique dépassèrent les effets escomptés. Aussitôt après la diffusion des dernières images, on se rua à l'aquarium pour y admirer le spectacle de la baleine, du dauphin et de la flûtiste. Le propriétaire haussa le prix des billets et fit des affaires en or. Il récompensa nos trois artistes et leur agent en leur fournissant du poisson frais à volonté.

Pour sa part, Torpille se proclama inventeur d'une méthode miracle pour dresser les mammifères marins. Il devint une star, publia des articles et fut accueilli sur tous les plateaux de télévision pour expliquer l'originalité de sa méthode. Tant et si bien qu'il attira l'attention des animalistes, qui se regroupèrent devant l'aquarium pour exiger qu'on cesse d'exploiter les mammifères marins...

« Alors quoi, on se syndique ? blagua Jo Groenland.

— Pour que tu deviennes président de la section locale des travailleurs de la mer ? Non merci ! répondit le Cajun.

— Mais je n'ai jamais tant travaillé, intervint le bélouga. Je suis complètement éreintée.

— Et moi, jamais si bien mangé. J'en remercie la petite », conclut le dauphin.

Il est vrai que Delphine avait su gagner le cœur de la population, rivalisant de popularité avec Torpille. Avec sa flûte qui lui permettait

de converser avec ses amis, elle fit office de porte-parole auprès des médias.

# La grève de la faim

Un matin, Jo Groenland sentit que le temps était venu de dévoiler la deuxième phase de son plan et rassembla ses complices.

« Depuis une huitaine, nous mangeons des aliments de choix et menons un train de vie de vedettes, même si nous trimons dur. Cependant, nul ne doit oublier le but ultime de ce spectacle : notre évasion commune. La première étape de mon plan d'évasion..., fort ingénieux, vous devez l'admettre... »

Ses trois compagnons l'applaudirent.

« Merci, merci à vous. J'allais dire que cette étape est derrière nous parce que chacun a mis ses talents au service de l'opération Pavlov. Je tiens donc à remercier Globi et le Cajun de leur contribution. Et toi aussi, Caroline, à qui j'aurais dû accorder ma confiance bien avant. La réussite de l'étape suivante exigera encore beaucoup de votre part, et surtout de Globi. Avant d'en révéler le contenu, je dois m'assurer de votre volonté de poursuivre. Vous n'avez qu'à dire à tour de rôle "Oui, je le veux", et expliquer pourquoi. Vu mon âge avancé, j'y vais le premier. Oui, je le veux, parce que bientôt je respirerai l'air salin de l'Atlantique, sur un rocher au soleil.

— Oui, je le veux, enchaîna le bélouga, parce qu'en compagnie de Caroline, je trouverai la route du sud et reviendrai chercher mon frère Petit Bélou et les autres.

— Oui, je le veux, répéta le dauphin à sa suite, parce qu'avec l'aide de Globi, je rejoindrai mes parents sur la côte de la Floride. »

L'écrevisse s'éclaircit la voix, se préparant à prêter serment.

« Toi, le Cajun, tu n'as pas à jurer, tu viens avec moi. Point final. »

Malgré les protestations de son compagnon, Jo Groenland poursuivit.

« Tu fais désormais la fierté de la nation, Globi, et tous les projecteurs sont braqués sur toi. Tes fans voudront bientôt en savoir plus sur ta vie privée, et les médias l'étaleront au grand jour. Nous utiliserons donc le pouvoir que t'accorde ton statut de vedette. Dès demain, tu entreprendras une grève de la faim et refuseras de te donner en spectacle. On s'inquiétera de ton état de santé et Delphine fera alors savoir à la presse que tu es malheureuse en captivité. Que tu souhaites rejoindre les tiens et nager dans les eaux du Grand Fleuve.

Voilà.

— C'est tout ? s'étonna Globi.

— La suite, Jo ! intervint le Cajun. On veut savoir la suite ! »

Caroline hocha la tête, en signe d'appui à leur requête.

« Assurons-nous que les journalistes réagissent selon nos plans, d'accord ? Dans le cas contraire, je corrigerai le tir. »

Les autres haussèrent les épaules et acquiescèrent.

Le lendemain, la femelle bélouga suivit scrupuleusement les instructions de Jo le Voyageur. Immobile près du bord du bassin, elle émettait des sons d'une tristesse navrante. On fit venir Torpille, qui tenta par tous les moyens de la faire manger. Peine perdue : Globi refusa d'avaler la moindre sardine.

À l'heure du spectacle, Caroline offrit une prestation qui, pour un moment, retint l'attention du public. Mais celui-ci attendait avec impatience la venue de la célèbre baleine blanche et son numéro avec Delphine.

On supplia cette dernière de s'informer des humeurs de son amie. La jeune trisomique tira quelques notes de sa flûte, auxquelles le bélouga répondit par un gémissement à vous déchirer le cœur. Les yeux de la fillette se remplirent de larmes.

« Ton amie ne va pas bien ? demanda un journaliste, caméra à la main.

— Globi est malheureuse. Elle s'ennuie de sa famille. »

Delphine jouait la comédie avec une telle conviction que même Jo Groenland, qui avait tout orchestré, en fut remué.

« La petite nous manquera lorsque nous serons loin, soupira son ami.

— Notre Blanche-Neige aussi, ajouta le phoque.

— Ouais, et Caroline pareillement », conclut l'écrevisse.

Le même soir, les réseaux de télévision américains retransmirent l'image de l'enfant trisomique en larmes, partageant le chagrin de la femelle bélouga. Le lendemain, il y eut un attroupement considérable devant l'aquarium. Des groupes d'activistes se mêlèrent aux spectateurs pour les sensibiliser à la souffrance de Globi. On scanda bientôt d'une seule voix : « Libérez la baleine ! » Certains essayèrent d'arracher la barrière de protection installée par le propriétaire, mais l'arrivée de la police permit de rétablir l'ordre. À l'intérieur, nos quatre amis se réjouissaient de l'ampleur de la manifestation : Jo Groenland avait vu juste, il pouvait s'en féliciter.

La presse internationale parla de la manifestation, ajoutant à la pression quotidienne exercée par les écologistes. Même Greenpeace

s'en mêla. Le secrétaire d'État à l'Environnement se rendit sur place pour calmer le jeu. Il négocia finalement une entente visant à améliorer les conditions de vie des pensionnaires de l'aquarium.

Des scientifiques suggérèrent de capter les sifflements d'autres bélugas du Saint-Laurent et de les faire écouter à Globi, ce qui atténuerait sa solitude. Pour effectuer ce travail, on dépêcha une équipe de plongeurs dans l'estuaire du Grand Fleuve.

« Ils vont lutter jusqu'à la dernière minute pour ne pas perdre leur vache à lait, lança Jo.

— De quoi tu parles ? demanda le Cajun. Quelle vache à lait ?

— Ne savais-tu pas, depuis tout ce temps, que Globi est une vache marine déguisée en bélouga ?

— Ne me prends pas pour un imbécile, Jo ! Je sais faire la différence entre un bélouga, un dugong et un lamantin.

— Si tu connais bien le dugong et son cousin le lamantin, tu devrais savoir que ce sont des mammifères herbivores dont le comportement docile rappelle celui de la vache terrestre. C'est pour ça qu'on les surnomme “vaches marines”.

— Je veux bien, mais ça ne me dit pas pour autant pourquoi Blanche-Neige est devenue subitement une vache à lait. Au cas où tu l'aurais oublié, je suis un invertébré, Jo, alors il est bien normal que je n'y connaisse rien en matière de produits laitiers.

— Être la vache à lait de quelqu'un, ça signifie qu'on est pour lui une source de profit. Depuis qu'elle a commencé à donner des spectacles, Globi génère beaucoup d'argent. On peut donc dire de notre amie bélouga qu'elle est aux propriétaires de l'aquarium ce que la vache laitière est au fermier. Les vaches sont, en effet, un peu comme les chiens. Leur espèce est aujourd'hui méconnaissable parce qu'abâtardie à outrance par les humains. Il leur a fallu cinq mille ans de croisements et de sélections de toutes sortes pour fabriquer ces races serviables qui mâchouillent leur foin et produisent du lait sans se poser de questions. La première fois que j'ai vu un vrai zébu de Madagascar dans un spectacle en Californie, j'avais de la peine à imaginer qu'il était parent avec ces usines à produire du lait qui font “Meuh !” dans les étables de l'Amérique. Savais-tu, le Cajun, que la plupart des vaches de race Holstein ne savent même plus comment répondre aux parades amoureuses d'un taureau dans un pré ?

— Si ce que tu dis est vrai, je soupçonne alors que tu es devenu une vache, car j'ai de sérieux doutes quant à ta capacité de séduire une femelle de ton espèce et à faire un petit avec elle.

— Un morceau de bois peut rester tant qu'il veut dans une rivière,

il ne se transformera pas pour autant en crocodile. Cette pensée me vient d'un éléphant d'Afrique. J'ai peut-être des choses à réapprendre dans l'art de la séduction, mon ami, mais je te défends de me comparer à ces bovidés pour qui il n'y a plus aucune trace de naturel dans le simple acte de faire un petit. Comment peut-on garder le moral lorsque nos rencontres amoureuses sont planifiées par les fermiers, et que les éventuels prétendants sont choisis dans des catalogues ? N'as-tu pas remarqué que c'est depuis que les vétérinaires, avec leur air de bœuf, ont remplacé les taureaux dans les étables que les vaches sont devenues folles ? Les Holstein d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec le zébu de Madagascar et autres races anciennes que j'ai croisées dans le monde. Elles sont tellement rongées par la consanguinité qu'on peut dire de leur carte génétique qu'elle s'approche tranquillement de sa date de péremption. Alors, si tu veux qu'on reste amis, ne me compare plus jamais à une vache, qu'elle soit marine ou terrestre. »

Poursuivant son jeûne, et sans prêter attention aux prises de bec entre Jo Groenland et le Cajun, Globi réfléchissait aux efforts déployés par tous ces gens qui se souciaient de sa santé. Elle se rendait compte que les voyeurs n'étaient pas tous des méchants. Bien sûr, certains pourchassaient et tuaient les baleines. Et les déchets rejetés par leurs industries contaminaient leur habitat naturel. Mais il y avait Delphine et tous les autres...

« Mon avis a changé à l'égard des voyeurs parce que je me suis éloignée de mon pays natal, se dit-elle. Alors, vrai : les voyages forment la jeunesse. »

La baleine blanche jeûnait encore lorsque les membres de l'expédition chargée d'enregistrer d'autres bélougas dans le fleuve Saint-Laurent revinrent à l'aquarium. On fit jouer une première bande pour étudier les réactions de Globi. Quand elle reconnut la voix de son frère, celle-ci n'en crut pas ses oreilles ; le hasard avait voulu que les plongeurs surprennent un échange entre Petit Bélou et son ami Miki !

Mais sa joie tourna court quand le petit bélouga fit allusion au décès de leur mère.

« Comment le faire savoir à Globi ? s'inquiétait-il. J'ignore où elle se trouve. Je devrais peut-être partir à sa recherche... »

En entendant ces paroles, la jeune femelle éclata en sanglots. Jo tenta de la consoler.

« Écoute, Globi, nous précipiterons notre départ. Et tu retourneras t'occuper de ton petit frère. »

S'efforçant de sécher ses larmes, elle fit signe que non.

« Avec ce que tu as entendu, tu souhaites encore gagner le Sud ? s'étonna le phoque.

— Il le faut : je l'ai promis à Caroline. Et, seule, elle n'a aucune chance de retracer ses parents. Vous le savez mieux que personne. »

Jo Groenland voulut protester, mais Globi s'emporta.

« Caroline n'a jamais connu la vie sauvage. Qui, à part moi, lui montrera comment survivre en haute mer ? »

Puis, souhaitant rester seule, elle se mit à l'écart.

« Elle a raison, vieux Jo, pour Caroline, dit l'écrevisse. Et, comme vous tous, elle a prêté serment de fidélité.

— Mais même si Globi réussissait à rendre Caroline à ses parents, rétorqua son ami, que deviendrait son petit frère ? Elle-même, mieux aguerrie, s'est fracassé le melon contre les rochers. »

Le phoque se tut, puis hocha la tête, songeur. Le Cajun l'observa un moment.

« Tu veux reporter la suite de ton plan, n'est-ce pas ?

— Voilà que tu m'entends réfléchir, fit Jo Groenland.

— À moins que..., risqua l'écrevisse.

— Si tu te mets à avoir des idées, dit sèchement le phoque en battant l'air de ses nageoires, on n'est pas sortis de la mare ! »

Mais le Cajun n'attendit pas son avis pour plonger dans l'eau et filer résolument vers le dauphin qui nageait plus loin.

Globi se laissait flotter mollement à la surface du bassin, en proie aux pensées les plus sombres qui la ramenaient vers sa mère, décédée loin d'elle, et vers Petit Bélou, sans doute parti à sa recherche. Elle sursauta quand elle entendit la voix de l'écrevisse et l'aperçut, juchée sur le nez de Caroline, qui lui faisait face.

« Nous avons une proposition à te faire, Globi. »

La baleine blanche haussa les épaules. Le dauphin prit le relais.

« Tu pourras retourner tranquillement vers les tiens. Et c'est le Cajun qui m'accompagnera en Floride.

— Pas la peine de protester, enchaîna l'écrevisse, notre décision est prise.

— Et le vieux Jo..., tu le laisses tomber ? ! s'exclama Globi.

— Il peut se débrouiller sans moi, il me l'a assez répété. Et il ne s'appelle pas Jo le Voyageur pour rien...

— Holà ! On parle de moi ? » intervint le phoque en faisant irruption au milieu du groupe.

Mis au courant de la décision de son ami, il rouspéta.

« Tu n'es bon qu'à te cramponner à mon aisselle, le Cajun, et à



bouffer mes restes. Et tu veux apprendre à Caroline à se débrouiller en haute mer ?!»

L'écrevisse lui rappela son enfance dans les bayous parmi les alligators : comme école de pêche, il n'y avait pas mieux. Et après tout, contrairement aux autres, il n'avait pas juré fidélité au vieux Jo et pouvait bien faire à sa tête.

Après un long échange de regards avec le dauphin, Globi décida d'intervenir.

« Caroline et le Cajun se sont mis d'accord. Et, après mûre réflexion, moi aussi. Tu as une autre solution, Jo ? »

Le phoque fit signe que non. Et, fixant le Cajun, toujours perché sur le nez de Caroline, il soupira. Globi poursuivit avec calme et détermination.

« Bon, à ce que je vois, tout le monde est d'accord. Maintenant, raconte la suite de ton plan. »

Ce que Jo Groenland fit. L'écrevisse ferait d'abord quelques coupures superficielles sur la peau du bélouga. Puis...

# Tromper Pavlov

À l'aube, le gardien découvrit le bélouga ensanglanté flottant au centre du bassin. Appelé d'urgence sur les lieux, Torpille se jeta à l'eau et examina les blessures de l'animal qui, heureusement, s'avèrent peu profondes. Il se gratta le ciboulot. Un autre pensionnaire de l'aquarium s'en serait-il pris à sa favorite ? Le récent succès de la femelle bélouga avait peut-être fait des envieux...

Alertée à son tour, Delphine fut saisie de stupeur en constatant le piètre état de Globi. Elle joua fébrilement un air de flûte, auquel le bélouga répondit bientôt.

« Ne t'en fais pas, je vais bien, lui dit-elle dans un langage inconnu des autres humains. Le plan de Jo suit simplement son cours. Voilà ce que tu diras... »

La fillette eut tout juste le temps de saisir les dernières consignes de Globi. Une meute de journalistes se rua sur elle, avec crayons et calepins, micros ou caméras.

« Torpille fait erreur. L'envie n'y est pour rien, Globi n'a que des amis ici : la nostalgie est la seule cause de sa déprime. Les enregistrements ne font qu'empirer son état, au point qu'elle se mutile elle-même. Et elle continuera ainsi jusqu'à ce qu'on la rende aux siens. Voilà ce que la baleine blanche m'a dit. »

S'ajoutant aux commentaires de la jeune trisomique, les images du bélouga automutilé firent la une des grands quotidiens et des bulletins d'information internationaux. L'effet fut foudroyant. À divers endroits de la planète s'organisèrent des manifestations de solidarité avec le bélouga, auxquelles participèrent autant les groupes écologistes importants et les élus des partis verts que les griots sénégalais, les sherpas du Népal et les femmes de chambre cubaines.

Des tonnes de courriels furent expédiés simultanément au président des États-Unis, réclamant la libération immédiate de l'animal blessé. Tant et si bien que le système informatique de la Maison-Blanche fut paralysé durant plusieurs heures. La sécurité d'État s'en trouvant menacée, il fallut réagir avec promptitude et fermeté.

Alors qu'une manifestation monstre était prévue devant le Pentagone, le président américain annonça que les habitants de l'aquarium, du plus petit au plus gros, seraient remis en liberté. La

baleine blanche et le phoque seraient relâchés à l'entrée du golfe du Saint-Laurent. La femelle dauphin ferait escale dans un aquarium de la Floride pour y être acclimatée, puis retrouverait ses parents, que la US Navy avait repérés au large de l'archipel des Everglades.

L'écrevisse eut le choix entre partir avec Caroline, retrouver son bayou natal ou accompagner son pinnipède de copain dans le Nord. Le Cajun décida finalement de suivre ce dernier. De son côté, Delphine fut nommée conseillère spéciale auprès du Comité sénatorial de protection de la faune.

Le vieux Jo Groenland avait gagné son pari. En utilisant les médias, il avait appliqué la méthode Pavlov aux êtres humains, échappant ainsi, avec ses amis, à la captivité.

Un chapitre prenait fin. Un autre s'amorcerait sous peu à l'embouchure du Grand Fleuve.

# Retour vers le passé

Une semaine s'était écoulée depuis le succès de l'opération Pavlov et les trois amis attendaient, songeurs, de voir arriver le véhicule qui devait les amener dans le Saint-Laurent. Excité par cet imminent retour à la nature, Jo Groenland nageait de long en large. Il avait hâte de quitter l'aquarium et de retrouver cette liberté qui lui manquait depuis tant d'années. Lui qui avait visité les grandes villes du monde rêvait maintenant de se dorer le dos sur un rocher ensoleillé, libre. Il se rappellerait sa période de captivité comme une longue attente. Un purgatoire.

Cependant, une certaine frousse prenait parfois le dessus sur sa joie : celle de se retrouver dans un milieu qu'il ne connaissait plus et d'y vivre une nouvelle naissance, sans parents pour le guider. De cet océan dont il rêvait tant, il ne lui restait plus que les belles histoires que lui avait racontées son grand-père. Celles du temps où les phoques vivaient en harmonie avec les morues et pouvaient se promener la tête haute du Canada jusqu'au Groenland sans que quiconque les tourmente. Une période qui n'existait plus que dans les souvenirs des pinnipèdes arpentant les eaux de l'est du Canada.

Jo savait que les premiers jours ne seraient pas faciles et qu'il devrait tout réapprendre sur le quotidien d'un phoque du Groenland. Heureusement, son grand ami le Cajun, une fidèle écrevisse, serait à ses côtés. Le phoque pourrait également compter sur l'aide de Globi, cette indigène blanche du grand fleuve Saint-Laurent qui méditait aussi, tenaillée entre l'impatience de retrouver sa famille et l'inquiétude de replonger dans ces eaux qui dissimulaient un ennemi invisible. Même si elle remerciait Jo Groenland de l'avoir soustraite à la captivité, dans sa tête de bélouga, omniprésente était cette chose maudite qui avait tué sa mère. Quels dangers l'attendaient ?

Le Cajun, pragmatique, voulait savoir comment les choses allaient se passer. Aussi interrogea-t-il Jo Groenland.

« Est-ce que le voyage sera long ? »

— Si on nous trouve un bon capitaine pour affronter le chemin qui marche, ça devrait être agréable.

— Le chemin qui marche ?

— Oui ! Les Algonquins avaient baptisé le Saint-Laurent

*Magtogoeek*, ce qui signifie le “chemin qui marche”.

— Il faut bien fumer autre chose que du tabac dans son calumet de la paix pour inventer un tel nom ! Ça doit être sacrément difficile de garder l'équilibre sur un chemin qui marche, affirma sentencieusement le Cajun.

— C'est pour ça que nous avons besoin d'un bon capitaine.

— Qu'est-ce ça prend pour être un bon capitaine, caporal Jo ?

— Pour être un bon capitaine, soldat écrevisse, il faut avoir le pied marin et un bon jugement.

— Et pour avoir un bon jugement, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Il faut avoir les deux pieds sur terre. N'as-tu pas remarqué, soldat, que les gens qui ont les deux pieds sur terre sont moins susceptibles de nous mener en bateau ?

— Là, Jo, je ne comprends plus rien à ton charabia.

— Si tu ne comprends rien, c'est que tu n'es pas fait pour la mer. Tu aurais coulé tes examens de navigation.

— Tu veux dire échoué ?

— Non, le Cajun, ce sont les baleines qui échouent.

— Je pensais que les baleines se suicidaient.

— C'est ce que pensent les humains aussi. Pourtant, la grande majorité des cétacés que l'on ramasse sur les plages sont tués par des engins de pêche comme les chaluts pélagiques et les filets dérivants.

— Qu'est-ce qui leur fait donc croire que les baleines se suicident en groupe ?

— Les humains, expliqua Jo, croient que ces cétacés sont des animaux qui vivaient autrefois sur la terre et qui sont retournés dans la mer. Alors, certains biologistes affirment que les baleines se souviennent encore de leur passage sur la terre ferme. Une mémoire du passé qui expliquerait que, sous l'effet d'un gros stress, elles tendent à retourner vers la sécurité que leur offrait jadis la terre ferme. D'autres scientifiques pensent au contraire qu'elles se suicident en suivant par solidarité une des leurs qui serait malade. Mais, si c'était vrai, toute la famille de Globi serait aujourd'hui échouée sur le sable d'une plage de la Nouvelle-Angleterre.

— Si je comprends bien, Jo, s'offusqua Globi, tu es en train de me traiter de malade !

— Tu n'es peut-être pas malade, Blanche-Neige, mais tu dois reconnaître que tu manques de jugement.

— Hé, Jo, si tu es un champion du bon jugement, répliqua le Cajun, est-ce que tu peux me dire par quel moyen de transport nous allons atteindre la côte ?

— Pourquoi poses-tu des questions aussi stupides ?! Tu sais bien que ma nageoire sera ton moyen de transport direct pour quitter cet aquarium !

— Et si je refusais de voyager sous ta nageoire, vieux grognon ?

— Dans ce cas, tu finirais entre les mains d'un cuisinier de la Nouvelle-Angleterre ! L'arbre émondé sait ce que lui veut la hache, disait le Grand Ababogo.

— Une autre création de ton imagination fertile, ce Grand Ababogo ?

— Non ! Le Grand Ababogo est un gorille à dos argenté que j'ai croisé au cours d'un spectacle à Toronto. Il est d'une grande sagesse et passe son temps à se remémorer des histoires de sa forêt natale. Il a juré fidélité à la reine d'Angleterre et chanté le Ô Canada, mais, son cœur n'a jamais quitté la forêt équatoriale africaine.

— Si ton gorille existait, il chanterait plutôt le Ô Banana ! le taquina le Cajun.

— Tu peux rigoler tant que tu veux, l'écrevisse, mais pour moi, le Grand Ababogo restera toujours d'une sagesse inégalable.

— Alors, explique-moi pourquoi c'est la première fois, depuis que je te connais, que tu mentionnes l'existence de ce grand singe ?

— Il te reste beaucoup de choses à apprendre sur moi, mon cher ami.

— Évidemment, si toutes les histoires de ta vie sont en trois versions différentes, il me faudra au moins sept vies pour parvenir à te connaître ! »

La dispute avait repris de plus belle entre les deux compères. Leurs amis assistaient à leur dernière prise de bec dans l'aquarium. En effet, pendant qu'ils se chamaillaient à propos de l'existence et de la sagesse du Grand Ababogo, un gros camion se gara devant le bassin. Cela annonçait le départ pour le grand voyage, à propos duquel le Cajun voulait vraiment en savoir un peu plus.

« Combien de temps durera le voyage, à ton avis ?

— D'abord, tu as déjà posé la question, rétorqua sèchement Jo Groenland, et, ensuite, comment veux-tu que je te renseigne sur la durée d'un voyage que je n'ai jamais fait ?

— Eh bien, justement, ma question ne t'était pas destinée.

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Globi. J'ai atterri ici inconsciente. Je n'ai donc aucune idée de la distance que j'ai parcourue avant d'être secourue par les biologistes. Tout ce qui m'importe, de toute façon, c'est de retrouver ma famille à Sagta, même si ça doit prendre un mois. J'espère qu'ils n'ont pas quitté les

lieux.

— Tu as bien raison, Blanche-Neige, lança Jo. “Le chemin qui mène à la liberté n’est jamais long”, affirmait le Grand Ababogo.

— Qui est ce Grand Ababogo ? demanda à son tour Globi, qui, perdue dans ses pensées, avait manqué des bouts de leur conversation.

— Il paraît que c’est un vieux gorille sage à dos argenté originaire d’Afrique, mais naturalisé Canadien, intervint le Cajun, des grimaces plein la face. À l’entendre en parler, ajouta-t-il en pointant une pince vers le phoque, on oublie presque que c’est le même Jo Groenland qui, pour avoir été égratigné par un singe de cirque, maudissait tous les primates de la Terre.

— J’en veux aux chimpanzés et non aux gorilles, que je trouve d’une grande noblesse et d’une infinie douceur.

— Ma grand-mère aussi est sage, fit Globi.

— Comment s’appelle-t-elle, encore ? s’enquit le Cajun.

— Elle s’appelle Mag la Sage. Je vous la présenterai quand nous arriverons à Sagta. Du moins, dit-elle pensivement, si ma famille est encore là en espérant que je revienne... »

En fait, Globi n’était pas du tout certaine qu’elle allait retrouver sa famille à Sagta. Mag la Sage avait dû recommander aux siens de quitter ce lieu. Elle avait fait la même chose, quelques années auparavant, quand Surface avait été gravement blessée par l’hélice d’un bateau. La jeune femelle se doutait donc que, depuis sa fugue, sa famille avait quitté de nouveau Sagta. Elle savait qu’une fois au large, elle aurait à chercher longtemps avant de la retrouver. Cette contrainte ne semblait pas la déranger outre mesure ; elle désirait trop revoir les siens.

Aussitôt que le gros fourgon fut équipé de façon à recevoir ses passagers, un dresseur plongea dans l’eau et força les pensionnaires de l’aquarium à s’engager dans le canal que Caroline avait emprunté chaque jour, pendant des années, pour aller faire son spectacle. C’est là, dans ce passage étroit, que le temps s’arrêta momentanément pour les trois compères et que le voyage commença. Ils s’attendaient à une longue croisière qui leur permettrait de voir des paysages fantastiques, des oiseaux de mer et, pourquoi pas, des vaisseaux fantômes, mais le voyage se fit plutôt à la vitesse de l’éclair !

Lorsqu’ils ouvrirent les yeux, Globi et Jo Groenland étaient couchés sur le pont d’un navire qui tanguait au large en créant des vagues qui allaient se fracasser sur des rivages hérissés d’épinettes. Devant eux, l’estuaire, dont les eaux bleues semblaient paradisiaques et s’étendaient à perte de vue. Étaient-ils déjà arrivés ? Était-il possible

de voyager plus vite que le son ?

Le corps engourdi et les moustaches pâteuses, Jo Groenland demanda à Globi :

« Où sommes-nous exactement ?

— Nous sommes à Sagta, manifestement ! s'exclama Globi, le regard plein d'étonnement.

— Comment le sais-tu ?

— Je perçois les cris des bélougas et des visiteurs, ces baleines migratrices qui séjournent pendant l'été dans le Saint-Laurent.

— Il me semble que le voyage n'a duré que quelques secondes !

— Moi aussi ! Je ne sais pas ce qui s'est passé... »

L'écrevisse sortit sa petite tête de sous la nageoire de Globi et, sur un ton doctoral, affirma :

« Ils vous ont piqués avec une grosse seringue contenant une substance qui appelle le sommeil et alourdit les paupières. Vous avez donc ronflé tout le long du trajet ! Pendant le voyage, l'équipage a pris soin de vous recouvrir de draps humides pour vous empêcher de vous déshydrater.

— Eh bien... tant pis pour la croisière ! L'important, c'est qu'on soit arrivés ! À nous la liberté ! lança Jo Groenland. J'ai hâte de plonger dans ces eaux limpides et de les sillonner d'est en ouest et du nord au sud.

— Encore faudra-t-il que tu saches où se trouvent les quatre points cardinaux, précisa le Cajun.

— Un loup marin a beau être vieux, il sait toujours retrouver son chemin et flairer le passage d'un banc de harengs, fit le phoque, piqué.

— Nous allons enfin savoir si tu es aussi bon pêcheur que tu le prétends. Le mensonge peut faire deux semaines de route, la vérité finit par le rattraper en une journée. Ça, c'est moi qui le dis ! Et je parie que tu ne serais même pas capable de capturer une morue aveugle. »

Jo Groenland s'étira les pattes, se secoua le popotin, puis coinça son museau contre les mandibules de l'écrevisse.

« Je ne sais pas si c'est l'air marin qui provoque en toi ces élans de philosophe... Mais, si tu n'arrêtes pas de me donner des leçons, ça pourrait tourner mal, coquin ! De toute façon, même pour des as de la pêche comme les humains, attraper un poisson est devenu un vrai défi. Aujourd'hui, quand un pêcheur achète un permis de pêche, ce n'est pas pour sortir quelque chose de l'eau, mais plutôt pour y jeter son argent. On devrait d'ailleurs conseiller à tous ces maniaques qui s'acharnent sur les rivières de lâcher prise. La prédation du milieu



naturel est terminée ! L'heure est à la mariculture, et le Canada gagnerait à imiter les pays scandinaves. Il paraît que les Norvégiens sont désormais capables d'élever des morues en liberté dans la mer. Et sais-tu ce qu'ils font pour les nourrir, mon cher Cajun ?

— Non, je ne suis jamais allé en Norvège.

— Ils utilisent la méthode de Pavlov pour les asservir. Ils donnent de la bouffe à un groupe de morues après leur avoir fait écouter de la musique classique. Une fois que les poissons ont assimilé le lien entre la musique et la récompense, on les libère au milieu de l'élevage. Ce groupe d'initiés aura dès lors la tâche de guider les autres poissons vers l'endroit où l'on joue de la musique chaque fois que sonne l'heure du repas. Et hop ! Il n'y a plus qu'à les cueillir ! Les bancs de morues sont aussi stupides qu'une foule humaine. Il suffit en effet que quelques personnes décident de faire quelque chose et voilà le reste de la bande qui suit sans réfléchir.

— Je me demande, fit le Cajun, si Beethoven ou Mozart savaient qu'un jour leur musique serait écoutée par des morues...

— Je suis certain, cracha Jo Groenland, que, s'ils l'avaient su, ils n'auraient pas créé une si belle musique. Un cerveau de poisson, c'est à peine plus gros qu'une perle d'huître. Mais, pour revenir à cette histoire, je ne sais plus si quelqu'un me l'a racontée ou si elle sort de mon imagination. Quoi qu'il en soit, en matière de stupidité, les humains sont parfois difficiles à battre. Savais-tu aussi, le Cajun, que la plupart des espèces qu'ils élèvent sont carnivores et que, pour les nourrir, ils doivent leur fournir de grandes quantités de poissons sauvages ?

— Ils pêchent des poissons pour élever d'autres poissons ?! s'étonna l'écrevisse, les pinces en l'air.

— Exactement ! À titre d'exemple, pour produire un kilo de saumon, il faut quatre kilos de farine de poissons sauvages comme des sardines, des harengs ou des maquereaux. Et chaque kilo de thon rouge d'élevage nécessite quinze kilos de poissons sauvages. Le plus incroyable, c'est que les humains continuent à se demander pourquoi les océans de la planète se sont vidés ! Comme disait le Grand Ababogo, citant un sage amérindien : « Quand l'homme aura tué le dernier animal, coupé le dernier arbre et pollué la dernière goutte d'eau, il comprendra peut-être enfin que l'argent n'est pas comestible. »

— C'est beau, ce que tu viens de dire. Je commence à bien l'aimer, ton Ababogo », susurra le Cajun, la bouche en cœur.

De gros cumulus roulaient dans le ciel d'été. Des goélands

criaillaient et formaient comme une nuée. Les amis attendaient patiemment qu'on vienne les chercher pour les glisser à l'eau. Globi, silencieuse, semblait plongée dans une rêverie profonde, et on n'aurait su dire si elle était triste ou gaie. Jo Groenland, le phoque volubile, reprit.

« Un jour, le Grand Ababogo m'a raconté cette histoire. Il y avait dans un village voisin un garçon de douze ans qui s'appelait Ayaho et qui n'avait aucun respect pour la nature. Quand il devait défricher les champs avec son père, Ayaho préférait mettre le feu à la brousse pour gagner du temps. Son père n'appréciait guère l'utilisation du feu, qui tuait les petits animaux et enflammait de grands arbres. Il avait bien tenté de faire comprendre à son fils à quel point il est important de respecter la vie des bêtes et des plantes, mais le garçon continuait de faire à sa tête, jusqu'au jour où son grand-père se mêla personnellement de l'affaire.

« Alors qu'il revenait des labours où il avait accompagné son père, Ayaho aperçut son aïeul qui creusait un trou.

« Puis-je vous aider ? lui proposa-t-il.

« — Si ta journée de travail ne t'a pas épuisé, je veux bien ! répondit le vieillard.

« — Mais pourquoi creuser ce trou, grand-père ?

« — Pour y planter un jeune baobab.

« — Un baobab ! Mais il mettra bien cent ans avant de produire des fruits.

« — Et puis ?

« — Et puis, vous ne serez plus là pour goûter les fruits de votre baobab.

« — Je ne le plante pas pour moi, expliqua le vieil homme. Je le fais pour les générations qui viendront après moi. Les arbres qui nous nourrissent aujourd'hui n'ont-ils pas été plantés par nos ancêtres ?

« — Certainement ! admit Ayaho.

« — Puisque nous bénéficions du labeur de nos arrière-grands-parents, nous devons agir de même pour ceux qui viendront après nous. Je plante ce baobab pour que tes enfants et tes petits-enfants en profitent et me remercient d'avoir pensé à eux. Chaque fois que tu mets le feu à la brousse et que tu détruis un arbre ou des animaux juste pour gagner du temps, tu oublies que d'autres te suivront.

« C'est ainsi qu'Ayaho apprit de son aïeul qu'il faut transmettre aux générations futures la Terre telle que nous l'avons reçue de nos ancêtres, sinon dans un meilleur état. Et, surtout, qu'il faut éviter de la transformer en poubelle avant de mourir. Si tous les humains avaient

la sagesse du Grand Ababogo, aujourd'hui, ce fleuve appelé le Saint-Laurent serait encore un paradis de vie et de biodiversité», conclut Jo Groenland.

Le coquin de Cajun avait écouté attentivement cette leçon de sagesse. Il pinça gentiment les joues de son ami et dit :

« Je ne savais pas qu'en arrière du personnage de spectacle se cachait un autre Jo : un grand sage ! Cette histoire est si profonde que j'ai encore du mal à croire qu'elle est sortie de la bouche d'un saltimbanque comme toi. S'il te reste de ces perles de sagesse de ton copain bonobo, sache que j'aime mieux les entendre que de t'écouter râler.

— Le Grand Ababogo n'est pas un bonobo, mais un gorille. Et des histoires de sagesse, j'en ai plein la tête. Si tu veux apprendre, ouvre ton cœur, écrevisse, et oncle Jo sera là pour toi. »

**Partie 2**  
Il était une fois  
dans  
le Saint-Laurent



# L'arrivée à Sagta

On avait maintenant jeté l'ancre, et l'équipage se préparait à libérer Jo Groenland et ses deux amis dans l'estuaire. Sur le pont, les chercheurs parlaient de déplacements et de réintroduction réussie. Ils discutaient de toutes sortes de sujets dont les trois rescapés de l'aquarium de la Nouvelle-Angleterre ne se préoccupaient guère. Tout ce que ces derniers attendaient avec fébrilité, c'était d'entendre l'un de ces humains dire : « Mettez-les à l'eau ! » Ce qui ne tarda pas. Quelques minutes plus tard, le trio s'éloignait gracieusement du bateau et Jo Groenland se plaignait déjà.

« J'ai vraiment mal au dos !

— C'est normal ! répondit le Cajun. Je ne sais pas pourquoi, mais ils t'ont installé une sorte de plaque sur le corps.

— Un émetteur ! s'écria Jo Groenland, les yeux pleins de panique.

— C'est quoi, un émetteur ? »

Sans répondre, Jo Groenland fonça sur une bouée flottante et se mit à s'y frotter le dos en hurlant comme un phoque pris dans un filet de pêche.

« Je ne veux pas d'une liberté surveillée ! »

Il aurait voulu avoir des bras et une grosse pince pour arracher le marqueur métallique que les chercheurs avaient accroché à son corps. Il s'acharna tellement à se débarrasser de l'émetteur que le bélouga commença à s'inquiéter.

« Pourquoi fais-tu tout un plat pour une simple plaque collée sur ton corps ?

— Cette plaque n'est pas une distinction destinée à me récompenser pour mes années de labeur dans l'industrie du spectacle ! Je pensais rompre les chaînes de la servitude en venant ici, mais, tant que j'aurai ce bout de métal sur le dos, je serai à la merci des scientifiques. C'est comme si je me promenais avec un phare accroché au corps. Ils seront capables d'épier mes moindres gestes et déplacements à partir de leur bateau. Et, s'ils le désirent, ils pourront me capturer n'importe quand et me ramener dans un laboratoire. Je suis le cobaye dont on veut étudier l'adaptation en milieu naturel, mais je ne me laisserai pas avoir...

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda le Cajun.

— Je ne sais pas encore. Mais ils sauront qu'ils ont affaire à Jo Groenland, le phoque le plus rusé de l'Amérique du Nord. Je ne veux pas d'une semi-liberté. Je refuse qu'on viole mon intimité dans ma propre maison...

— Je comprends bien ta frustration, mais il faut avancer maintenant si on veut retrouver ma famille avant le coucher du soleil », le coupa Globi.

C'est dans un silence méditatif que Jo Groenland continua le voyage qui devait les mener, ses compagnons et lui, jusqu'à la famille de Globi. Le bélouga profita de cette accalmie pour relater la grande histoire des bélugas. Voulant distraire son copain et apaiser sa colère, elle parla non seulement de la dernière glaciation, mais aussi des populations de baleines blanches qui vivent dans les mers très froides du nord. Elle lui expliqua également pourquoi la population du Saint-Laurent était frappée par la malédiction qui avait emporté sa mère. Elle racontait, chantait et blaguait, mais le phoque avait la tête ailleurs. Le chagrin au cœur et l'émetteur sur le dos, il restait en retrait et maudissait ceux qui lui avaient joué ce vilain tour. Il nageait en silence quand, sans crier gare, il s'éloigna à toute vitesse.

« Où vas-tu ? lui cria le Cajun.

— Je vais à la pêche. Tu vois cette morue ? Je vais l'attraper ! Ça va me calmer les nerfs ! »

Il fonça sur le poisson et essaya de le happer. Alertée, la morue, plus vive, prit la tangente, laissant le phoque engloutir une bonne partie du tapis d'algues que poussaient mollement les vagues. Quand Jo ouvrit la bouche, le Cajun éclata de rire et lança :

« C'est une salade que vous avez choisie comme entrée, monsieur Groenland ? Je ne savais pas que vous aviez un penchant pour le végétarisme ! »

Blessé dans son orgueil, Jo recracha les algues et se rua de nouveau vers la morue qui semblait le narguer en le fixant de ses petits yeux globuleux. Mais, juste comme il allait passer à l'attaque, un autre phoque se jeta sur le poisson et le saisit entre ses mâchoires. C'était une jolie femelle. Elle s'approcha du roi du cirque et lui offrit sa proie encore frétilante en lui disant :

« Je n'ai jamais vu un aussi mauvais pêcheur que toi. D'où viens-tu ?

— Je m'appelle Jo Groenland et je suis originaire de l'Atlantique Nord.

— Moi, je suis Manréki. Ça signifie "la Solitaire". Mais, dis-moi, comment un phoque de l'Atlantique Nord peut-il survivre avec si peu

de talent pour la pêche ? Sans vouloir t'offenser...

— J'ai été capturé quand j'étais tout petit, vois-tu... J'ai passé toute ma vie avec les humains. Je viens juste de débarquer dans le Saint-Laurent. C'est toi qui m'as offert mon premier repas. Est-ce que tu aurais la gentillesse de me réapprendre les mœurs des phoques en milieu naturel ?

— Certainement ! Mais qu'est-ce que tu as sur le dos ?

— C'est un émetteur que les biologistes... »

Sans écouter la suite de l'histoire, Manréki, terrorisée, détala aussi vite que le fait un sprinter quand retentit le coup de feu annonçant le départ d'une course. Jo Groenland eut beau se tourner et se retourner, la belle demeura introuvable. Découragé, il grommela :

« Je ne pourrai jamais me faire un ami, avec cette malédiction sur le dos !

— Viens, le supplia Globi. Il y a des milliers de phoques dans le Saint-Laurent et je suis certaine que, quelque part devant nous, il y a une femelle qui sera fière de se promener avec le grand Jo Groenland. Cette plaque est peut-être incommodante, mais elle est loin d'être une malédiction. Un jour, nous trouverons le moyen de l'expédier dans les fonds marins. Alors, debout sur ta nageoire caudale, tu seras entouré par toutes les femelles qui se promènent dans ces eaux. Dans peu de temps, tu pourras nager la moustache en l'air, accompagné de jeunes phoques qui t'appelleront papa. »

Ces doux propos remontèrent le moral de Jo Groenland. Tout en mâchouillant le poisson que Manréki la fugitive lui avait offert, il se remit à nager derrière Globi. Au loin, le souffle des visiteurs et les embarcations des voyeurs se faisaient entendre. Sagta était aussi bruyante et peuplée que le jour où Globi l'avait quittée pour prendre la route du sud. Cependant, aucune de ses tentatives pour communiquer avec sa famille n'avait trouvé écho. Cette dernière avait certainement quitté le sanctuaire...

Galvanisé par son amie, Jo Groenland continuait à essayer de faire sa première prise. Après chaque tentative infructueuse, il recommençait. Se tromper de chemin, c'est aussi apprendre à connaître son chemin. Les grands pêcheurs comme Manréki ne sont pas venus au monde avec des filets entre les nageoires, se disait-il. Chaque échec n'était pour lui rien de moins qu'une étape sur la route du succès : il ne se décourageait pas et fonçait encore et encore sur ses proies.

Le bélouga et ses amis passèrent leur première nuit à Sagta sans Mag et sa troupe. Le lendemain, ils se remirent à chercher. On voyait

encore, au loin, le bateau qui les avait amenés dans le fleuve. Il dansait au rythme de la houle et semblait veiller sur eux comme un ange gardien dont ils se seraient cependant bien passés. Il suivait probablement leurs déplacements en se servant de l'émetteur installé sur le dos du roi du cirque, lequel scrutait pour sa part les innombrables touristes juchés sur les bateaux. Pourquoi se donner tant de mal pour cadrer dans le viseur de son appareil photo le dos ou la queue d'une baleine ? Pourquoi dépenser tant d'argent juste pour pouvoir dire à ses enfants : « Vous l'avez vue ? Elle est juste ici ! Regardez vers midi ! » Comment ces gens pouvaient-ils, comme une bande d'attardés mentaux, fixer leur regard pendant plusieurs minutes sur l'eau uniquement pour pouvoir raconter par la suite qu'ils avaient vu une sorte de tache floue et affirmer qu'il s'agissait bel et bien d'une baleine ? Voilà autant de questions sans réponses qui trottaient dans la tête du phoque, tant l'exaspérait cette espèce d'idolâtrie dont les cétacés faisaient l'objet.

Le matin du deuxième jour, quelques heures de recherche suffirent. La vieille Mag et les siens répondirent à l'appel. Des dizaines de bélougas vinrent à la rencontre de Globi, celle dont on n'espérait plus de nouvelles. Comme tout le monde parlait en même temps, le brouhaha devint vite inextricable. Les questions et les réponses allaient et venaient d'un côté comme de l'autre : cela donnait un concert qui aurait bien surpris un expert en vocalises marines, s'il s'en était trouvé un dans les parages.

Quelques instants plus tard, c'est sous le regard attendri de Jo Groenland et du Cajun que tous les membres du groupe se mirent à embrasser la fille de Delphi dans un mélange de joie et de tristesse ; et ils exécutaient ainsi une si belle danse que les Ballets russes n'auraient su faire mieux. Ensuite, Globi put enfin présenter le phoque et l'écrevisse à sa famille. Elle raconta aux siens comment elle les avait rencontrés. Évidemment, les questions fusaient de toutes parts et, comme le très volubile Jo Groenland lui coupait sans cesse la parole, la conversation dura jusqu'à la nuit tombée.

Le lendemain, tous les habitants de cette partie du Saint-Laurent connaissaient déjà l'histoire du vieux phoque et savaient comment sa route avait croisé celle du Cajun. Petit Bélou et Miki avaient trouvé un nouvel ami qui promettait de leur enseigner les arts du cirque. Le phoque le plus célèbre de l'Atlantique exprima même l'intention de remettre de l'ordre dans ce grand fleuve infesté de voyeurs, sans oublier de magnifier ses exploits d'antan pour les petits, qui étaient suspendus à ses lèvres moustachues.



« Ne croyez pas tout ce qu'il vous dit, leur conseilla Globi. C'est un grand fabulateur.

— C'est quoi, un fabulateur ? demanda Petit Bélou.

— C'est quelqu'un qui, lorsqu'il a réussi à escalader un rocher, raconte à qui veut l'entendre qu'il est monté sur l'Everest. Par exemple, si Jo Groenland vous dit qu'il a déjà attrapé son premier poisson, ce n'est pas vrai !

— Moi, j'ai attrapé mon premier poisson, mais je n'en mange pas encore, expliqua Petit Bélou.

— Moi aussi, j'en ai pêché un gros, renchérit Miki.

— Alors, ça tombe bien ! se réjouit Jo Groenland. Moi, j'en mange, mais je ne suis pas encore capable d'en attraper. On va faire une bonne équipe ! Vous allez les pêcher et moi, je vais les manger. J'ai hâte de voir la tête que vont faire les voyeurs quand ils vont apercevoir deux jeunes bélougas en train de pêcher pour un phoque ! Lorsqu'ils vont rentrer chez eux, ils vont raconter à tout le monde qu'ils ont vu un phoque qui a dressé des baleineaux blancs pour en faire ses serviteurs. Juste pour ça, je meurs d'envie de pêcher avec vous, les petits. Demain matin, à l'heure où se réveille le soleil, nous irons taquiner les bestioles à écailles. Mais, dis-moi, Petit Bélou, si tu ne manges pas le poisson, de quoi est-ce que tu te nourris ?

— Quand la malédiction a emporté maman, Surface a décidé de me donner du lait. Miki et moi, maintenant, nous avons la même maman.

— C'est comme le Cajun et moi. Nous sommes des frères même si on n'est pas de la même espèce. »

# Delphi s'est sacrifiée pour nous !

Le lendemain de l'arrivée de Globi, la vieille Mag l'appela pour lui parler sans plus attendre. La jeune femelle, qui s'attendait à se faire sermonner, mais qui voulait surtout en savoir davantage sur la mort de sa mère, écouta sagement sa grand-mère.

« Je savais que tu rêvais de quitter le Saint-Laurent pour te rendre dans les mers du Sud, mais je ne pouvais pas imaginer une seconde que tu allais mettre cette idée à exécution et tenter cette expédition risquée ! Tu es partie sans connaître la suite de la grande histoire. C'est vrai que la malédiction rôde encore dans ces eaux, mais beaucoup d'humains sont conscients des torts qu'ils ont causés à notre espèce et aux autres habitants de l'estuaire. Depuis, ils travaillent très fort pour corriger leurs fautes. Je pense que tu es très bien placée pour comprendre ce que je veux dire. Si les humains ne s'étaient pas trouvés sur ton chemin, aujourd'hui on se souviendrait de toi comme on se souvient de ta défunte mère. »

Les beaux yeux noirs de Globi se remplirent de larmes, mais Mag la Sage ne se laissa pas attendrir et poursuivit son discours.

« Ta mère était courageuse et a lutté de toutes ses forces jusqu'à la fin. Nous ne pouvons pas quitter ces eaux, alors nous allons essayer de les habiter le plus longtemps possible. Et, pour cela, nous avons besoin des humains. Ils ont ramassé le cadavre de ta maman pour l'étudier et voir ce qui se passait dans son corps. Peut-être que Delphi est morte pour nous tous. Un jour, je suis certaine que la malédiction perdra de sa force, tout comme aujourd'hui nous sommes capables de nous promener d'un bord à l'autre de l'estuaire sans nous faire tirer dessus par les chasseurs, ce qui n'était pas le cas auparavant, tu le sais. »

Oui, Globi connaissait le dur passé de son espèce, mais elle ne souffla mot, baissant la tête et prenant un air contrit. Il y a des récits qu'on doit respecter religieusement.

« Sur l'île aux Basques, poursuit Mag, on trouve encore des vestiges de fours qui, il y a quatre cents ans, servaient à faire fondre la graisse de nos ancêtres. Les étés de ces temps anciens où les chasseurs débarquaient dans l'estuaire n'étaient pas aussi tranquilles que ceux de

maintenant. La cible de prédilection de ces chasseurs était la baleine franche, une espèce qui présentait le double avantage de nager lentement et d'avoir une épaisse couche de graisse, ce qui facilitait sa capture, mais aussi son transport, puisqu'on pouvait la faire flotter jusqu'au rivage. Notre espèce, quant à elle, a été traquée pendant trois cents ans pour sa graisse, mais aussi pour son cuir dont les humains se servaient pour fabriquer des bottes, des valises et même des sièges de voitures ! Notre population est ainsi passée de milliers d'individus au début du siècle à quelques centaines aujourd'hui.

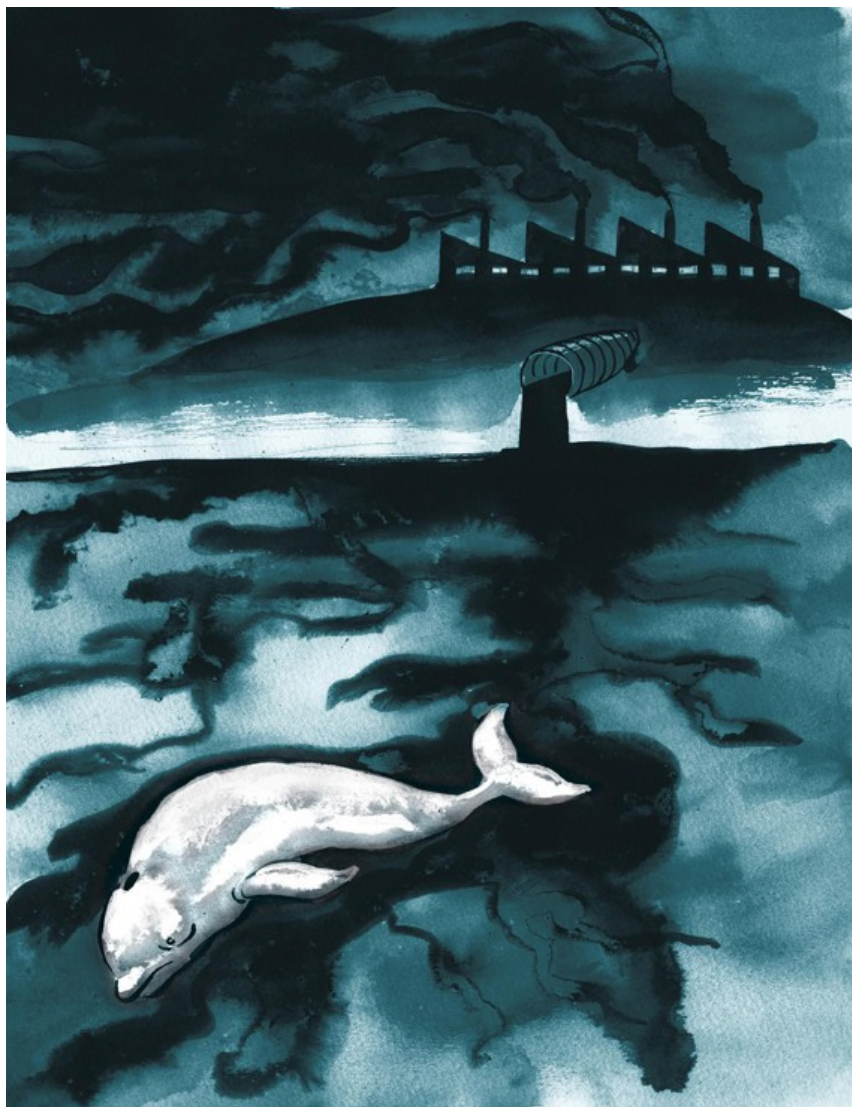
« C'est dans les années 1930 que s'est écrite la plus sombre page de notre histoire. On nous reprochait à l'époque de faire des dégâts dans les pêcheries de poissons de fond. C'est un peu de la même chose qu'on accuse le phoque aujourd'hui. Le gouvernement payait quinze dollars par bélouga abattu à ceux qu'on appelait les "chasseurs de marsouins". Ces assassins survolaient les eaux à bord d'aéroglosses et tiraient sur les troupeaux en mouvement. »

Mag plongea son regard dans celui de la jeune Globi et ajouta, philosophe :

« Nous avons déjà vécu la traversée du désert, mais nous sommes encore là. Et je suis certaine que les choses vont s'améliorer. Les bélougas sont aux pêcheurs ce que les canaris étaient aux mineurs.

— Que veux-tu dire, grand-mère ?

— Autrefois, les mineurs descendaient dans les profondeurs de la Terre avec des canaris. Ces oiseaux, auxquels nous sommes souvent comparés, sont très sensibles à la diminution de l'oxygène dans l'air. Donc, quand les canaris commençaient à s'agiter ou même à mourir, c'était le signe que le niveau d'oxygène baissait et qu'il fallait remonter à la surface au plus vite. Ce qui arrive aux canaris des mers que nous sommes est peut-être aussi un signe révélateur de l'état de la Terre. Quand les bélougas commencent à mourir, les humains ont intérêt à réagir rapidement s'ils veulent sauver leur propre vie. Savais-tu qu'à cause des concentrations de polluants qu'on trouve dans nos organismes, un bélouga mort est considéré aujourd'hui comme un déchet toxique ? Les scientifiques manipulent nos carcasses comme s'il s'agissait de poisons mortels !



— Est-ce qu'on va s'en sortir ? demanda Globi, abattue.

— J'ai quand même de l'espoir. Pendant que tu étais dans cet aquarium, j'ai rêvé que Delphi s'était sacrifiée pour nous. Elle avait conjuré cette malédiction qui décime notre espèce. La maladie qui l'avait emportée cachait la puissance de la mauvaise femme de la vieille légende de Lumaag.

— La légende de Lumaag ? répéta Globi avec étonnement.

— Oui ! C'est une vieille légende des Inuits de Puvirnituq, qui raconte ceci : il y a de cela très longtemps, dans le Grand Nord, sur la banquise habitée par les Inuits, vivaient une femme et ses deux enfants, un garçon et une fille. Habile chasseur, le garçon ramenait toujours beaucoup de gibier à la maison, ce qui donnait tout autant de

travail à sa mère, qui devait préparer la viande et tanner les peaux pour en faire des vêtements. Épuisée par ces tâches, la mère chercha un moyen d'empêcher son fils de chasser, d'autant plus qu'elle ne l'aimait pas autant que sa fille. C'est ainsi qu'un jour, pendant qu'il dormait, elle lui frotta les yeux avec de la graisse de baleine. Quand il se réveilla, le jeune homme essaya en vain d'ouvrir les yeux. Il était devenu aveugle et ne pouvait donc plus chasser. La mère et la fille prirent alors la relève, mais, plutôt que de prendre du gros gibier, elles se contentaient de tendre des pièges à renard et de chasser de petites bêtes pour leur subsistance. Abandonné par sa maman, le garçon survécut grâce à sa sœur qui le nourrissait en cachette.

« Un jour, il sentit la présence d'un ours qui essayait d'enfoncer la porte de l'iglou. Il saisit son arc et, pour décocher une flèche, il demanda à sa mère de le guider. Il était convaincu qu'il avait tué l'ours, mais sa mère lui jura qu'il l'avait manqué et abattu le chien. Elle débita ensuite l'ours, qui était bien mort, et garda la viande pour sa fille et elle.

« Un jour, le soleil printanier fit fondre le toit de l'iglou. Le garçon, qui était à l'intérieur, entendit un huant et l'appela au secours. L'oiseau vint aussitôt le voir et lui dit qu'il pouvait l'aider à se débarrasser du poison qui lui avait enlevé la vue. Il l'emmena près d'un lac et plongea avec lui dans l'eau. Ils s'immergèrent ainsi à trois reprises. Au bout du troisième plongeon, le jeune homme avait complètement retrouvé la vue. Sa surprise fut grande lorsqu'il constata que l'oiseau était aussi gros qu'un kayak ! Se sentant redevable, il demanda au canard géant ce qu'il pouvait faire pour lui rendre service à son tour. L'oiseau réclama uniquement qu'il lui apporte quelques poissons au lac de temps en temps. C'était là une bien maigre récompense pour lui avoir sauvé la vie !



« De retour chez lui, le jeune homme remarqua d'abord la peau de l'ours qu'il avait, au dire de sa mère, manqué. Il entra ensuite dans l'iglou et vit avec désolation l'amoncellement de saletés sur lequel celle-ci le faisait dormir. Feignant d'être toujours aveugle, il attendit qu'elle se réveille pour prendre son harpon et l'inviter à l'accompagner à la chasse à la baleine. Il lui expliqua qu'elle n'avait qu'à rester derrière lui et à attacher la corde autour de sa taille pour éviter qu'ils ne perdent le harpon. Une fois la mère solidement ligotée, le garçon harponna un gros bélouga et lâcha la corde.

« C'est ainsi que la méchante femme fut entraînée dans l'eau par la baleine blanche. À mesure qu'elle s'enfonçait dans les profondeurs, elle criait "Lumaaq, Lumaaq, Lumaaq!" Il paraît que, longtemps après sa noyade, les chasseurs qui tendaient l'oreille pouvaient encore l'entendre pousser des cris de détresse. Certains disent même que cette sorcière s'est transformée en bélouga. Dans tous les cas, invisible et

insaisissable, elle cherche encore à se venger de toutes les baleines blanches, qu'elle accuse de l'avoir noyée. J'ai rêvé que Delphi avait conjuré le mauvais sort que cette femme a jeté jadis à notre peuple.

— Espérons-le, sinon il ne nous restera plus qu'à trouver la route du nord pour survivre, comme les phoques, soupira Globi. Tiens, en parlant de phoque, est-ce que Jo Groenland peut rester avec nous pendant quelques jours ? Le temps qu'il arrive à se débrouiller seul...

— Il peut rester aussi longtemps qu'il le veut avec son ami le Cajun. Il semble heureux comme un poisson dans l'eau. De toute façon, je pense que les petits apprécient sa compagnie. Ils partent pour une partie de pêche avec lui ce matin.

— Il ne serait pas capable de capturer une morue dans un aquarium !

— Je pense au contraire qu'il est très débrouillard. Il vient juste d'arriver et, déjà, il a réussi à nous montrer une chorégraphie. Même Surface a surmonté sa frousse du grand air pour se prêter au jeu.

— Si je ne lui fixe pas de limites, dans quelques semaines, tout Sagta fera la file pour se présenter au Cirque du Soleil ! »

# Une partie de pêche à trois

Jo, flanqué du Cajun, de Miki et de Petit Bélou, cherchait un bon endroit pour pêcher en répondant patiemment aux questions nombreuses des petits bélougas.

« Est-ce que les bateaux des voyeurs avancent seuls sur l'eau ? demanda Petit Bélou.

— Non ! Ils sont pilotés par des capitaines qui ont étudié dans des écoles de navigation et ont passé des examens très sélectifs.

— Est-ce que c'est facile de devenir un capitaine ?

— Eh bien, d'abord il faut s'inscrire dans une école de marine...

— S'il te plaît, le coupa le Cajun, ne mélange pas les petits avec tes histoires de navigation, de capitaine et de bateau à la con.

— Ne me traite pas de con si tu ne veux pas que j'appâte les morues avec tes pinces.

— Ça ne leur dirait rien ! Les morues ne savent pas ce qu'est une écrevisse.

— Elles pourraient te prendre pour un mets exotique ! Ça aiguiserait encore plus leur appétit. »

Dès qu'il eut fini de se chamailler avec le Cajun, Jo demanda aux petits de lui expliquer les rudiments de la pêche.

« Il faut les surprendre, répondit Petit Bélou. Le seul problème, c'est qu'il y a beaucoup de voyeurs dans la zone la plus fréquentée par les poissons.

— Si les poissons se déplacent en banc, ajouta Miki, il faut leur tourner autour pour les effrayer et les obliger à se disperser. C'est la technique que Mag nous a enseignée.

— Ça, c'est la méthode de pêche des bélougas. Moi, j'ai une meilleure idée. Nous allons utiliser la même technique que les humains pour les attraper. Mais, pour cela, il ne faut pas que les voyeurs viennent nous déranger, ça ferait fuir notre repas. Alors, voici ce que nous allons faire. Nous allons nous éloigner le plus loin possible des voyeurs. Ensuite, à mon signal, nous attirerons leur attention en exécutant la chorégraphie que je vous ai apprise ce matin. Prenez le temps de bien faire sortir vos nageoires de l'eau et ils vont se



ruer vers le spectacle pour prendre des photos. Une fois qu'ils seront arrivés, comme par miracle nous allons disparaître pour revenir par le fond au site de pêche. De cette façon, nous aurons le temps d'attraper du poisson avant qu'ils ne se rendent compte de notre supercherie. »

Le rideau venait de se lever : les petits bélougas exécutèrent la chorégraphie que le roi du cirque leur avait apprise dès le lever du soleil. Tous les petits bateaux remplis de voyeurs convergèrent vers l'endroit où se déroulait ce spectacle inattendu. Les touristes poussaient des oh ! et des ah ! Les guides n'en croyaient pas leurs yeux et leur cours de biologie. Mais, lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux du spectacle, les blanches ballerines disparurent, et les touristes restèrent bêtement là à scruter les fonds marins, à travers l'objectif de leur appareil photo.

De retour dans la zone de pêche désertée par les voyeurs, Jo Groenland ramassa un vieux filet de pêche qui flottait et s'exclama :

« C'est exactement ce qu'il nous faut.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Miki.

— Ça, c'est une autre preuve de l'irresponsabilité des hommes et de leurs mauvaises manies de pollueurs. Si un animal reste pris dans ce truc, il risque de mourir. Quand je pense que tous ces gens qui idolâtrèrent les baleines sont les mêmes qui les feront disparaître à cause de leur pollution ! C'est un peu comme l'or noir qui, ami des baleines hier, est devenu leur principal ennemi aujourd'hui.

— L'or noir ? l'interrogea le Cajun.

— Oui, je ne parle pas de métal, mais du pétrole avec lequel on fabrique l'essence. Quand on a commencé à extraire cet or noir des entrailles de la Terre, les gens ont délaissé petit à petit l'huile de baleine pour ce nouveau combustible qui était plus abordable.

— Les baleines ont été sauvées de l'extinction par le pétrole ?

— Probablement, mon copain à carapace ! Si ce n'était du pétrole, les baleines auraient continué à alimenter de leur graisse les réverbères des villes européennes jusqu'à leur complète disparition. Malheureusement, depuis la découverte du pétrole, les humains en ont tellement abusé qu'il a engendré la plupart des maux dont souffre notre planète. Ce qui veut dire, mon cher Cajun, que cette huile minérale qui, croyait-on, allait sauver les baleines risque en fait de devenir le principal responsable de leur disparition. C'est un peu, ainsi que le disait le Grand Ababogo, comme ce lion qui sauve de justesse la gazelle des crocs de la méchante hyène et qui, après avoir reçu les hommages de tous les bovidés de la savane, décide finalement d'étouffer lui-même sa protégée et de l'offrir en pitance à ses petits. Si

on ne fait rien, les gaz à effet de serre qui proviennent de la combustion de l'or noir risquent aussi d'étouffer les baleines.

— C'est quoi, cet effet de serre ? demanda Petit Bélou.

— Les gaz à effet de serre, mon petit, ils sont comme les kamikazes : ils sont discrets et ne pensent qu'à monter au ciel, répondit le phoque.

— L'effet de serre, renchérit le Cajun, c'est comme les chevreuils : ça fait du ravage.

— J'adore tes mots d'esprit, mon cher ami ! s'exclama Jo. Quant à toi, Petit Bélou, tu as bien fait de poser cette question. Quand j'étais au cirque, j'ai vu, dans certaines grandes villes de la terre ferme, des gens se promener avec des masques pour ne pas respirer l'air saturé du monoxyde de carbone que crachent les voitures. Et le plus surprenant, c'est que la plupart des conducteurs de ces véhicules sont du genre à penser que Kyoto est une marque de pneus japonais.

— Que veux-tu, Jo, lança le Cajun qui décidément était en verve, y en a qui sont contre Kyoto et d'autres qui sont pour. Comme disait l'écologiste, tous les égouts sont dans la nature.

— D'après Mag, dit Petit Bélou, si la banquise continue à s'effriter, dans quelques années il n'y aura plus de glace dans les régions du nord où habitent les autres familles de bélougas.

— Mag a entièrement raison, affirma Jo Groenland. En plus, cette banquise qui s'émiette n'est que la pointe de l'iceberg. Si rien n'est fait, dans une vingtaine d'années, les seuls pingouins que l'on pourra admirer seront sur une patinoire à Pittsburgh. J'ai pitié des espèces du Grand Nord, comme l'ours polaire, qui a complètement perdu ses repères. Il paraît qu'il y a des jours où il n'a pas faim, dort du matin au soir et n'aime plus le poisson. Il ne veut plus jouer. Puis, un autre jour, il pète le feu, a plein de projets, veut se faire prendre en photo avec sir Paul McCartney, veut écrire un livre sur les sushis, visiter l'Inde, manger du caviar iranien, voir la tour Eiffel, recevoir des courriels de ses amis sur son cellulaire, s'acheter une glacière pour aller camper, se faire teindre en brun grizzli ou se promener dans les vignobles de Californie.

— Est-ce qu'il serait dépressif ? demanda le Cajun.

— Non ; à cause de la menace d'extinction qui plane sur son espèce, l'ours polaire est devenu bipolaire.

— Je sais que toutes ces choses te tiennent à cœur, mon vieux, mais il y a un temps pour parler et un autre pour travailler, déclara l'écrevisse, qui commençait à avoir faim. Alors, est-ce qu'on peut revenir à la pêche ? Je pense que les petits attendent que tu leur dises

quoi faire avec le filet que tu leur as remis.

— Les amis, expliqua Jo, nous allons utiliser ce filet pour piéger et capturer un gros poisson. Vous allez tenir chacun un côté du filet et le tendre entre vous deux. Pendant ce temps, je vais repérer un poisson et le chasser pour qu'il vienne se coincer dedans. Il ne restera alors plus qu'à l'attraper et à le manger.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que le poisson ne va pas passer en haut ou en bas du filet ? demanda le Cajun.

— Mon instinct de phoque ! »

L'intuition de Jo Groenland ne l'avait pas trahi. Les petits venaient tout juste de tendre le filet qu'une grosse proie s'y engouffra à toute vitesse.

« Nous avons attrapé la reine des morues ! » s'écria Jo Groenland.

Mais quelle ne fut pas sa surprise quand il réalisa que cette grosse prise n'était autre que Manréki, la jolie femelle phoque qui avait si vivement détalé et qui voulait maintenant lui jouer un tour.

« C'est ainsi que tu comptes trouver ta nourriture, mon cher Jo ? demanda-t-elle d'un air narquois.

— Non, mais en attendant que tu m'apprennes à pêcher, je me débrouille comme je peux ! Les petits, je pense qu'il est temps que vous retourniez voir votre famille. Je dois absolument discuter avec Manréki. Dites à Globi que je n'en ai pas pour longtemps. Je vous promets qu'on reviendra à la pêche ensemble demain. »

# Une édifiante rencontre

Profitant du départ des jeunes, Jo Groenland demanda sans tarder à Manréki :

« Mais où est-ce que tu étais passée depuis le moment où on s'est rencontrés ?

— Je suis partie pour la grande migration. Non, c'est une blague ! La grande migration ne se produit qu'au printemps pour les phoques de ton espèce. Moi, je suis un phoque commun, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Je ne suis pas raciste, répondit Jo Groenland. Je ne fais pas de différence entre toi et moi.

— Tu devrais, car nous n'appartenons pas à la même espèce. Regarde nos fourrures, elles ne sont pas pareilles ! Toi, tu as une tache en forme de lyre sur le dos... Enfin, si tu n'avais pas de plaque dessus, on la verrait bien ! ajouta la jolie femelle en voyant son compagnon tourner la tête pour essayer de regarder son dos. Mais la différence la plus importante, c'est que les phoques communs comme moi passent leur vie dans le Saint-Laurent, alors que ceux du Groenland comme toi doivent faire chaque année la grande migration.

— Quelle grande migration ?

— La grande route du Nord, expliqua Manréki. Tu sais, mon cher artiste, la vie d'un phoque du Groenland n'est pas de tout repos. Chaque printemps, toutes les populations doivent parcourir jusqu'à trois mille deux cents kilomètres pour aller barboter dans l'Arctique canadien ou au large du Groenland, où se trouvent leurs résidences d'été.

— Tu as dit “les populations”. Insinues-tu que nous en formons plusieurs ?

— Je suis contente de voir que tu te sens suffisamment concerné pour dire “nous”. Je commençais à croire que Jo Groenland était une sorte de mélange entre un humain raté et un phoque incompetent, un animal transgénique qui ne pense qu'à son passé de vedette du cirque. Mais, pour répondre à ta question, oui, effectivement, il y a d'autres

populations de phoques de ton espèce. À mon avis, tu dois faire partie de celle de l'Atlantique Nord-Ouest, qui est divisée en deux troupes. Il y a le troupeau du Front, qui se reproduit au large du Labrador, et le troupeau du golfe du Saint-Laurent, qui se reproduit sur la banquise située tout près des Îles-de-la-Madeleine ou au large de Terre-Neuve. Évidemment, il existe d'autres populations de phoques du Groenland dans le monde. En fait, en plus de celle de l'Atlantique Nord-Ouest, on en dénombre deux autres. L'une d'elles se reproduit dans la mer Blanche, au nord de l'ancienne URSS, et l'autre au large de la Norvège. Est-ce que tu sais comment les Norvégiens vous appellent ?

— Non ! Comment ?

— Ils vous appellent selhund.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie “chien de mer”.

— Je préfère qu'on me donne le nom de “phoque du Groenland” plutôt que celui d'un animal aussi bâtard que le chien. Une bête pleine de puces qui ne pense qu'à donner la patte pour avoir ce qu'elle veut. Je connais les chiens. Ce sont des animaux malpropres qui pissent partout et qui, à force de se faire caresser et nourrir par les humains, ont perdu toute la fierté du loup duquel ils descendent. Les humains les ont piégés, domestiqués, abâtardis et hybridés à outrance. Avant, ils étaient presque des loups, donc possédaient encore cette noblesse qui inspire le respect. Mais les hommes leur ont fait subir une sélection massive afin de ne garder que les spécimens les plus doux et les plus obéissants, ceux qui ne risqueraient pas, au contraire du loup, de manger un enfant pour déjeuner. Une fois leur méchanceté maîtrisée, il a fallu les soumettre à un programme de spécialisation. Aujourd'hui, des chiens travaillent dans tous les corps de métier : des bergers, des policiers, des ramasseurs de gibier, des gardiens de maison et bien d'autres. Cependant, de tous les cabots, ce sont ceux qui habitent dans les maisons qui ont été le plus aliénés. Comme les habitations humaines ne sont pas grandes, il a fallu réduire leur taille, sans oublier de leur donner un pelage doux et soyeux qui ne se ramasse pas en mottes sur les fauteuils du salon. Il ne restait plus alors qu'à les humaniser avec de stupides coiffures, parfois même de grotesques vêtements et un langage savamment imposé par des réflexes pavloviens. Je t'assure, Manréki, que si les premiers chiens domestiqués par les humains voyaient ce que sont devenus leurs descendants aujourd'hui, ils ne les reconnaîtraient pas. Il y a des cabots qui sont tellement miniatures que les femmes les transportent dans leur sac à main. Ces chiens ne sauraient même pas comment s'y

prendre pour repousser les assauts d'une souris.

— C'est un peu comme toi, ironisa Manréki.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne sais pas non plus comment t'y prendre pour capturer un capelan.

— Je ne veux pas capturer du capelan. Les seuls poissons qui m'intéressent, ce sont les belles grosses morues comme celles qui font saliver les pêcheurs.

— Laisse-moi t'apprendre que, contrairement à la croyance populaire, la morue que mangent les humains ne représente qu'une partie de l'alimentation d'un phoque du Groenland. Outre le capelan, vous mangez un peu de hareng, de sébaste, de plie, de turbot et de crustacés. Si tu veux refaire tes réserves de graisse, il va falloir que tu fasses le grand voyage vers le nord.

— Je ne pense pas pouvoir me rendre sur la banquise arctique. Le Cajun et moi, nous allons plutôt passer l'été dans le Saint-Laurent. Si je n'arrive pas à retrouver mes instincts de phoque, il ne me restera qu'à utiliser ma ruse pour voler des poissons aux pêcheurs.

— Si tu ne fais pas ce voyage, tu vas manquer la fête des naissances et des amours sur la banquise des Îles-de-la-Madeleine.

— Et c'est quoi encore, cette fête des naissances et des amours ? »

Manréki poussa un gros soupir et roula les yeux.

« Décidément, tu es encore plus ignorant que je ne le croyais ! Si tu veux mener une vraie vie de phoque, tu devras suivre la route de ta destinée. Par contre, si tu veux adopter les mœurs de tes amies les baleines blanches, tu ne connaîtras jamais cette fête annuelle des amours. Pour les phoques du Groenland, l'hiver annonce la fête des amours, tout comme le printemps marque le début du grand voyage vers le nord. Après avoir passé l'été dans les eaux de l'Arctique pour certains et au large du Groenland pour d'autres, vers la fin du mois de septembre, vous reprenez la route du sud quand la banquise commence à retrouver sa place dans ces eaux nordiques. De ce fait, la mi-décembre marque votre retour dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent. Pendant les mois de janvier et de février, dispersées dans les eaux du golfe, les femelles gravides doivent s'empiffrer afin d'accumuler les réserves de graisse dont elles ont besoin pour faire leurs petits. Si certains se reproduisent au large de Terre-Neuve, le groupe dont tu feras certainement partie préfère la banquise qui se trouve au large des Îles-de-la-Madeleine. C'est là que, vers la fin du mois de février, des milliers de femelles se rassemblent pour mettre bas. Trois jours après la naissance, la fourrure des petits passe du

jaunâtre au blanc. C'est pour ça qu'on les appelle des "blanchons". Les mamans doivent les allaiter pendant seulement douze jours.

— Douze jours d'allaitement me semble très court... Elles ne peuvent pas abandonner leur petit si vite !

— C'est ainsi depuis toujours, Jo. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais ta maman aussi t'a allaité pendant seulement douze jours. Heureusement, le lait des femelles de ton espèce est un des plus riches parmi ceux de tous les mammifères. Il contient jusqu'à quarante-cinq pour cent de gras. C'est ce qui permet au blanchon de passer de onze kilos à la naissance à trente-cinq kilos au bout de douze jours d'allaitement.

— Au fond, la maman n'allait pas vraiment ! Elle ne fait que transférer à son petit la graisse qu'elle a accumulée. C'est pour ça qu'il prend vingt-quatre kilos en douze jours.

— Exactement ! approuva Manréki. Les petits passent seulement une infime partie de la journée avec leur maman. Le reste du temps, ils dorment. Ainsi, ils constituent des réserves. Un surplus qui leur sera bien nécessaire parce qu'après les douze jours d'allaitement régulier, c'est le sevrage. Pendant cette période, ils subissent leur première mue, perdent leur pelage blanc et acquièrent leur nouvelle identité avec un pelage plus court, argenté et tacheté de noir. Les jeunes phoques sont alors appelés des "brasseurs" et doivent jeûner pendant cinq semaines, une privation qui leur fera perdre dix kilos.

— Et pourquoi cette abstinence de cinq semaines ?

— Cette période de jeûne permet aux petits de développer leur instinct de chasseur et, par conséquent, les pousse à trouver leur propre nourriture.

— Et que font les mâles pendant tout ce temps ?

— Après le sevrage des petits, avant de quitter le site de reproduction, les femelles retrouvent les mâles qui, pendant tout ce temps, se sont rassemblés, non loin, pour se préparer à la fête des amours. Deux semaines après avoir mis bas, les femelles sont déjà fécondes et c'est la période d'accouplement, qui sera suivie en avril par la période de mue. Durant les quatre semaines que dure la mue, les phoques peuvent perdre jusqu'à vingt pour cent de leur graisse. Et une fois qu'ils ont fait peau neuve, c'est déjà le mois de mars, et la grande migration vers le nord doit recommencer. »

Jo Groenland fit une vive pirouette dans l'eau froide, un sourire plaqué sous les moustaches.

« J'avais oublié la mue ! C'est peut-être ma chance !

— Ta chance de quoi ?

— Ma chance de me débarrasser de cette plaque de métal que j'ai sur le dos.

— Tu as bien raison ! J'ai déjà vu beaucoup de phoques perdre ces morceaux de métal après deux ou trois mues. Dans ton cas, je te souhaite de la perdre dès la première.

— S'il y a de bons rochers coupants en ce lieu, je vais tout faire pour retrouver ma totale liberté.

— Est-ce que ça veut dire que tu vas te rendre à la fête des amours ?

— Si tu veux bien m'y conduire.

— Je veux bien, mais nous ne sommes pas de la même espèce. Ce que je viens de te raconter, je le tiens d'un vieux phoque du Groenland solitaire qui venait parfois jusqu'ici. Parce qu'il faut te dire que les phoques du Groenland sont très grégaires et s'aventurent très rarement jusqu'à Sagta. »

Les profondeurs marines se noyaient dans les ombres. Déjà le soir couchait son grand manteau sur l'estuaire et les animaux qui l'habitaient.

« Je pense que tu devrais retourner voir tes amies baleines avant qu'elles ne s'inquiètent, affirma Manréki. On se reverra. Quand tu seras vraiment prêt, je te guiderai vers les Îles-de-la-Madeleine pour le grand rassemblement.

— Je compte sur toi. Mais, avant de partir, je voudrais que tu m'expliques pourquoi tu as eu si peur de moi la première fois qu'on s'est rencontrés.

— Eh bien..., hésita Manréki, quand je suis venue au monde, ma mère a été capturée sur une banquise et marquée par les chercheurs dans le cadre d'un programme d'étude. Comme maman savait que les scientifiques finiraient par la retrouver et que je serais alors livrée à moi-même, elle m'a appelée "la Solitaire" et m'a tout appris afin que je puisse survivre. Quand j'ai eu un an, les chercheurs sont venus et l'ont emmenée. Depuis ce jour, je dois me débrouiller sans l'aide de personne... Mais elle me manque, tu sais...

— Voilà qui m'en dit un peu plus sur ta méfiance ! Merci de partager cela avec moi... Nous reprendrons cette conversation une autre fois si tu le désires. Nous devons en effet partir avant que Globi ne nous déclare complètement perdus ! »

Une fois la Solitaire au large, le Cajun, qui avait fait semblant d'attraper du plancton pendant la longue conversation des deux phoques, taquina son vieil ami.

« On dirait que la petite a le béguin pour toi !



— Tu délirés, mon vieux ! Cette femelle agit simplement par solidarité, comme le ferait n'importe quel membre de notre grande famille. Nous ne sommes même pas de la même espèce. Tu devrais le savoir, tout le monde sait cela, qu'il y a plusieurs espèces de phoques ! affirma catégoriquement Jo, le museau pincé.

— C'est ça ! Essaie de me faire croire qu'elle apparaît toujours par hasard ! rétorqua l'écrevisse, s'abstenant de rappeler à Jo qu'il ignorait lui-même, un quart d'heure auparavant, que Manréki et lui n'étaient pas de la même espèce. Ce fleuve est très large et, en quelques jours, cette belle est le seul phoque qu'on a croisé sur notre chemin. Je suis convaincu qu'elle te piste depuis ton arrivée dans l'estuaire. Malgré la distance génétique qui vous sépare, elle rêve de concevoir des hybrides avec toi, c'est sûr ! On pourrait baptiser vos enfants des "petits phoques communs du Groenland".

— Tu racontes n'importe quoi ! »

Grâce à cette heureuse rencontre avec Manréki, Jo Groenland savait désormais que la vie des créatures de son espèce n'était pas toujours facile. Mille et une surprises l'attendaient sur ces routes migratoires et dans ces rassemblements annuels. Il était certain que Manréki serait son ange gardien, celle qui le mènerait vers sa vraie famille et lui ferait retrouver ce qui, depuis des années, lui manquait tant. Peut-être même, se disait-il, qu'elle pourrait l'aider à trouver une partenaire qui lui ferait un petit. Contrairement aux autres mâles de son espèce, dont sa nouvelle amie venait de lui décrire les habitudes, il se promettait d'être là pendant la mise bas et de surveiller son petit blanchon dodu jusqu'à sa première mue. Il veillerait aussi sur le brasseur durant sa période de jeûne et l'accompagnerait jusqu'à sa première expérience de pêche au capelan. Et, après le temps des mues, il descendrait dans le Saint-Laurent pour présenter son petit à Globi et à sa famille.

Il était plongé dans une profonde et agréable rêverie quand la voix de Globi le fit sursauter.

« Enfin, te voilà ! Où étais-tu pendant tout ce temps ?

— J'ai rencontré Manréki, qui m'a appris plein de choses sur mon espèce.

— Tu es un irresponsable ! Je t'ai laissé partir avec les petits et tu leur as fait prendre de gros risques. Ils sont revenus tout excités de s'être approchés des voyeurs et d'avoir fait des pirouettes. Est-ce que je dois te répéter que le Saint-Laurent n'est pas un aquarium géant ? Et si on les capturait pour les envoyer à Marineland, tu y as pensé ? Il y a du danger partout et je ne veux plus que tu risques la vie des petits

avec tes stupides numéros de cirque.

— Je trouve injuste que tu qualifies ces exercices de stupides. Je te rappelle que ce sont justement ces sottises qui t'ont permis de retrouver cette liberté que tu sembles beaucoup apprécier aujourd'hui.

— C'est vrai, mais il est maintenant temps que tu oublies le spectacle si tu veux replonger dans la vraie vie.

— Si c'est ainsi, je crois que ma vraie vie n'est pas dans une famille de bélugas. Je viens donc t'annoncer que le Cajun et moi, nous partons vers de nouveaux horizons. Si je m'éloigne de ta famille, tu n'auras plus à avoir peur que je fasse des bêtises avec les petits. Je te remercie de m'avoir permis de passer ce temps parmi les tiens.

— Écoute, Jo, ce n'est pas ce que je voulais... »

Globi n'avait pas fini sa phrase que Jo Groenland avait déjà pris le large avec le Cajun, accroché à sa nageoire. Elle eut beau s'excuser et chercher à le rattraper, le phoque filait à toute allure, les oreilles rabattues, l'air boudeur. La jeune femelle était embarrassée : en plus d'avoir perdu la trace de son ami, elle devrait affronter la colère des petits qui la tiendraient pour responsable de la disparition de leur nouveau copain. Se sentant coupable et ne pouvant supporter les cinglants reproches de sa famille, attristée par le départ du phoque, elle demanda à Mag la permission de se lancer à sa recherche.

# La cavale solitaire de Jo Groenland

Fâché, Jo Groenland avait fermement décidé de quitter sa famille d'accueil pour partir à l'aventure dans des lieux incertains. Une petite voix lui chuchotait qu'il devait nager de ses propres nageoires, essayer de vivre comme les autres phoques et découvrir par lui-même son véritable milieu de vie en compagnie du Cajun. Il voulait explorer l'océan, le fouiller de fond en comble pour en connaître toutes les cachettes et dénicher des endroits paradisiaques où les phoques vivaient en famille, solidaires et soudés comme les bélugas. Il s'éloignait, songeur et inquiet, quand la voix du Cajun le tira de ses pensées.

« Je pense que tu as été trop susceptible avec Globi.

— Non, c'est elle qui a changé. Depuis qu'on est arrivés ici, elle n'est plus la même.

— Tout ce qu'elle voulait te dire, c'est de ne pas prendre trop de risques avec les petits.

— Moi, je trouve qu'elle m'a jugé un peu trop sévèrement, alors que je lui ai donné la chance de revenir dans sa famille. Comme disait le Grand Ababogo, si l'arbre savait ce que lui réserve la hache, il ne lui fournirait pas le manche. Si tu es de son côté, tu n'as qu'à retourner auprès d'elle.

— Je ne veux pas la défendre à tout prix. Ce que je veux simplement te dire, c'est qu'en ce moment précis, elle doit déjà être partie à notre recherche. Quoi qu'il advienne, mon cher Jo Groenland, je serai toujours avec toi. Est-ce que tu serais en train d'oublier que tu m'as promis de me montrer mes cousins les homards, qui ont inventé la marche à reculons sur les fonds marins ?

— Ne t'inquiète pas, je vais respecter ma parole, le rassura Jo Groenland avant de piquer vers la côte. Nous allons nager vers le quai que nous voyons là-bas, droit devant nous. J'ai l'impression qu'il y a là des gens qui pêchent à la ligne. Comme j'ai faim et que je ne suis pas capable d'attraper un poisson, il ne me reste qu'une solution : utiliser mon expérience pour trouver ma pitance.

— Tu veux voler du poisson aux pêcheurs ?

— Oui, môssieu ! Je vais attendre qu'un pêcheur attrape un poisson pour le lui ravir. Si la marée est haute, mon plan sera plus facile à réaliser.

— Désolé de ne pas pouvoir t'éclairer, Jo ! Je ne comprends rien à ces histoires de marées hautes et basses.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Je pensais que la marée était basse le matin, haute l'après-midi et que, la nuit, il ne se passait rien parce qu'il faisait noir. D'où proviennent les eaux qui font monter la marée ?

— Tu ne le sais pas ? De tous ces téléspectateurs qui vont aux toilettes et tirent la chasse en même temps pendant les pauses publicitaires.

— Es-tu sérieux ?

— Mais oui, je suis sérieux ! Plus l'émission est écoutée, plus la marée qu'elle provoque est haute.

— Tu veux dire la marée humaine ?

— Non, je parle de la vraie marée.

— Je pense que tu me racontes encore des conneries.

— Bien sûr que je te raconte des conneries ! En vérité, c'est l'attraction exercée par la Lune et le Soleil sur les masses océaniques qui provoque les mouvements associés aux marées. C'est d'ailleurs incroyable de voir que ces astres qui sont si loin de la Terre ont une influence si forte sur nous. C'est comme si le pet d'un éléphant au fond de la savane africaine provoquait un déluge au Saguenay.

— Est-ce que les vagues sont causées également par des phénomènes comparables à ces flatulences de pachydermes dévastatrices ?

— Non, les vagues sont les rythmes marins qui font valser les bateaux.

— Ça, c'est la définition poétique. Je veux la scientifique maintenant.

— Les vagues naissent de faibles déformations de la surface de l'eau sous l'effet du vent. Et, en se propageant, les ondes ainsi formées prennent de la longueur et de l'amplitude avant d'aller déferler sur des plages lointaines. Une vague, c'est un peu comme la rumeur, mon cher Cajun : elle commence très petite, s'amplifie en s'éloignant de sa source et finit par donner quelque chose de complètement différent de ce qu'elle était au départ. »

En se dirigeant vers le quai où se trouvaient les pêcheurs, Jo entreprit, tel un capitaine Cousteau, de donner un cours d'océanographie au Cajun. Il lui expliqua comment naissent les vagues

quand les enfants lancent des pierres dans l'eau ou qu'ils soufflent au-dessus de leur bain. Il raconta sa prime jeunesse dans les eaux du golfe du Saint-Laurent et se rappela aussi les nombreux enfants qu'il avait amusés dans toutes les grandes villes de la planète. Des gamins au sourire émerveillé qui voulaient l'adopter et l'amener dans leur salon pour qu'il fasse tourner des ballons sur leur sofa.

Après une demi-heure de nage, les deux amis arrivèrent à proximité du quai. Effectivement, des pêcheurs, assis la canne entre les jambes, attendaient que ça morde. Sans faire de vagues, Jo contourna les lignes et descendit au fond de l'eau, où il ne trouva ni morue ni crapaud de mer. La vase était plutôt jonchée de saletés : de vieilles chaussures, des cannettes de bière, ainsi que toutes sortes de déchets domestiques. L'eau sentait les égouts. Déçu, Jo fit une moue dégoûtée, puis s'empressa de poursuivre la leçon qu'il donnait à son ami.

« Savais-tu, le Cajun, que les pilules contraceptives que les femmes absorbent pour ne pas avoir d'enfants peuvent féminiser des poissons mâles dans des endroits comme celui-là ?

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement ? Que les femmes jettent les pilules dans l'eau ?

— Non, les hormones encore actives dans l'urine arrivent dans les cours d'eau lorsqu'on tire la chasse des toilettes et modifient la physiologie des poissons. Je l'ai entendu de la bouche d'un biologiste à l'aquarium. On va peut-être croiser une barbotte travestie avec une sacoche accrochée à sa nageoire dorsale !

— Eh bien..., si j'étais un poisson, je ne m'aventurerais pas dans des endroits pareils !

— Si j'étais un poisson, renchérit Jo, le premier qui me sortirait avec sa ligne de cette porcherie, je l'embrasserais sur la bouche et je lui dirais : "Merci ! Ça fait des années que j'essaye de sortir de cette merde."

— Comment est-ce que mes cousins les homards peuvent vivre dans un endroit aussi dégoûtant ?

— Les homards ne s'aventurent jamais dans ces lieux. Ils choisissent des coins plus habitables. En jetant leurs lignes ici, ces pêcheurs cherchent à ingurgiter leurs propres déchets domestiques. Pour les préserver d'un empoisonnement collectif, je vais leur jouer le tour de Patrice.

— Qui est ce Patrice ?

— Patrice est le héros d'une histoire qu'a racontée un jour un de mes anciens maîtres, Pierre Gauthier. C'était un jeune homme qui

vivait dans un village du Québec où il y avait un vieux quai semblable à celui-ci. Situé à l'embouchure d'une rivière, ce quai était le lieu où il aimait le plus aller quand il avait envie d'être tranquille. Tous les soirs, le bruit des vagues et les chants des oiseaux marins s'y mélangeaient dans une musique des plus harmonieuses. Malheureusement, certains individus prenaient cet endroit pour une poubelle. Pendant la pêche hivernale à l'éperlan, ils y jetaient plein de saletés : des sacs de plastique, des bouteilles, des emballages de fast-food, bref, tout ce qui restait des choses qu'ils apportaient pour passer du bon temps dans les cabanes. Des matières qui mettent des milliers d'années à se décomposer dans les fonds marins.

— Qu'est-ce que des cabanes viennent faire dans cette histoire de pêche ?

— Ah oui ! Il faut que je t'explique quelque chose. Tu sais, pendant l'hiver, une épaisse banquise se forme sur les rives de cet estuaire. Quand elle est assez solide, on peut y poser des petites cabanes sans plancher pour s'adonner à la pêche à l'éperlan. La technique consiste à forer un trou dans la glace et à y introduire la ligne de pêche. Ne reste plus alors qu'à espérer que le petit poisson morde. Mais, en attendant qu'il se manifeste, il faut s'occuper dans la cabane pour ne pas geler. Certains choisissent de s'empiffrer, mais la plupart choisissent de boire de la bière. Selon ce Pierre Gauthier, comme les cabanes sont très petites, beaucoup de pêcheurs préfèrent se geler les fesses sur une grosse caisse de bière plutôt que sur une chaise. Sous l'effet de l'alcool, certains oublient qu'ils sont venus là pour attraper du poisson. Complètement bourrés, ils ne se rendent même plus compte que les éperlans utilisent leurs lignes pour danser le limbo. Il paraît qu'un jour, un pêcheur ivre a essayé d'agrandir le trou pour pouvoir descendre chercher d'autres bières au sous-sol... Bref, c'est pendant cette activité hivernale, qui est surtout un prétexte à la beuverie pour certains, que l'on abandonne toutes sortes de déchets sur la banquise. Et au printemps, à la fonte des glaces, les ordures se déposent sur la vase et se dispersent sur les rives...

« Pour Patrice, toute cette pollution, c'était une insulte à son vieux quai et au fleuve. Un soir, alors qu'il se promenait au bord de l'eau, il aperçut un héron qui semblait lui dire : "Aide-moi à sortir de ce piège !" Le pauvre échassier avait la patte coincée dans une cannette de boisson gazeuse et ne pouvait plus s'envoler. Après l'avoir secouru, Patrice, pris d'une grande colère, décida de donner une bonne leçon aux pêcheurs insoucients du village. Il demanda à son père un peu d'argent et acheta quatre grosses morues. Le soir venu, il fit le tour des

voisins pollueurs pour leur montrer les poissons en leur disant qu'il venait de les pêcher sur le quai et qu'il y en avait de plus en plus à cause du réchauffement climatique. Encouragés par les impressionnantes prises de Patrice, les voisins se dépêchèrent de préparer leurs lignes et leurs vers pour le lendemain aux aurores.

« Mais Patrice les attendait ! Revêtu d'une combinaison de plongée, il s'était tapi au fond de l'eau. Dès qu'un hameçon apparaissait, Patrice y accrochait un déchet. À la fin de cette fameuse partie de pêche, personne n'avait attrapé de gros poisson. Par contre, sur le débarcadère, les pêcheurs regardaient avec embarras le gros tas d'ordures qu'ils venaient d'extraire du fleuve. Repentants, ils les transportèrent au dépotoir, et Patrice, heureux, leur offrit les grosses morues achetées la veille, qu'ils dévorèrent à belles dents en écoutant le chant des oiseaux marins, qui semblaient ainsi les remercier. »

Le Cajun réfléchit un peu, puis leva une pince en signe de dénégation.

« C'est une belle et poétique histoire pour enfants, mais elle me semble invraisemblable, objecta-t-il. Comment un jeune garçon pourrait-il rester aussi longtemps sous l'eau sans avoir besoin de remonter ni faire des bulles perceptibles à la surface ?

— Tu ne comprends pas. Ce qui est important dans cette histoire, c'est la morale de la fin. Dans un conte, on peut prendre un légume et en faire un super-héros, pour autant que ses actions contribuent à améliorer la société dans laquelle on vit. Comme le disait si bien le Grand Ababogo, citant un sage de son pays, "le conte est une histoire d'hier rapportée par les hommes d'aujourd'hui pour les générations de demain". Et, justement, voici venu le temps de donner une petite leçon d'humour à ces pêcheurs d'aujourd'hui pour les générations de demain. »

Sur ces mots, Jo Groenland attrapa délicatement les lignes de pêche. Il demanda ensuite au Cajun de les entremêler avant de les coincer sous un énorme rocher. Les pêcheurs, certains d'avoir enfin pris quelque chose qu'ils pourraient mettre dans leurs assiettes, se mirent tous à crier et à tirer sur leurs lignes. Dans une excitation généralisée, ils s'acharnèrent sur les cannes à pêche, les courbèrent, les secouèrent, passèrent les uns derrière les autres pour les démêler, sans succès. On fit des pronostics sur la prise : c'était un thon, un requin pèlerin, un phoque même qu'on avait attrapé ! Mais le véritable poisson, ce n'était certainement pas le phoque, car aucun de ces hommes ne se doutait que le roublard qui leur avait joué un tour avait appris son métier dans les grands aquariums de la planète. Jo

Groenland et son ami le Cajun s'éloignèrent du quai en riant à gorge déployée. Ils étaient convaincus d'avoir donné aux pêcheurs oisifs de quoi alimenter les palabres nocturnes dans leurs familles respectives.





# Escapade sur la terre ferme

Depuis le départ de Jo Groenland, Globi sillonnait le Saint-Laurent à sa recherche. Elle s'inquiétait pour lui. Elle lançait des appels à bâbord et à tribord, et demandait aux mammifères qu'elle croisait s'ils avaient vu un phoque pas comme les autres qui se promenait avec une écrevisse accrochée à sa nageoire. Malheureusement, personne n'avait aperçu les deux fugueurs. Rongée par la culpabilité, la jeune baleine tenait absolument à retrouver ses deux invités avant que la nuit ne tombe sur le Saint-Laurent.

Pendant ce temps, insouciant et décidé, Jo Groenland poursuivait son chemin, jusqu'à ce que le Cajun attire son attention.

« Jo, je pense qu'on est suivis.

— Par qui ?

— Par le bateau qui nous a ramenés dans l'estuaire. Depuis qu'on a quitté le quai, il vogue derrière nous. Les biologistes ont l'air de vouloir découvrir ce que tu manigances.

— Je ne veux surtout pas retourner en captivité. Alors, il va falloir les semer.

— C'est quoi, ton plan ?

— J'ai envie de mettre du piquant dans leur quotidien. Accroche-toi solidement. Ça va secouer. »

Son compère bien fixé à sa nageoire, Jo Groenland fonça vers la côte. Il sortit de l'eau à toute vitesse et se retrouva au beau milieu d'humains gras et bienheureux qui faisaient le plein de soleil en famille avant les froidures de l'hiver. Sa visite créa d'abord une certaine frayeur. Mais, une fois l'effet de surprise passé, les gens commencèrent à s'attrouper autour de cette créature qui s'avérait finalement si peu farouche. Tout le monde se demandait ce qui pouvait bien s'être passé dans la tête de ce phoque pour qu'il se pointe ainsi sur une plage bondée de monde en plein jour, une bestiole à carapace attachée à la patte. Excité par tant de regards admiratifs, Jo Groenland se sentit comme autrefois et ne put s'empêcher d'exécuter quelques figures, au grand bonheur des enfants. Il fit quelques pirouettes, s'empara d'un ballon pour offrir aux petits un tour

particulièrement réussi, mais il n'oubliait pas de surveiller les biologistes, qui pouvaient débarquer d'une minute à l'autre avec leurs fléchettes anesthésiantes. Comme il avait quitté la mer pour rendre visite aux habitants de la terre ferme, les scientifiques n'hésiteraient pas à conclure que son adaptation en milieu naturel était un échec et qu'il courait le risque de se faire écraser par une voiture. Il ne devait donc pas rester trop longtemps à cet endroit.

Aussi, après avoir gratifié les spectateurs de quelques pitreries, le phoque quitta subitement la plage et reprit la direction de l'estuaire, sans que quiconque ose l'arrêter. Il nagea pendant un bon moment le long de la côte, puis buta soudainement contre un filet où étaient emprisonnés quelques poissons. C'était un piège installé par des pêcheurs locaux pour capturer des anguilles. Sans se poser de question, Jo Groenland, affamé, entra dans l'installation, où les poissons sans défense étaient entièrement à sa merci. Son ami le Cajun préféra se tenir à l'écart.

Après avoir avalé plusieurs poissons, le phoque essaya de sortir du filet, mais n'en trouva plus la sortie. Les mailles semblaient s'être refermées sur lui. Pris dans ce piège, Jo sentit la panique s'emparer de lui. Et, malgré les conseils du Cajun qui l'encourageait à rester calme, il se débattit désespérément et s'empêtra encore plus dans le filet. Il cria pour se libérer et fonça de toutes ses forces sur les piquets qui retenaient l'engin de pêche sans trouver d'échappatoire. Puisque ni sa force ni les conseils de son compagnon n'arrivaient à le dégager de ce piège, au bout d'une trentaine de minutes, Jo abandonna la lutte. Enveloppé dans le filet, la respiration saccadée, il vit alors ses souvenirs défiler. Il se rappela son sage ami le Grand Ababogo qui disait : « Le vent agite les feuilles des arbres comme la mort secoue les êtres vivants, sans distinction d'espèces. » Il revit son enfance, son entrée dans le monde du spectacle, et surtout sa rencontre avec son ami le Cajun, son complice qui, la mort dans l'âme, essayait tant bien que mal de le libérer en hurlant :

« Tu n'as pas le droit de mourir ! Nous venons juste d'arriver, alors ne me laisse pas seul, mon ami ! Pense à la grande migration et à la saison des amours ! Pense à Manréki et à Globi, qui veulent toutes deux te revoir et t'accompagner dans cette grande destinée qui sera la tienne ! Tu viens juste de retrouver la liberté ! Ce n'est pas le moment de te laisser emporter !

— Tu as raison, mon ami, murmura Jo Groenland dans un dernier effort. Mais, comme le disait le Grand Ababogo, la mort est comparable à un moustique. As-tu déjà vu un moustique s'abstenir de

piquer quelqu'un parce qu'il est maigre ? Si jamais je ne sors pas vivant de ce piège, sache que tu es le seul vrai ami que j'ai eu dans ma vie. Tu m'as redonné le goût de vivre et je m'excuse du fond du cœur de t'avoir entraîné dans cette galère avec moi. Si j'avais écouté tes conseils, aujourd'hui, nous ne serions pas dans cette... »

Jo Groenland ne réussit pas à aller jusqu'au bout de sa pensée. D'étranges oiseaux noirs envahirent sa tête et le transportèrent au pays du long silence. Rongé par la fatigue, il renonça à se battre. Une grande pénombre voila ses yeux et, en l'espace de quelques secondes, il perdit connaissance.

L'histoire du phoque le plus célèbre de l'Atlantique aurait bien pu se terminer là, mais ce ne fut pas le cas. En effet, quelques instants plus tard, Jo Groenland ouvrit miraculeusement les yeux. Autour de lui se trouvaient plusieurs bélugas qui lui tenaient la tête hors de l'eau pour l'aider à reprendre son souffle. Lorsqu'il s'éveilla complètement et comprit qu'il faisait toujours partie du royaume des vivants, il remercia Globi de l'avoir secouru et s'excusa d'être parti juste à cause de cette insignifiante querelle.

« Ce n'est pas moi qui t'ai sauvé la vie, mais plutôt le Cajun.

— C'est impossible ! Le Cajun a de bonnes pinces, mais certainement pas la force de couper ce terrible filet fait pour la mort.

— C'est peut-être pour ça...

— C'est peut-être pour ça que quoi ?

— C'est peut-être pour ça qu'il nous a quittés, laissa tomber Globi en sanglotant. Il est mort, Jo ! C'est lui seul qui a découpé le filet. Il a sans doute dépensé tellement d'énergie pour te libérer qu'il en est mort ! Le filet l'a tué ! Nous sommes arrivés trop tard !

— Où est-il ? demanda Jo, affolé.

— Il est ici... »

Globi avait pris la peine d'envelopper le corps du Cajun dans une grande algue qu'elle donna à Jo Groenland. Sans ajouter un mot, celui-ci prit son ami et essaya de le fixer sur sa nageoire en murmurant :

« Arrête de faire l'idiot et accroche-toi ici comme tu sais si bien le faire. Je sais que tu me joues encore la comédie.

— Il est mort, Jo ! lança de nouveau Globi.

— Non, il n'est pas mort. Il est venu ici avec moi pour rencontrer ses cousins les homards, et j'ai promis de lui faire visiter les fonds marins. Alors, vous allez nous laisser tranquilles, car il faut que je le réveille. Il doit avoir faim, c'est pour ça qu'il s'est évanoui. Lève-toi, le Cajun ! Nous devons partir. Je vais te montrer les homards et ensuite

nous irons rejoindre Manréki pour le grand voyage et la fête des amours. Si tu préfères, je pourrai même te ramener dans ton pays en Louisiane. Mais, s'il te plaît, remue-toi, mon ami ! Je ne peux supporter ton silence plus longtemps. Tu es le seul parent qui me reste dans cette mer. Sans toi, la vie ne sera plus jamais la même. Alors, il faut que tu te lèves. Fais-le pour moi !

— Il est mort, Jo, répéta Globi. Je te dis qu'il est mort ! Écoute-moi ! Il a donné sa vie pour sauver la tienne. Si tu veux le remercier, la meilleure façon de le faire est d'accomplir ton destin.

— C'est vrai qu'il est mort, confirma Mag la Sage, qui regardait la scène avec tristesse. C'est toujours difficile de perdre un être cher, mais la vie est ainsi faite. Petit Bélou et Globi viennent de vivre la même chose en perdant leur maman. Tu dois maintenant venir avec nous. Cet endroit est trop près de la côte pour être sécuritaire. »

Jo semblait complètement abasourdi. Lentement, il articula ces mots, le regard vitreux :

« Je ne peux pas partir de cet endroit sans avoir fait visiter au Cajun les fonds marins. Il était venu ici pour ça.

— Nous allons t'aider, répondit Mag. Viens avec nous. Je connais le meilleur endroit pour trouver des homards. Je sais que la mort du Cajun te fait beaucoup de peine, mais tu dois l'accepter. Maintenant, viens avec nous avant que des pêcheurs nous trouvent ici. »

Guidé et soutenu par les baleines blanches, Jo Groenland nageait, la mort dans l'âme. Il se fit peu à peu à l'idée que son grand ami l'avait quitté. Le serrant contre lui, il se mit à sangloter en silence. Il pleura de ces larmes qui faisaient souvent dire au Cajun : « Quand le phoque est dans l'eau, on ne sait pas qu'il pleure. » Sa vie venait de prendre un nouveau virage dans ces eaux. Il pleurait sans même réaliser que la belle Manréki, ce phoque commun qui n'avait rien de commun, se tenait à côté de lui. Toujours à l'affût, elle avait entendu ses cris de détresse et était venue à son secours.

« Estime-toi chanceux, lui dit-elle doucement. Chaque année, il y a beaucoup de phoques de mon espèce qui meurent dans ces engins de pêche. Le Cajun était probablement ton ange gardien, c'est pour ça que vous étiez inséparables.

— Je voudrais vraiment qu'il repose en paix au fond de l'eau. Ainsi, il continuera de vivre dans un autre animal. Le Grand Ababogo disait que, dans le monde animal, la mort est toujours une autre façon de donner ou d'entretenir la vie. Il racontait souvent l'histoire de ce petit berger dont le vieil âne venait de trépasser. Pendant que le garçon pleurait son défunt bourricot, dans le ciel, les vautours se

mirent à danser. Un vieillard qui passait par là, le voyant maudire les charognards, le prit par la main et lui expliqua qu'ainsi est faite la vie sur Terre. Dans une chaîne alimentaire, chacun mange celui qui le précède, mais finit toujours par devenir la nourriture de celui qui le suit, qu'il appartienne au règne animal ou végétal. Les vies sont entretenues par d'autres vies, et la matière finit toujours par retourner à la terre. »

Cette sage pensée appliqua sur sa douleur un doux baume.

« Voici, dit Mag, un endroit pas trop creux avec un fond sableux. Nous avons de fortes chances d'y rencontrer des homards. Tu devrais donc, Jo Groenland, descendre avec Globi pour respecter les vœux du Cajun. La famille et moi attendrons à la surface pour que vous partagiez à deux ces derniers moments avec votre ami. »

Suivant le conseil de Mag, Jo Groenland et Globi plongèrent vers le chenal laurentien. Au fond, sur le sable, ils eurent la chance de trouver une carapace de homard vide dans laquelle ils déposèrent le corps inerte du Cajun. Ensuite, ils placèrent la dépouille ainsi parée au milieu de quelques homards qui se promenaient sur les sédiments grossiers. Jo psalmodia :

« Comme la naissance précède la mort, comme l'inspiration précède l'expiration et comme le flux précède le reflux, tu nous as quittés. J'aimerais bien pouvoir arrêter de pleurer ton départ et me réjouir d'avoir connu un être aussi exceptionnel que toi, mais je n'en suis pas encore capable. Je te dépose sur ces sédiments afin que tu puisses vivre ton rêve à titre posthume. Même si je te vois recroquevillé dans cette carapace vide de crustacé, les pinces immobiles, je n'arrive pas encore à croire que tu es parti pour toujours. Pourtant, c'est la vérité... Avant de te laisser tranquille, je voudrais te dire, mon cher Cajun, qu'à partir d'aujourd'hui, je ne verrai plus la vie de la même façon. J'ai décidé de profiter de ma liberté le plus longtemps possible, pour toi et pour moi. Chaque fois que je sortirai mon nez de ces eaux pour prendre une bouffée d'air, je penserai à cet amour simple qui nous liait. Maintenant, nous te laissons en paix au milieu des tiens », conclut Jo Groenland avant de s'éloigner lentement vers la surface.

Il salua ensuite chaleureusement son amie Globi, puis remercia Mag et les autres bélougas avant de se tourner vers Manréki pour lui annoncer :

« Je pense que je suis prêt à entamer la vraie vie de phoque dont tu m'as déjà parlé. Si tu es disposée à me donner un coup de main, je pense que je me joindrai à la grande migration et participerai à la fête des amours qui se déroule sur cette fameuse banquise des Îles-de-la-

Madeleine. »

# Sur la route des Îles-de-la-Madeleine

Jo s'éloigna en compagnie de Manréki la Solitaire, les oreilles et le cœur pleins des messages d'adieu des bélougas. Il fallait faire vite : déjà au large, le bateau des biologistes se dessinait. Fendant l'eau à grands coups de nageoires, Jo filait, triste et pensif. Manréki acceptait ce silence et le laissait recoudre ses pensées. Pour sortir de la grisaille qui s'était installée dans son cœur, Jo replongea dans la sagesse et la poésie du Grand Ababogo. Le gorille, qui avait lui aussi connu la déportation et la servitude, restait pour lui une inépuisable source d'inspiration. « Jeter des coups d'œil en arrière sans jamais garder les yeux rivés sur le rétroviseur », c'est ce que recommandait le grand singe comme antidote à la nostalgie. Dans son infinie sagesse, le Grand Ababogo racontait que seuls ceux qui persistent à toujours regarder devant réussissent à vaincre la mélancolie des grandes séparations et à garder précieusement en eux l'espoir de voir un jour la lumière illuminer leur rêve. Pour chasser les oiseaux noirs qui l'empêchaient de voir le soleil, Jo voulait ouvrir son cœur à toutes les belles rencontres qui l'attendaient dans l'écosystème « multiculturel » du Saint-Laurent. Un endroit idéal pour voyager sans partir...

Il est bien vrai que le Saint-Laurent est un lieu de passage et de croisement inestimable. Les mammifères marins venus du sud y côtoient en toute harmonie les résidants permanents, tels les phoques communs et les bélougas. Au tournant d'une baie ou à la faveur des vents dominants, on peut entendre les baleines raconter des histoires venues de pays lointains. C'est peut-être d'ailleurs le seul fleuve où on pourrait observer, dans les jours à venir, deux phoques d'espèces différentes cheminant ensemble. Esseulé, Jo avait trouvé un guide pour l'aider à rejoindre les siens et à célébrer sa première fête des amours.

« Ma vie est une succession de moments de nostalgie ! lança-t-il sans se retourner.

— Il y a parfois du bon dans la nostalgie, répliqua Manréki.

— C'est de la solitude que j'ai le plus peur. Je me demande comment survivent les éternelles solitaires comme toi.

— Je n'ai jamais senti le besoin de vivre en groupe comme le font les phoques de ton espèce. De toute façon, on ne change pas si facilement un comportement que la nature a pris des millions d'années à figner. Que la volonté de l'évolution et de la sélection naturelle soit exaucée ! Telle est ma devise. J'ai au moins la liberté de ne jamais devoir attendre après mes semblables avant de partir en expédition.

— Liberté est un mot dont j'ignore la signification. J'ai vécu toute ma vie en cage. C'est peut-être pour ça qu'aujourd'hui plus que jamais, j'ai besoin de retrouver mes semblables.

— Si tel est ton souhait, tu seras bientôt servi, mon cher Jo. Les phoques de ton espèce sont très grégaires. Dans quelques mois, tu seras l'heureux membre non pas d'une famille, mais d'un troupeau de milliers d'individus, et adieu l'intimité ! Tu ne pourras plus mâchouiller une arête de poisson sans qu'un des tiens vienne mettre son museau dans tes affaires. Dans une société comme celle des phoques du Groenland, l'intérêt du groupe l'a toujours emporté sur celui de l'individu.

— Cette façon de vivre devrait être une règle universelle. Le groupe nous permet d'être moins vulnérables face aux ennemis. La force du nombre ! martela Jo Groenland.

— La multitude si protectrice à tes yeux de novice peut être un couteau à deux tranchants. Surtout quand les humains te voient comme le principal responsable de la catastrophe qui frappe les pêcheries de poissons de fond. Quand je t'ai parlé de la vie et des coutumes de tes congénères, j'ai omis de te mentionner les côtes sombres. Tu devras en effet apprendre à déjouer les traqueurs de pinnipèdes munis de permis leur permettant de tuer les membres de ton espèce. C'est la méthode que les biologistes ont trouvée pour rétablir l'équilibre que vous avez prétendument bousillé dans l'écosystème. Malgré l'importance de votre troupeau, la saison des amours est pour certains phoques celle des malheurs, sache-le. »

Il n'en fallait pas plus pour attiser la colère de Jo Groenland.

« Sans vouloir leur enseigner la biologie marine, je conteste cette hypothèse selon laquelle le phoque du Groenland crée un déséquilibre que les humains eux-mêmes perpétuent, s'insurgea-t-il. Tout comme le parasite sauve son hôte de l'extermination, le prédateur fait tout pour ménager sa proie. Les relations entre notre espèce et la morue n'échappent pas à cette règle. Avant l'arrivée des Européens, le phoque du Groenland était peut-être en parfait équilibre avec ses proies sur la côte est du Canada. Pierre Rioux, un biologiste qui travaillait à l'aquarium où j'étais, disait que les oscillations entre



proies et prédateurs sont souvent synchrones.

— Des oscillations synchrones ?

— Oui ! Ce sont des ajustements continuels entre le prédateur et sa proie. Le phoque et la morue obéissaient certainement à cette loi de la nature. Avant l'arrivée des pêcheurs blancs, lorsque les morues étaient abondantes, les phoques disposaient probablement d'une plus grande quantité de nourriture et faisaient davantage de petits. C'était alors au tour des phoques de devenir plus nombreux. L'augmentation du nombre de phoques à nourrir entraînait une diminution progressive du nombre de morues. Mais, quand les morues redevenaient moins nombreuses, les phoques faisaient de nouveau moins de petits. Cela se traduisait lentement par un nouveau cycle d'accroissement de la population de morues. Ainsi, entre un prédateur et sa proie s'installe naturellement un équilibre qui peut basculer d'un bord comme de l'autre, mais sans jamais oublier de revenir au centre : c'est ça, une oscillation synchrone.

« Lorsque les Européens sont arrivés au Canada au XVI<sup>e</sup> siècle, poursuivit Jo, il y avait ici des morues capables d'avaler un bébé. Des spécimens de plus de soixante kilos nageaient dans ces eaux. Ces morues rencontraient parfois sur leur chemin des homards de taille démesurée ! Des monstres qui ne se seraient pas facilement laissés pincer par un pêcheur, comme aurait dit le Cajun. Parfois, on pouvait même voir ces crustacés ramper par milliers sur la terre ferme. C'était il y a très longtemps. À l'époque où la nature était vierge, les Amérindiens qui peuplaient ces rivages la vénéraient. Puis sont arrivés un jour les hommes blancs, qui n'avaient qu'une idée en tête : montrer leur suprématie sur tout ce qui était vivant ou inerte. Quand je pense qu'il y a peut-être au fond du fleuve des épaves qui datent de cette période... des vestiges capables de raconter la grande histoire...

— Quelle grande histoire ? demanda sa compagne.

— La grande histoire de la morue que tu connais certainement comme tous les phoques.

— Je sais certaines choses, Jo, mais je suis curieuse d'entendre ce que tu as à me dire !

— Eh bien, chère amie, je te la raconterai demain, cette grande histoire. N'est-ce pas le temps de se reposer ? Il fait noir comme chez le loup. »

Les deux compères s'installèrent sur un îlet et s'assoupirent à tour de rôle, veillant l'un sur l'autre dans l'épaisseur de la nuit.

Le lendemain, très tôt, les deux phoques se remirent en route. Sans attendre, Jo poursuivit sa narration au sujet de la morue.

« La grande histoire de la morue a commencé avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. Pour avoir été soi-disant le premier à fouler le sol de ce continent, Colomb avait rendu un grand service à l'humanité; c'est du moins ce que disaient les Européens de l'époque. Une idée qui n'était certainement pas partagée par les millions d'esclaves amenés de force d'Afrique pour trimer dans les champs de coton, si tu veux mon avis ! Si un Espagnol se hasardait à vanter la gloire de Colomb aux descendants des esclaves noirs ou aux Indiens d'Amérique, il aurait de bonnes chances de rentrer chez lui avec les deux yeux au beurre noir. On pense d'ailleurs à tort que Christophe Colomb est le premier Européen à être venu en Amérique. Il paraît que, bien avant lui, les Basques et les Vikings croisaient régulièrement dans les eaux côtières du Canada. Les premiers, grands maîtres de la navigation, approvisionnaient l'Europe médiévale en viande de baleine, mammifères qu'ils poursuivaient jusqu'au golfe du Saint-Laurent. Ce sont donc ces navigateurs téméraires qui auraient ramené en Europe les premières cargaisons de morue salée en provenance du Canada.

« Il faut dire que les Basques connaissaient la morue bien avant leurs expéditions vers les Amériques. Déjà en l'an 1000, ils pêchaient celle de la mer du Nord et maîtrisaient parfaitement les techniques de conservation par le sel. Le commerce du poisson salé était fortement stimulé par la ferveur chrétienne de l'Europe médiévale. L'Église recommandait en effet à ses disciples de manger du poisson le vendredi, ainsi que pendant les quarante jours de carême et les autres jours saints. La morue salée était donc la seule source de protéines dont disposaient beaucoup de catholiques durant les cent cinquante jours d'abstinence que comptait l'année. Je te le dis, c'est monsieur Gauthier lui-même qui en parlait. »

Manréki glissa rapidement vers les profondeurs et ramena une morue frétilante qu'elle offrit à son ami. Celui-ci l'avalait et reprit.

« Le Grand Ababogo m'a raconté que, dans certaines tribus africaines, les missionnaires avaient dit aux nouveaux convertis que, pour faire maigre, ils ne devaient manger que des animaux aquatiques. Ils ont eu une sacrée surprise quand ils se sont rendu compte que les Africains utilisaient la méthode de recrutement de l'Église pour transformer le gibier en poisson ! Chaque vendredi, ils trempaient la tête d'une bête sauvage dans de l'eau avant de la baptiser du nom du poisson de leur choix et de s'en empiffrer. Quand la vache rumine, ses petits observent sa bouche.

« Si les Basques ont été les premiers à venir dans nos eaux, la

découverte des grands bancs de poissons de Terre-Neuve et du sud du Labrador a été officiellement attribuée à un navigateur anglo-italien nommé Jean Cabot. Les gens s'attribuent facilement la paternité historique de la découverte d'un coin de la planète Terre. Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique. Il est tombé par hasard sur ce continent en essayant d'atteindre l'Asie. D'ailleurs, il était tellement certain d'être en Inde qu'on lui doit la présence d'"Indiens" en Amérique. Sans parler du blé d'Inde et des petits piments d'Amérique centrale qu'il a baptisés poivre de Cayenne. Jacques Cartier, qui est arrivé en 1534 dans la vallée du fleuve Saint-Laurent, s'était lui aussi trompé de chemin. Il visait les palmiers de Miami quand il a accosté face aux sapins de la Gaspésie. Et, si on va encore plus loin, même le nom du fleuve dans lequel nous nageons en ce moment vient d'une complète incompréhension de la part des explorateurs européens.

«Le navigateur Jacques Cartier avait baptisé Saint-Laurent, un 10 août, une anse proche du village de Havre-Saint-Pierre. Saint Laurent est un martyr qui a grillé sur un lit de charbon. Certains cartographes postérieurs à Cartier ont pensé que c'était au golfe au complet qu'il avait donné le nom du « saint patron des barbecues ». L'explorateur Samuel de Champlain, qui a suivi les traces de Cartier, a étendu le nom de Saint-Laurent à la totalité de l'estuaire. Comme Champlain n'était pas à une connerie près, on lui doit aussi le nom complètement trompeur de la ville de Trois-Rivières. Son cartographe et lui étaient en effet certains que les trois affluents de la Saint-Maurice étaient trois rivières différentes. La ville de Trois-Rivières devrait en vérité s'appeler Trois-Affluents ! Mais revenons à Jean Cabot pour ne pas nous éloigner de l'histoire de la morue.

«Ce citoyen vénitien avait reçu en 1496 du roi Henry II une grande mission d'exploration. Après avoir quitté Bristol le 2 mai 1497, Cabot a accosté cinquante-deux jours plus tard à l'île du Cap-Breton et a longé la côte est du Canada. Il a ensuite revendiqué le territoire pour la couronne britannique, avant de retourner victorieusement en Angleterre. Accueilli en héros, il a raconté qu'il avait trouvé une mer tellement poissonneuse que les embarcations peinaient à y avancer. La rumeur s'est aussitôt répandue telle une traînée de poudre dans la vieille Europe. Certains ont poussé l'exagération jusqu'à affirmer que, si tous les œufs de morue de cette contrée arrivaient à donner naissance à des adultes, cela ne prendrait que quelques années pour qu'on puisse traverser l'Atlantique en marchant sur les poissons !

«D'autres ont parlé d'une pêche si fructueuse que, par certains temps, il était facile de capturer les poissons en traînant un simple

panier dans la mer. C'est ainsi que Terre-Neuve est devenue aux yeux des cartographes européens l'Ilha de Bacalhau, c'est-à-dire "l'île de la morue".

« En s'ouvrant la trappe en Europe, sans le savoir, Cabot venait de donner le départ à une course qui allait durer des siècles. Jacques Cartier, qui a suivi ses traces trente-sept ans plus tard, avoue avoir croisé des centaines de bateaux de pêche basques dans ces eaux poissonneuses de l'Atlantique Nord. Cela renforce l'hypothèse selon laquelle ces derniers connaissaient depuis longtemps l'existence de ces grands bancs de poissons. Lorsqu'a commencé l'aventure de la morue, les Européens arrivaient au début de la saison de pêche et repartaient avant les grands froids hivernaux. Le poisson était salé et séché pendant trois mois avant de prendre la direction du vieux continent.

« Si capturer le poisson était chose relativement facile, trouver une place pour le sécher était une autre paire de manches. Ce qui fait qu'entre pêcheurs européens, altercations et bagarres pour le contrôle des rivages les plus propices au séchage étaient monnaie courante. Aussi, pour se donner une longueur d'avance, certains n'ont-ils pas hésité à s'établir de façon permanente sur les côtes du Canada au début du XVII<sup>e</sup> siècle, une bonne façon d'avoir la meilleure place au commencement de la saison de pêche. Ils ont fondé des familles et peuplé des villages entiers sur les rivages. Pour la morue, les Européens sont venus s'installer dans l'est du Canada et l'Angleterre est entrée dans une guerre silencieuse avec l'Islande entre 1950 et 1970. Si les Américains ont acheté l'Alaska aux Russes en 1867, c'est aussi en grande partie pour s'approcher des stocks de morues du Pacifique.



« Après les Basques, au milieu du  $\text{XV}^{\text{e}}$  siècle sont arrivés les Bretons et les Normands. À la fin du  $\text{XVI}^{\text{e}}$  siècle, les bateaux français côtoyaient ceux des Espagnols, des Portugais et des Anglais dans les eaux canadiennes. À cette époque, en plus d'être une activité économique, la pêche à la morue était considérée par beaucoup de pays comme un exercice militaire : c'était une façon originale d'avoir des marins bien formés et une flotte navale qui pouvait en tout temps passer du civil au militaire.

« Entre le poisson et ses pêcheurs, c'était aussi la guerre. On pouvait même parfois se demander qui était le prédateur et qui était la proie. Des milliers de pêcheurs ont en effet péri dans ces eaux à la recherche de l' "or salé". »

Les deux amis passèrent la nuit suivante sur un rocher. Au petit matin, après un déjeuner gracieusement offert par Manréki, ils prirent une direction nouvelle. La mer était de plus en plus houleuse et froide. Jo se sentait étrangement ragaillardi et poursuivait, plein d'entrain,

son discours qu'écoutait sagement la jeune femelle, impressionnée par ce savoir encyclopédique.

« Dans les années 1800, trappes, palangres, filets maillants, lignes à la main, turluttes et sennes étaient les principaux instruments et méthodes de pêche utilisés. Des techniques artisanales qui n'arrivaient pas à menacer la survie de la morue malgré le nombre impressionnant de goélettes qui s'activaient au large. La pêche à l'hameçon, par exemple, consistait à vider la morue qu'on venait de capturer pour pouvoir appâter d'autres morues avec ses entrailles. Une fois étêté et éviscéré, le poisson était tranché, salé et suspendu pour une période de séchage d'environ trois mois. Sur les plages jonchées de restes de poissons, il paraît qu'on pouvait voir des vaches se promener avec des têtes de morues accrochées à leurs sabots ! La morue était si abondante que personne ne pouvait envisager qu'elle puisse disparaître un jour. D'ailleurs, Thomas Henry Huxley, un des biologistes les plus respectés de son époque, ami de Charles Darwin, affirmait à qui voulait l'entendre qu'il était humainement impensable de diminuer de façon significative les stocks de morues dans l'Atlantique Nord. Il conseillait aux politiciens de ne pas perdre leur temps à envisager la protection d'une ressource qu'il disait inépuisable. Il ne pouvait prévoir la révolution technologique qui se préparait.

— L'évolution technologique ? Mais de quoi parles-tu, ô monsieur le savant ?

— Eh bien, au <sup>xx</sup>e siècle sont apparus les chalutiers à vapeur ainsi que les navires-usines, qui permettaient de congeler les prises directement en mer. On pêchait maintenant la morue non seulement pour sa chair, mais aussi pour son foie dont l'huile, disait-on, avait d'étonnantes vertus curatives. Pendant les deux grandes guerres (je t'en parlerai un de ces jours), on la prescrivait comme supplément alimentaire aux femmes enceintes et aux enfants. Si cette huile avait indéniablement des effets bénéfiques, l'avaler demeurerait un supplice pour tous les enfants de la Terre ! C'est du moins ce qu'on m'a dit... parce que franchement, moi, il me semble que j'aurais bien aimé cela ! Quand un gamin avait été obligé d'en prendre une première fois comme médicament, il se gardait bien par la suite de dire qu'il était malade, histoire de ne pas voir sa mère se présenter à son chevet avec une cuillerée de ce gras souvent rance et au goût fétide...

« Après la Seconde Guerre mondiale, en plus des bateaux de la France, des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal, on trouvait sur les côtes canadiennes des flottes de l'Union soviétique, de

la Pologne, de l'Allemagne, du Japon et même de Cuba. Tous ces navires ramenaient dans leur pays des cales remplies de morues sans que l'espèce montre des signes de raréfaction. Mais ce qu'on ignorait, c'est que, si on prenait de plus en plus de morues, c'était non pas parce que celles-ci étaient abondantes, mais parce que les méthodes de capture étaient de plus en plus efficaces. Radars, sonars et autres instruments de cartographie, de détection et de reconnaissance aérienne avaient augmenté les succès de pêche de façon exponentielle.

« Puisque l'équipement de ces gros navires nécessitait beaucoup d'investissements, il fallait capturer de plus en plus de poissons pour les rentabiliser. La pêche industrielle avait pris le pas sur les goélettes d'autrefois. Dans sa version moderne, la pêche à la morue se faisait en deux étapes. On localisait d'abord les poissons grâce aux nouvelles technologies, puis on envoyait les chalutiers nettoyer la zone de tout le peuple à nageoires qui y frétilait. Cela explique que, jusqu'en 1960, on capturait encore des quantités phénoménales de morues dans les pêcheries. Il a fallu attendre les années 1970 pour commencer à sentir que la ressource n'était pas aussi inépuisable que l'avait laissé croire le biologiste et philosophe britannique Thomas Henry Huxley. »



Manréki bâilla. Ne voulant pas déplaire à sa navigatrice, Jo lui proposa une pause sur une plage déserte. Ils se roulèrent, heureux, dans le sable brûlé de soleil, en tendant leurs moustaches vers le ciel limpide. Lorsqu'ils regagnèrent la mer vers le milieu de l'après-midi, la jeune femelle pria son nouvel ami de poursuivre son histoire de la morue.

« Le tamisage des grands bancs a continué jusqu'au 2 juillet 1992, date à laquelle le ministre canadien des Pêches a annoncé un moratoire sur la morue afin de permettre aux populations de reprendre leur souffle. Quelques années plus tard, puisque tous les modèles qui prévoyaient la reconstitution des stocks de morues s'étaient trompés, il fallait trouver un bouc émissaire.

— Un bouc émissaire ? répéta Manréki, intriguée.

— Oui, un bouc émissaire. Un bouc émissaire, c'est quelqu'un à qui on impute les fautes des autres. C'est une vieille expression qui vient de la tradition juive. À l'époque, le grand prêtre d'Israël posait sa main



sur la tête d'un bouc pour y transférer symboliquement tous les péchés de son peuple. La pauvre bête était ensuite envoyée dans le désert où elle errait pour disperser sa cargaison de péchés. Un peu comme ce bouc d'autrefois, nous encaissons depuis des années les dommages collatéraux de la cupidité des humains. Le Grand Ababogo disait : "L'épine dans la chair d'autrui est toujours plus facile à enlever." Cela dit, ce n'est pas le risque de prendre une balle qui m'empêchera de rejoindre immédiatement les miens au large... ni de quitter ces eaux maudites...

— Ces eaux ne sont pas maudites. Ce qui est arrivé au Cajun était un accident.

— Ce n'était pas un accident. Il a donné sa vie pour sauver la mienne. Si je n'avais pas fait le con, il serait encore de ce monde. Je ne sais pas de quoi nous protège le Bouclier canadien, mais certainement pas des dangers que recèle ce grand fleuve.

— Ce n'est pas dans la culpabilité et la fuite que tu vas honorer la mémoire de ton ami. Nous devons maintenant nous concentrer entièrement sur notre voyage. Nous approchons du golfe, il serait temps que tu t'inities à la pêche pour maximiser tes chances de survie en milieu naturel.

— Je veux bien apprendre à pêcher, mais ma préoccupation première est de trouver un beau gros couteau acéré pour me débarrasser de cette plaque métallique que j'ai sur le dos !

— Tu en trouveras sur les plages des Îles-de-la-Madeleine.

— Tu rigoles ?

— Oui, je rigole ! Les couteaux dont je parle sont des fruits de mer à la coquille allongée dont les humains se délectent. D'ailleurs, je me suis toujours demandé pourquoi les mollusques, les crevettes et les crabes portent le nom de "fruits de mer" chez tes maîtres à penser les Homo sapiens. Si la mer donnait des fruits, elle devrait être considérée comme un jardin, et les poissons seraient des bestioles arboricoles. J'ai l'impression que les humains prennent la mer comme un prolongement de leur jardin. Si tu es trop paresseux pour apprendre à pêcher, tu pourras toujours te nourrir de laitues et de concombres de mer. Une star du cirque devenue étoile de mer ! C'est comme ça que devrait s'intituler ton prochain spectacle sur la banquise. »

Manréki voulait faire rire son nouvel ami pour dédramatiser ce qu'il vivait, sachant qu'il affectionnait cette façon particulière de communiquer consistant à faire des blagues et des mots d'esprit. Le rire, disait un grand penseur, c'est un peu comme les essuie-glaces : ils

n'arrêtent pas la pluie, mais ils permettent d'avancer.

« Je ne veux pas manger de crustacés, affirma Jo. Le crabe, pour moi, c'est de la vermine marine. Je me demande d'ailleurs comment le premier humain qui a ramené ces laides créatures à la maison a fait pour convaincre ses enfants d'y goûter.

— Imagine toutes ces générations qui en ont mangé cru avant qu'on ne découvre que c'est meilleur cuit, renchérit Manréki en riant.

— Ou, mieux encore, avant qu'on ne découvre que c'est meilleur sans la carapace ! Bref, je déteste les araignées de mer. Moi, ce sont de belles grosses morues dodues à la chair blanche et floconneuse dont j'ai envie.

— Je veux bien t'apprendre à attraper de gros poissons, mais la morue d'aujourd'hui est loin d'être aussi énorme et abondante qu'au début de cette grande histoire que tu viens de me raconter. Le dernier spécimen de vingt kilos que j'ai croisé dans ces eaux s'appelait Marise et elle avait vingt ans. Elle m'a appris qu'elle était une survivante de cette lignée de gros poissons qui autrefois peuplaient le golfe du Saint-Laurent.

— Tu as écouté les confidences d'une sorte de fossile vivant à nageoires avant de la manger ? Mais quel bourreau es-tu ?

— Non, crois-le ou non, je l'ai laissée filer après avoir écouté son histoire ! Manger un poisson d'une telle sagesse aurait été comparable à mettre le feu dans une bibliothèque. Quand j'ai foncé droit sur elle la gueule ouverte, j'ai cru un instant qu'il s'agissait d'un jeune phoque. Voyant la mort de près, elle a ouvert la bouche et m'a demandé d'écouter son histoire avant de faire d'elle mon repas. Elle tenait à ce que la misère de son peuple soit racontée aux générations futures. Elle était si touchante que j'étais toute bouleversée quand j'ai quitté l'épave dans laquelle elle s'abritait. »

Évidemment, Jo Groenland le curieux voulait en savoir plus.

« Comment une bête morue peut-elle connaître son histoire ?

— En écoutant les hommes la relater. Comme toi, Marise a passé sa vie adulte parmi les hommes, dans un centre d'interprétation de la morue à Terre-Neuve. Chaque jour dans son bassin, elle entendait une voix, dans les haut-parleurs, qui racontait des pages entières de l'histoire de son espèce. Elle m'a révélé de troublantes choses sur l'état des populations de morue. Peut-être n'es-tu pas au courant de ces détails, aussi savant sois-tu...

— Raconte !

— Cette rencontre avec Marise m'a laissé une impression si vive que je souhaite parler avec sa voix. Imagine donc que je suis une

grosse morue sage et âgée.

— Arrête, tu me donnes faim !

— T'es bête ! Laisse-moi me concentrer ! »

Manréki ferma un instant les yeux et, en esprit, revêtit le costume écaillé de Marise. Puis, envoûtée, elle prit la parole.

« Des décennies de surpêche avaient transformé les eaux poissonneuses du Canada en un désert marin où erraient quelques créatures qui avaient réussi à échapper à la cupidité des hommes. Après la crise de 1992, beaucoup de scientifiques prévoyaient que le stock de morues se reconstituerait au bout de dix ans. Jusqu'à ce jour et malgré les sommes astronomiques investies dans la recherche au Canada comme aux États-Unis, cela ne s'est toujours pas produit. Pour nous donner un coup de main, on a essayé dans certaines contrées d'élever des juvéniles en laboratoire avant de les relâcher dans l'océan en espérant qu'elles deviennent des adultes. Mais ces pauvres petites qui n'avaient frêtilé que dans des eaux filtrées se sont retrouvées complètement désemparées en milieu naturel. Sans moulée ni biologistes pour les soigner, elles n'hésitaient pas à aller demander des conseils de survie à des phoques affamés... Aujourd'hui, dix-sept ans après la première sonnette d'alarme, biologistes, pêcheurs et décideurs politiques attendent encore, les yeux fixés sur l'horizon, des signes annonciateurs du retour du roi des poissons de fond qu'était la morue.

« À part les phoques comme toi, nous n'avions pas de prédateurs dans ces eaux. Depuis le moratoire, une véritable mutinerie écologique s'est organisée à notre détriment. Des espèces autrefois "subalternes" ont profité de notre faiblesse pour étendre leur influence sur nos territoires. Ainsi va la vie ! Quand l'empire vacille, les vassaux prennent leur indépendance. Les raies, les petits requins et les crustacés se sont partagé cette enviable niche écologique qui était la nôtre. Un biologiste comparait ce phénomène à ce qui se passe en forêt quand on coupe de grands arbres. Il pousse très souvent une jungle inextricable en remplacement des plantes matures abattues. Même nos cousines les morues arctiques ont décidé de prendre un peu plus de place. En plus de descendre du nord jusque dans nos territoires, elles ont poussé l'audace jusqu'à manger les œufs des femelles de notre espèce, amenuisant par la même occasion nos chances de refaire nos forces. Belle fraternité, n'est-ce pas ?

« Depuis 1850, le nombre de géniteurs a diminué de quatre-vingt-dix pour cent. C'est pour ça que je vois maintenant des femelles de quatre ans qui se reproduisent, ce qui est un peu précoce pour une espèce comme la nôtre dont la longévité peut atteindre vingt ou trente

ans. La biologie nous apprend que, lorsqu'une population est malmenée, elle a tendance à se reproduire plus jeune pour augmenter ses chances de survie. C'est comme si les morues d'aujourd'hui, profondément marquées par des décennies de surpêche, se dépêchaient de faire des petits avant de finir dans les chaluts des navires-usines, puis dans les supermarchés.

« Dispersées dans ces eaux, nous avons perdu la force du nombre et le sens de l'orientation. On trouve aujourd'hui des morues de notre espèce dans des endroits éloignés de nos habitats naturels. Ainsi, les populations du nord, qui descendaient autrefois vers le sud, semblent maintenant avoir perdu la carte. Privées de la sagesse des vieux, ces morues peinent à retrouver les routes migratoires. Un biologiste qui travaillait dans le centre où j'ai grandi appelle ça le "syndrome de la vieille éléphante". Il faut savoir qu'à la tête d'un groupe d'éléphants, on trouve la matriarche, c'est-à-dire la plus vieille. En général, ce sont les matriarches qui ont les plus grosses défenses. Elles sont donc très recherchées par les braconniers, qui les abattent sélectivement. Ce faisant, ils condamnent le reste du groupe à l'errance et très souvent à la mort. Les vieilles éléphantesses sont en effet dépositaires d'un grand savoir. Elles connaissent les routes migratoires et savent quoi faire lorsque leurs proches ont des pépins. L'absence de vieilles morues aurait donc le même effet sur nos capacités migratoires que la mort d'une matriarche chez les éléphants.

« La prédation par le phoque du Groenland explique en partie, évidemment, la raréfaction de la morue. Mais il existe d'autres facteurs que les humains passent souvent sous silence, comme les prélèvements non déclarés que les pêcheurs qualifient de prises accidentelles. Même s'il est interdit de capturer de la morue, je vois tous les jours des pêcheurs remonter les derniers survivants de notre espèce dans leurs embarcations. Officiellement, ces tricheurs pourchassent une autre espèce, mais, en vérité, ce qui les intéresse, ce sont ces morues qu'ils disent attraper accidentellement. Le plus surprenant, c'est que ce sont les mêmes qui maudissent les phoques qu'ils croisent sur leur chemin en rentrant au port ! Chaque année, on prélève de cette façon trompeuse des tonnes de ce poisson en toute impunité.

« L'autre ennemi de la morue, ce sont les filets maillants perdus par dizaines dans ces eaux. Des engins tendus sur des centaines de mètres dans la colonne d'eau et dont les pêcheurs signalent la présence par des bouées. Or, lorsque ces repères se détachent pour une raison ou une autre et sont emportés par le courant, les pêcheurs n'ont plus

aucun moyen de retrouver les filets. Ceux-ci, bien ancrés, peuvent alors continuer à faire des prises fantômes pendant des années. Les poissons, quand ils se déplacent, en heurtent les mailles et restent prisonniers. Au bout de quelques jours, alourdi par ces multiples prises, le filet se couche dans les fonds marins. Une fois libéré de ses captures par les décomposeurs et autres charognards des profondeurs, il retrouve sa légèreté et retourne à sa position initiale pour un autre cycle de pêche fantôme. Chaque année, ces engins anonymes déciment des tonnes de poissons. “Heureux comme un poisson dans l’eau” est une expression qui ne s’applique plus à notre espèce. À mon avis, notre population ne redeviendra plus jamais ce qu’elle était jadis. »



Jo Groenland, qui avait pour la première fois de sa vie écouté un long discours sans même dire un mot, se demandait comment la rencontre entre la morue et le phoque s’était terminée.

« Que s’est-il passé après ? demanda-t-il.

— Quand elle a eu fini son histoire, répondit Manréki, redevenue

elle-même, Marise a fermé les yeux et m'a demandé de faire ce pour quoi j'étais venue la voir.

— Puis ?

— Quand elle a rouvert les yeux, j'étais déjà au large. Elle savait trop de choses, elle avait tant à communiquer à sa communauté. Je ne pouvais que l'épargner.

— Eh bien... cette triste histoire de la dévastation des bancs de morues me fait penser à ceci : si tu donnais le Sahara à certains humains, dans quelques années, ils auraient besoin d'acheter du sable. Je ne sais pas qui a écrit cette pensée, mais il a drôlement raison. J'aurais aimé rencontrer cette vieille Marise. Elle sera peut-être la prochaine Martha.

— Qui est Martha ?

— Le dernier pigeon migrateur qui a vécu en Amérique. Les pigeons migrateurs d'Amérique étaient l'espèce aviaire la plus abondante sur la Terre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on estimait qu'une seule volée de pigeons migrateurs pouvait regrouper des milliards d'individus. Il arrivait que le ciel soit assombri par leur passage pendant des heures ! Tu imagines ? Évidemment, les gens ont pensé aussi qu'il était impossible de les exterminer. Alors, ils organisaient, juste pour le plaisir, des compétitions de chasse où des trophées étaient remis à ceux qui en massacraient le plus. Pour prétendre aux grands honneurs, il fallait pulvériser quelques milliers d'oiseaux. Certains n'hésitaient pas à se servir de canons pour se faciliter la tâche ! En l'espace d'une seule vie humaine, c'est-à-dire un siècle, le pigeon migrateur avait disparu de la surface de la Terre. En 1914, le dernier spécimen, surnommé Martha, s'est éteint dans un zoo à Cincinnati. Un des génocides animaliers les plus atroces venait de se terminer.

« Le bison d'Amérique a lui aussi été victime de la cruauté des humains, poursuit Jo Groenland. Avant l'arrivée des Blancs, les troupeaux de bisons qui peuplaient les prairies d'Amérique représentaient les plus gros rassemblements de mammifères sur la Terre. Certains de ces groupes pouvaient s'étendre sur quatre-vingts kilomètres de long et trente kilomètres de large. Un grand massacre a commencé lorsque les soldats de l'armée britannique se sont rendu compte que le cuir de bison permettait de fabriquer de magnifiques bottes. À raison de deux dollars par bête abattue, les chasseurs comme Buffalo Bill en tuaient des centaines par heure. C'était la manne. La méthode la plus sanguinaire consistait à tirer dans le troupeau à partir d'un train en mouvement. La plupart des bêtes abattues pourrissaient sans que les chasseurs aient le temps de les dépecer. On tuait le bison

pour sa peau, mais aussi pour affamer les tribus amérindiennes qui tenaient tête aux colons blancs. De soixante-dix millions de têtes à l'arrivée de Christophe Colomb, il n'en restait plus que six cent trente-cinq en 1890. Le bison, un peu plus chanceux que le pigeon migrateur, a échappé à l'extinction grâce à une importante campagne d'élevage et de réintroduction en milieu naturel. »

Manréki renchérit :

« L'histoire de la vieille Marise montre que la morue a subi dans la mer ce que le pigeon migrateur a connu dans le ciel et le bison, sur la terre ferme. Certains humains ont probablement mal compris la volonté de leur Seigneur : "Croissez et multipliez ! Remplissez la Terre et soumettez-la ! Commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à tous les animaux qui se meuvent sur la Terre !" C'est ce qu'on leur conseillait dans la Genèse. Je pense qu'il est temps que les choses changent. »

Les deux amis continuèrent ainsi leur route vers le nord, philosophant, argumentant, plaisantant aussi, et toujours cette inévitable question concluait leurs propos : comment éveiller la conscience des hommes ?

# Avançons le temps

Deux années après le départ de Jo, Globi, qui nageait paisiblement dans les eaux de Sagta avec sa famille, entendit un groupe de phoques du Groenland raconter qu'un des leurs avait défendu bec et ongles son petit blanchon contre des chasseurs armés de gourdins. Ils racontèrent même que ce phoque marginal, qui avait introduit la danse dans les mœurs de son espèce, appelait son petit « le Cajun ». Globi comprit alors que Jo avait retrouvé sa place dans l'Atlantique Nord. Mais que préparait-il encore ?



## Le brunissement des baleines blanches

Globi, une femelle bélouga qui souhaite sauver sa famille de la pollution du Saint-Laurent, décide de quitter le grand fleuve pour rejoindre les mers du sud. Mais, pendant son escapade, incapable de garder le cap, elle échoue sur une plage de la Nouvelle-Angleterre. Secourue par des biologistes, elle se retrouve quelques jours plus tard nageant dans un aquarium avec un vieux phoque retraité du cirque, nommé Jo Groenland. Le phoque, qui a toujours rêvé de retourner vivre dans la nature, lui propose un stratagème qui leur permettra de prendre le large. Cette mise en scène digne des plus grands spectacles leur redonnera la liberté ! De retour dans l'estuaire, l'artiste réalisera cependant que la vie d'un phoque libre n'est pas aussi simple qu'il l'imaginait.

**Si vous aimez le fleuve Saint-Laurent,  
Avez un cœur d'enfant  
Et adorez lire en souriant,  
Alors, ce conte scientifique est pour vous.  
Bon voyage !**



*Boucar Diouf est titulaire d'un doctorat en océanographie de l'Université du Québec à Rimouski portant sur l'adaptation des poissons au froid. Après avoir enseigné pendant huit ans dans la même université, il a troqué la biologie contre l'humour, l'animation à la télévision, et l'écriture. Dans ce troisième ouvrage, Boucar retourne en mer. Il mélange le conte, la science, l'humour et la sagesse africaine, dans un voyage qui fera du bien à tous ceux qui n'ont pas le mal de mer.*



[www.lesintouchables.com](http://www.lesintouchables.com)